This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COURS D'ŒUVRE

OU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

PARIS,

[illegible] DABO, Libraire, rue du [illegible]-de-Cœur, n° [illegible].

1824.

stere. *n.* Arrêté, ...cuir.
assigner, appeler ...
tice, subsister.

SITIS, is. *f.* Soif, ardeur.

SOBOLES, is. *f.* Lignée, race, enfants.

SOCER, eri. *m et*

SOCERUS, i. *m.* Beau-père.

SOCIALIS, *m. f.* le, *n.* is. Social, qui concerne les alliés.

SOCIETAS, atis. *f.* Société, alliance, union.

SOCIUS, ii. *m.* Compagnon, camarade, allié, confédéré.

SODALIS, is. *m.* Compagnon, camarade, ami.

SOL, solis. *m.* Soleil.

SOLEMNIS, *m. f.* ne, *n.* is. Solennel, célèbre.

SOLEO, es, litus sum, lere Avoir coutume.

SOLERS, tis. *omn. gen. comp.* tior, *sup.* ...lissimus. Ingénieux, industrieux, adroit.

SOLIDUS, a, um, *comp.* ior, *sup.* issimus. Solide, ferme, stable, assuré.

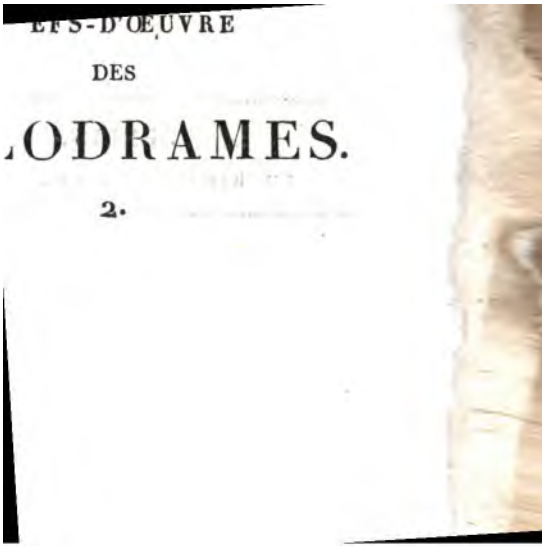
SOLITUDO, inis *f.* Soli...

ETS-D'ŒUVRE

DES

LODRAMES.

2.



stere. *n.* Arrêter, assigner, appeler en justice, subsister.

SITIS, is. *f.* Soif, ardeur.

SOBOLES, is. *f.* Lignée, race, enfants.

SOCER, eri. *m et*

SOCERUS, i. *m.* Beau-père.

SOCIALIS, *m. f.* le, *n.* is. Social, qui concerne les alliés.

SOCIETAS, atis. *f.* Société, alliance, union.

SOCIUS, ii. *m.* Compagnon, camarade, allié, confédéré.

SODALIS, is. *m.* Compagnon, camarade, ami.

SOL, solis. *m.* Soleil.

SOLEMNIS, *m. f.* ne, *n.* is. Solennel, célèbre.

SOLEO, es, litus sum, ere. Avoir coutume.

SOLERS, tis. *omn.* *comp.* tior, *sup.* Ingénieux, adroit.

SOLIDUS, a, um. *comp.* ior, *sup.* issimus. Solide, ferme, stable, assuré.

SOLITUDO, inis. *f.* Solitude,

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

MÉLODRAMES.

2.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

ROBINSON CRUSOÉ,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 2 octobre 1805,

Et remis au théâtre de la Gaîté, le 22 décembre 1812.

PERSONNAGES.

ROBINSON CRUSOÉ.

DON DIÉGO, armateur portugais, beau-frère et ami de Robinson.

EMMA, femme de Robinson et sœur de don Diégo.

ISIDOR, fils de Robinson et d'Emma, âgé de dix-neuf ans.

VENDREDI, jeune Caraïbe attaché à Robinson.

ATKINS, Anglais, contre-maître du vaisseau de don Diégo.

LATROMBÉ, matelot provençal.

OCROLY, vieux matelot anglais, faux brave, du parti d'Atkins.

JAMES, autre matelot, également dévoué à Atkins.

BÉATRIX, vieille gouvernante attachée à Emma.

IGLOU, père de Vendredi et chef des Caraïbes (1).

PAROUBA, chef d'une tribu de Caraïbes, ennemi d'Iglou.

TROUPE DE MATELOTS. TROUPE DE CARAÏBES. MOUSSES.

La Scène est dans une île déserte, située près l'embouchure de l'Orénoque.

(1) Iglou, Vendredi et les autres Caraïbes ne sont pas noirs, mais seulement olivâtres ou légèrement basanés. Cette observation est importante, et je désire que l'on y ait égard partout où l'on montera la pièce.

ROBINSON CRUSOÉ,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la partie de l'île que Robinson appelait sa métairie. Dans le fond est une colline riante, dont la pente douce, dirigée vers la droite, s'étend jusqu'au bord de la mer, que l'on n'aperçoit pas. A moitié de la hauteur, dans l'angle à gauche, est la grotte de Robinson, adossée à un rocher : l'entrée en est défendue par un double rang de forts pieux de six à sept pieds d'élévation. On n'y arrive et on n'en sort qu'au moyen de deux échelles, dont l'une conduit au pied de la palissade et l'autre au bas de la colline. A gauche (1), sur le devant, est l'enclos qui renferme son troupeau ; on y voit des raisins suspendus à des branches d'arbres et à des lianes. A droite, vis-à-vis, est l'entrée d'une forêt. Dans une enceinte cachée par des palmiers, des bananiers, des cocotiers, des lataniers et autres arbres du pays, est un gros cèdre coupé dont une des extrémités est déjà travaillée dans la forme d'un canot. Dans le milieu du théâtre, est un vieux tronc d'arbre. Toutes ces constructions doivent être faites avec assez d'art pour ne pas laisser soupçonner que l'île est habitée. L'action commence vers le milieu du jour.

(1) Toutes les indications de scènes que l'on trouvera dans cette pièce et dans celles du même auteur sont censées prises du parterre, c'est-à-dire collativement aux spectateurs.

SCÈNE I.

VENDREDI, vêtu seulement d'un pantalon de matelot.

(Il sort de la grotte du fond, et en descend au moyen des échelles, il tient à la main un panier rempli de provisions, qu'il va porter dans l'enceinte où est le canot, en écartant, pour y entrer, les branches qui ferment le passage.)

Voilà deux gâteaux d'orge et une petite bouteille de rhum que Robinson charger moi d'apporter ici pour son dîner au retour de la chasse. Moi, faire bien exactement tout ce que li ordonner, li si bon maître! sauver pauvre Vendredi des Caraïbes qui allaient le manger. Aussi Vendredi n'est plus à moi; Vendredi sauvage, mais reconnaissant, être tout entier á Robinson, l'aimer de tout son cœur, donner son sang, tout, tout, jusqu'à dernière goutte, pour son généreux maître. (*Après avoir vidé le panier, il va dans l'enclos qui est à gauche.*) Ces raisins, bonne provision pour nous quand vient la saison des pluies, et que nous falloir rester tout le jour sans sortir. (*Il remplit son panier des raisins qu'il ôte de dessus les lianes.*) Moi passer déjà... (*il compte avec ses doigts*) douze lunes auprès de Robinson, et moi bien gai, bien content, toujours plus content... Pourtant moi pleurer tous les jours,

en pensant à bon vieux père, qui peut-être mourir de chagrin d'avoir perdu son fils. Oh! si premier père à moi être ici avec second père qui a conservé la vie! Vendredi si heureux, tant heureux, que lui mourir peut-être à force de bonheur... J'entends marcher... c'est bon maître à moi.

SCÈNE II.

ROBINSON, VENDREDI.

(Robinson a la barbe longue et épaisse; il porte un bonnet fait de peau de chèvre, ainsi que sa veste et ses culottes, qui descendent jusqu'à moitié des jambes, qui sont nues. Sa chaussure consiste dans une forte semelle attachée avec des courroies en peau, et liée jusqu'au dessus de la cheville, à peu près comme un cothurne. Il a un ceinturon assez large, dans lequel est une paire de pistolets et auquel pend à droite une longue scie et à gauche une hache. Deux petites bandoulières de peau soutiennent d'un côté sa poire à poudre et de l'autre son sac à plomb. Il porte derrière le dos un panier d'osier en forme de hotte et qui lui sert à mettre le gibier qu'il tue. Il tient d'une main son fusil et de l'autre un parasol couvert de peau de chèvre. Son perroquet est perché sur le bâton du parasol (*).

(*) Si l'on peut se procurer un chien intelligent et docile, on l'emploiera dans cette scène : il suivra Robinson en portant dans sa gueule un gros oiseau de mer que son maître a tué, puis il ira se coucher dans l'enceinte, quand Vendredi lui aura pris son gibier pour le mettre dans la hotte de Robinson.

Dès que Vendredi aperçoit Robinson, il court à lui, se jette à genoux, baise la terre, et prend un des pieds de Robinson qu'il pose sur sa tête en signe de fidélité.

ROBINSON, le relevant.

Relève-toi; ce n'est que devant Dieu que l'homme doit s'humilier.

VENDREDI.

Oui, mais toi m'as dit aussi que l'homme bon et bienfesant être l'image de Dieu sur la terre; c'est pour cela que moi me prostern devant toi, parce que moi ne rien connaît de meilleur dans le monde... après père moi.

ROBINSON l'embrasse.

Excellente créature!... quel présent tu fait, ô mon Dieu! et combien je t'en rem

VENDREDI prend le parasol qu'il porte da clos à gauche, puis il caresse le perroquet de l'aile.

Perroquet mignon, bonjour. (*Il s suite prendre la hotte de Robinson.*) Maître, toi faire bonne chasse aujo

ROBINSON.

Oui, ma promenade a été heu trouvé une petite tortue sur le riva de la baie; puis en revenant, j'ai tu oiseaux de mer dont la chair est exq

(Il lui présente son

VENDREDI, reculant.

Non, Maître ; moi pas toucher tonnerre.

ROBINSON.

Je t'ai déjà dit que cela s'appelle un fusil.

VENDREDI.

Li faire trop grand' peur à moi.

ROBINSON.

Pour quelle raison ?

VENDREDI.

Li tuer moi, si moi toucher li.

ROBINSON.

Je t'ai plus d'une fois expliqué le mécanisme de cette arme, et tu n'as pas vu, depuis un an que nous habitons ensemble, qu'il me soit arrivé le moindre accident, quoique je m'en serve à peu près tous les jours.

VENDREDI.

C'est égal, Maître ; moi respecter li beaucoup, mais pas jamais toucher.

ROBINSON.

Et si quelque jour nous étions découverts, attaqués par les hommes de ta nation, et qu'il te fallût servir d'une arme à feu pour nous défendre... tu n'oserais donc pas ?

VENDREDI, avec chaleur.

Oh ! bien différent alors... Pour défendre bon Maître, moi plus craindre rien ; moi pren-

dre fusil, charger fusil, puis donner à toi, toi tirer, pan ! pan ! tuer beaucoup sauvages, les autres sauvages à la nage, entrer dans canots, et plus jamais remettre pied dans l'île... Ah !... ah !....

ROBINSON.

Bien, mon enfant ! je te fesais injure en doutant de ton courage et de ton attachement pour moi. Pendant que je vais travailler au canot qui doit servir à notre délivrance, toi, va jusqu'à la grotte où sont enfermés nos troupeaux, tu leur donneras la nourriture dont ils ont besoin, puis tu viendras me retrouver ici : je t'attendrai pour dîner.

VENDREDI.

Oui, Maître, moi courir.

ROBINSON.

Je t'avais dit ce matin d'apporter un chevreau, mais cela n'est pas nécessaire; ma chasse nous a procuré des provisions pour plusieurs jours.

VENDREDI.

Oh ! tant mieux ! car moi bien chagrin quand toi commandes de tuer pauvre petit ; la mère suivre moi jusqu'à la porte, lécher son enfant, puis regarder moi avec un air si triste, si triste, que moi plus trouver courage pour t'obéir ; laisser pour lors petit chevreau avec la mère, tous deux bien contens, se caresser,

bondir, sauter et retourner avec la famille. Moi d'abord sauter aussi en voyant leur joie, puis après pleurer, parce que moi penser à pauvre père à Vendredi, qui peut-être jamais plus revoir son enfant.

(Il sanglote.)

ROBINSON.

Console-toi, mon ami, je t'en servirai, si le Ciel ordonne que votre séparation soit éternelle. Mais pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta répugnance à remplir cette commission, je t'aurais épargné ce chagrin.

VENDREDI.

Pardon, Maître; mais moi pas oser.

ROBINSON.

Il suffit; c'est moi qui désormais me chargerai de ce soin. Va, et reviens bientôt.

VENDREDI.

Oui, Maître. (*Il saute.*) Oh! moi bien joyeux, bien content, moi plus tuer chevreau. (*Il s'éloigne. Robinson entre dans l'enceinte et se dispose à travailler. Ses outils sont dans le canot. Le perroquet appelle Vendredi. Vendredi revient sur ses pas.*) Plaît-il, Maître?

ROBINSON.

Je n'ai rien dit.

VENDREDI.

Toi m'appeler

ROBINSON.

Te t'es trompé.

(Vendredi s'éloigne. Le perroquet recommence, Vendredi se retourne et revient encore une fois sur ses pas; le perroquet l'appelle de nouveau, mais Vendredi s'en aperçoit et vient à lui.)

VENDREDI.

Maître! c'est perroquet à toi, cet oiseau malin s'amuser souvent à faire revenir moi. Li apprendre mon nom à tous les perroquets de l'île, et puis eux me poursuivre dans la forêt, et sauter d'arbre en arbre, en criant tous ensemble de tous côtés : Vendredi! Vendredi! (*Plusieurs perroquets dans le fond appellent Vendredi.*) Entends-tu, Maître?... Eux fâcher moi beaucoup. (*Au perroquet de Robinson.*) Méchant! fi! pas beau! Oh! si moi pas peur tonnerre, moi faire taire bien vite vous autres tous. (*Il fait le geste d'un chasseur qui tire.*) Pan! pan!

ROBINSON, à part.

Sa colère m'amuse. (*Haut.*) Ne te fâche pas, mon garçon. Hélas! pendant quatorze ans, ces oiseaux et mon chien fidèle ont été les seuls êtres dans le monde qui aient répondu à ma voix.

VENDREDI.

A la bonne heure, maître; mais à présent que moi ton compagnon commencer à te comprendre et à te répondre, toi ordonner aux perroquets de se taire.

ROBINSON.

Eh ! mon pauvre ami, cela est aussi impossible qu'il l'est dans la société d'empêcher bien des gens de parler mal à propos.

VENDREDI, au perroquet.

Moi, t'en prie... ne plus appeler Vendredi, et toi bien beau, bien gentil. Moi donner à toi biscuit. (*Le perroquet répond* : Oui ! oui ! oui) ! A revoir maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ROBINSON.

Mettons-nous à l'ouvrage. (*Il se débarrasse de tout ce qui le gêne et s'assied sur l'arbre pour travailler* (*). Trompeuse espérance, dernier bien des malheureux, c'est toi qui m'as fait entreprendre ce travail pénible et presque au-dessus des forces d'un homme ; depuis près de deux ans que j'emploie des journées entières et souvent une partie des

(*) Si l'on s'est procuré un chien tel que je l'ai indiqué plus haut, on le nommera Fidèle, et Robinson l'enverra successivement chercher sa hache et sa scie, qu'il aura ôtées en arrivant de la chasse et que Vendredi aura posées auprès de l'enclos qui est à gauche. Le chien sera dressé à rapporter ces deux outils, puis à revenir se coucher près de son maître.

nuits à façonner cet arbre, et à lui donner la forme d'une chaloupe, mon ouvrage est à peine ébauché, et cependant que de sueurs et de fatigues pour le mettre à ce point! combien m'en faudra-t-il essuyer encore avant de parvenir à lui donner la perfection nécessaire pour le mettre à flot; sans l'arrivée de mon cher Vendredi, j'aurais abandonné ce projet; mais il a ranimé mon courage presque éteint : la présence d'un compagnon robuste tout prêt à seconder mon travail, m'a rendu les forces et l'énergie que j'avais perdues. L'espoir de recouvrer ma liberté, de revoir ma chère patrie, est rentré dans mon cœur; des illusions flatteuses sont venues charmer ma solitude et mes ennuis; je me suis cru plus d'une fois transporté comme par miracle au milieu de mes possessions dans le Brésil; j'ai revu mon épouse, ma chère Emma, mon fils Isidor, et vous aussi, mon cher Diégo, je vous ai tous embrassés, j'ai versé sur vous les larmes de la joie!... que dis-je? les larmes de la joie!... hélas! elles se changeaient bientôt en larmes amères; mon bonheur n'était qu'un rêve; mais il me laissait du moins l'espérance, et des forces pour le réaliser.

(Il travaille.)

SCÈNE IV.

ROBINSON, VENDREDI.

VENDREDI, revient en courant.

MAITRE ! maître !...

(Il est hors d'haleine et peut à peine parler.)

ROBINSON.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?..... tu es tremblant... tu parais effrayé.

VENDREDI.

Oui ; et moi raison. Grand beaucoup hommes de nation à moi venir ici dans beaucoup de canots.... eux amener prisonniers pour manger.

ROBINSON.

Quelle horreur !... ne t'es-tu pas trompé ?

VENDREDI.

Non, maître, eux descendre bientôt dans l'île. (*Il court au fond.*) Toi regarder. Tiens, moi les voir d'ici. (*Il compte sur ses doigts.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six canots.

ROBINSON.

En effet.

VENDREDI.

Nous partir bien vite, maître.

ROBINSON.

Au contraire, ne nous éloignons pas. Rentrons à ma métairie, ou plutôt restons sur la colline, de là nous pourrons observer à notre aise. Peut-être le Ciel nous mettra-t-il à même de secourir encore quelque infortuné.

VENDREDI.

Toi bien penser. (*Vendredi porte le parasol dans l'enclos, et serre tous les outils.*) Toi, là haut; moi ici, moi cacher dans canot à nous; eux pas voir moi, et moi tout voir et tout entendre.

ROBINSON.

Soit. (*Il regarde vers la droite.*) Ils sont à terre... les voilà qui viennent de ce côté.

VENDREDI.

Vite, vite, maître!

(Robinson monte sur la colline, tire l'échelle après lui et la cache, puis il se couche à plat-ventre sur la colline pour observer ce qui se passe en bas. Vendredi ôte également la seconde échelle, qui sert à monter par-dessus la palissade; puis il vient dans l'enceinte, se couche dans le canot et se couvre de feuillage pour n'être pas vu.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, IGLOU, PAROUBA TROUPE DE CARAÏBES.

(Les Caraïbes arrivent en dansant, en gesticulant et en fesant mille contorsions bizarres, suivant l'usage de leur pays. Ils allument de grands feux, et font les apprêts d'un festin. Quand tout est disposé, Parouba sonne de la conque marine. C'est le signal pour faire venir le prisonnier. En effet, quelques-uns se détachent et vont chercher Iglou, qu'ils ramènent au son des instrumens barbares sur lesquels ils règlent leurs danses grotesques. Ils placent Iglou devant le tronc d'arbre, et expriment par leurs cris et des attitudes singulières tout le plaisir qu'ils vont avoir à le dévorer. Dans toutes leurs marches et contre-marches, ils sont toujours à la file l'un de l'autre, et jamais en rang. Ils agitent des espèces de tambours de basque en forme de tortue, dans lesquels sont enfermés des cailloux, ce qui produit un grand bruit. Quelques-uns ont des arcs, d'autres des espèces de massues faites d'un bois très-dur et qu'ils appellent *boutou* : d'autres enfin portent une pique courte armée d'une dent d'acouti.(*)

PAROUBA, à Iglou.

N'es-tu pas de la tribu qui habite derrière la grande montagne, de cette méchante tribu

(*) On trouvera dans l'ouvrage de P. Lafiteau, intitulé : Mœurs des sauvages Américains, 2 vol. in-4°., fig., des détails très-circonstanciés et du plus grand intérêt sur la danse et les jeux des Caraïbes, lorsqu'ils mettent à mort un prisonnier, de même que sur la danse du calumet que je place à la fin du troisième acte.

ennemie de la nôtre, et qui a tué plusieurs de nos pères, de nos frères, de nos femmes et de nos enfans.

IGLOU.

J'en suis le chef.

(A chaque réponse d'Iglou, Vendredi écoute avec plus d'attention.)

PAROUBA.

Tu te nommes ?

IGLOU.

Iglou.

VENDREDI, se découvrant tout-à-fait sans se faire voir.

Iglou !... c'est père à moi !

PAROUBA.

Eh bien ! Iglou, puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de ta personne, tu ne nous échapperas pas.

IGLOU.

Je le sais.

PAROUBA.

Tu vas recevoir le coup de la mort.

IGLOU.

Quand tu voudras ; mais ceux de ma tribu me vengeront, et ma mort vous coûtera cher.

(Tous les Caraïbes vont au fond prendre leurs armes.)

VENDREDI.

Malheureux Vendredi ! voir mourir pauvre

père !... comment faire ?... moi pas assez fort... eux manger moi aussi... (*Il aperçoit le fusil de Robinson.*) Ah ! voilà tonnerre ! c'est avec li que Robinson sauver Vendredi... Vendredi bien grand beaucoup peur de tonnerre, mais Vendredi mourir s'il le faut pour sauver père à li.

(Les Caraïbes reviennent, Vendredi prend le fusil, non sans faire quelques façons.)

PAROUBA, à Iglou.

Eh bien ! es-tu prêt à mourir ?

IGLOU.

Oui.

(Les Caraïbes ont formé un demi-cercle autour du tronc d'arbre; les uns lèvent leur *boutou*, les autres tendent leurs arcs. Parouba, avec une dent d'acouti à la main, va porter le coup mortel à Iglou, quand Vendredi lâche son coup de fusil et tombe à la renverse. Les Caraïbes effrayés se sauvent en désordre. Cependant deux d'entre eux, plus intrépides ou plus cruels que les autres, reviennent sur leurs pas, terrassent Iglou, et lèvent leur massue pour l'assommer, quand Robinson se montre et tire ses deux coups de pistolets. Alors les deux Caraïbes effrayés lâchent leur proie et se sauvent du côté de la mer. Robinson suit tous les mouvemens des sauvages en dehors, puis il descend après avoir témoigné qu'ils se sont rembarqués.)

SCÈNE VI.

ROBINSON, IGLOU, VENDREDI.

VENDREDI, d'une voix lamentable et toujours étendu par terre.

Au secours ! à moi, maître ! au secours !

ROBINSON.

Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

VENDREDI.

Au secours ! au secours !

ROBINSON, qui est accouru.

Qu'as-tu donc, mon ami ? serais-tu blessé ?

VENDREDI.

Non, maître, moi sis mort !

ROBINSON, qui a ramassé le fusil et l'a examiné.

Relève-toi, ce n'est rien.

VENDREDI.

Moi pas oser.

ROBINSON.

Lève-toi, te dis-je, tu n'as rien à craindre. C'est le bruit qui t'a fait peur.

VENDREDI, se tâtant à mesure qu'il se lève.

C'est vrai... voilà tête à moi ; bras à moi, jambes à moi... ah ! tant mieux, moi bien content ; moi vivre encore pour voir, pour

embrasser bon père... viens, viens, maître... tiens... voilà... c'est li... c'est Iglou, c'est père à Vendredi ! (*Il va près de son père et le voyant immobile.*) Ah ! malheureux ! moi tuer li peut-être... maître !... maître !.... li mort aussi...

(Il se désespère.)

ROBINSON.

Non pas ; c'est la frayeur qui lui aura causé un saisissement assez fort pour le priver un moment de l'usage de ses sens.

(Il relève Iglou et lui délie les mains.)

VENDREDI le caresse.

Papa Iglou ! dis donc que toi pas mort... t'en prie, toi regarder moi... (*Iglou ouvrant les yeux.*) Ah ! bon ! bon ! li pas mort... (*Il saute, danse, embrasse les genoux de son père, et fait mille contorsions plaisantes pour exprimer sa joie. Iglou aperçoit, reconnaît et embrasse son fils, regarde Robinson et paraît effrayé.*) Toi pas peur... li bon maître à moi... sauver la vie quand méchante tribu vouloir manger moi...

(Iglou se jette aux pieds de Robinson qui le relève.)

ROBINSON.

Que je suis heureux de vous voir réunis !...

VENDREDI ne peut se lasser de voir son père, de l'embrasser, de le caresser.

Oh ! bon père !

IGLOU, à Robinson.

Quelle que soit ta nation, compte sur ma reconnaissance. Ordonne, je suis le chef d'une tribu nombreuse, tu m'as rendu mon fils, dispose de nous; notre sang, nos bras, notre vie, tout est à toi.

VENDREDI, à Robinson.

Moi bien dire que père à moi être bon, aussi, li bien aimé dans tribu, parce que li savoir beaucoup de choses.

IGLOU.

Quelques relations de commerce entre ceux de ma nation et les colons de la Trinité m'ont mis à même de connaître et de pratiquer quelques-uns des usages d'Europe : c'est pour cela qu'il m'ont nommé leur chef.

ROBINSON.

Mais comment vous trouvez-vous aujourd'hui entre les mains de ces féroces insulaires?

IGLOU.

J'ai été pris dans un combat qu'ils ont livré à ma tribu, et j'allais subir, sans me plaindre, le sort qu'une coutume établie de tems immémorial dans nos contrées réserve aux vaincus.

ROBINSON.

Ces horribles apprêts et les mauvais traitemens que vous avez essuyés, ont affaibli vos forces, venez, Iglou, venez vous reposer.

Vendredi, cours à la métairie chercher une bouteille de rhum et quelques alimens pour ton père.

VENDREDI, montrant l'enceinte.

Maître, toi trouver là tout ce qu'il faut.... moi apporter pour dîner à nous. Iglou manger la part de Vendredi.

(Il va prendre le panier de raisins qu'il a cueillis et l'apporte à son père, puis il ôte l'échelle du fond, qu'il cache dans les broussailles.)

ROBINSON.

Eh bien! asseyons-nous à l'ombre de ces bananiers.

(Vendredi soutient son père, Robinson le précède, et tous trois vont s'asseoir dans l'enceinte, devant le canot.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, OCROLY, JAMES.

OCROLY.

Atkins a raison, cette île me paraît absolument déserte et parfaitement convenable à l'exécution de notre projet.

JAMES.

Du moins nous n'y avons encore aperçu aucune trace d'habitation.... Cependant ces sauvages, que nous venons de voir sauter dans leurs pirogues et cingler à force de rames vers le continent, sembleraient indiquer...

OCROLY.

Qu'ils la visitent parfois pour y sacrifier quelques victimes selon l'usage de ces barbares.

JAMES.

En effet, ces feux à peine éteints rendent ta conjecture plus que vraisemblable.

ROBINSON, bas à Iglou et à Vendredi.

On a parlé, ce me semble

(Tous trois prêtent l'oreille.)

OCROLY.

Convient que nous avons sagement fait de nous cacher derrière les rochers, pour n'être point aperçus par ces Cannibales.

JAMES.

Sans contredit.

OCROLY.

Oh! la prudence est ma vertu favorite. J'ai toujours eu un talent merveilleux pour me mettre à l'abri du danger. Dans le fait, nous n'étions pas assez nombreux pour leur résister, et d'après le goût qu'ils ont pour la chair humaine, je t'avoue que je ne suis pas du tout curieux de tomber entre leurs mains.

JAMES.

Ni moi non plus.

ROBINSON, à Iglou et à Vendredi.

Ce sont des Européens. Ne nous découvrons pas avant de savoir quel dessein les amène.

OCROLY.

Je crois cependant que tu n'aurais rien à redouter de leur part ; ta chair doit être tant soit peu dure, et je la crois peu faite pour tenter des palais délicats et exercés comme doivent être ceux de messieurs les Caraïbes.

(Vendredi relève avec précaution les branches qui ferment l'enceinte et les dérobent à tous les regards. Robinson continue d'écouter.)

JAMES.

Le Capitaine et son fidèle Latrombe seront bien mieux leur fait.

OCROLY.

Oui, tous deux sont d'un embonpoint piquant.

JAMES.

Le jeune homme a bien aussi son mérite.

OCROLY.

Dix-neuf ans ! diable ! c'est un morceau fin.

JAMES.

Quant à la vieille Béatrix...

OCROLY.

Coriace, mon ami ; ils n'en viendront jamais à bout.

JAMES.

Ah ! çà, dis-moi donc, Ocroly, car il est tems que je le sache, que prétend Atkins,

en nous ordonnant de mettre à terre notre capitaine et ses trois autres acolytes ?

OCROLY.

Ce qu'il prétend ? et parbleu ! une chose toute simple, les abandonner dans cette île à la merci du ciel, à la dent des bêtes féroces ou à celle des sauvages.

JAMES.

En effet, c'est une chose toute simple. Par ce moyen nous devenons maîtres du vaisseau.

OCROLY.

Vous !... un moment. Voilà pourtant ce q c'est que les subalternes ; on les emploie p faire réussir une entreprise ; eh bien ! il sont pas contens d'avoir été les instrume succès, la gloire ne leur suffit pas ; i' faut une part dans les bénéfices. Ah ! Dieu ! quand donc verra-t-on les hom se conduire plus par des vues intéress que je pense bien différemment ! No ami, ce n'est pas vous, c'est nous q nous les maîtres du vaisseau. Et dan c'est une chose juste, de toute justi est amoureux de cette langoureuse ! s'avise d'aimer encore après vingt riage un homme qu'elle ne rever ment jamais, et de courir le m retrouver... Il lui déclare sa flam offense, se plaint à don Diégo..

ROBINSON, à part.

Emma ! Diégo !... l'ai-je bien entendu ?

OCROLY.

Qui fait mettre Atkins à fond de cale pendant quinze jours ; celui-ci jure de s'en venger, c'est dans l'ordre ; il soulève une partie de l'équipage, et conçoit le projet de se défaire du frère pour avoir la sœur. Il me consulte, et j'approuve. Or, comme il ne veut pas s'abaisser jusqu'à commettre un crime, mais seulement mettre tous les opposans dans l'impossibilité de contrarier ses vues, il ne voit pas de moyen plus doux, plus conciliant, que de faire mettre à terre, dans une île déserte ou habitée seulement par des sauvages, les trois personnes qui les gênent ; savoir : le capitaine Diégo, son neveu Isidor...

ROBINSON, à part.

Isidor !

OCROLY.

Et le bosseman Latrombe. Il me consulte encore, et j'approuve ; mais attendu que la vieille Béatrix, malgré ses soixante ans, s'est montrée rebelle à mes vœux, et qu'elle a rejeté mes tendres propositions, en me disant que j'étais vieux, laid et méchant, j'ai conclu pour mon compte à ce qu'elle fût comprise, par-dessus le marché, dans l'envoi que nous fesons aux habitans de ces forêts. Ainsi, comme tu vois, tout cela est bien, parfaite-

ment bien; car enfin c'est du fort au faible, et tout est relatif; si le capitaine eût deviné notre projet, il nous eût fait pendre, c'est sûr. Nous avons été les plus fins, il est juste que nous en soyons récompensés, c'est donc pour cela qu'il convient que, de contre-maître qu'il était, Atkins devienne capitaine; que moi je devienne contre-maître, et qu'ainsi de suite, jusqu'au plus petit mousse, chacun trouve son compte à cette affaire... parce que... dans le monde... Enfin, si c'est là ce que tu voulais savoir, te voilà maintenant aussi instruit que moi.

ROBINSON, à part.

Les scélérats!

JAMES.

Puis-je espérer du moins que ta nouvelle dignité ne te fera pas oublier notre ancienne amitié, et que tu me conserveras quelque attachement...

OCROLY, avec importance.

Compte sur ma protection... Tout bien examiné, il me semble que cet endroit est assez commode, et que nous pouvons en toute sûreté y déposer nos prisonniers.

JAMES.

Soit.

(Ils remontent et font signe aux autres matelots de venir.)

ROBINSON, à part.

Qu'il me tarde de les voir!

OCBOLY, à la cantonade.

Allons, arrivez, vous autres.

ROBINSON, à part.

O mon Dieu! fais que ce ne soit point une illusion! il me serait trop affreux d'être désabusé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TROUPE DE MATELOTS qui amènent l'un après l'autre DON DIÉGO, BÉATRIX, ISIDOR, puis LATROMBE: tous quatre ont les mains liées; chacun d'eux est conduit par deux matelots.

DIÉGO.

Misérables! poursuivez le cours de vos honteux exploits, mais n'espérez pas qu'ils demeurent impunis.

ROBINSON, à part, avec transport.

C'est lui! c'est mon ami, mon frère!

(Il tombe à genoux.)

DIÉGO.

Vous éprouverez bientôt peut-être ce que les méchans ont à redouter de l'Être tout puissant qui pèse dans sa balance les actions des hommes.

OCROLY.

Bah ! bah !

BÉATRIX, lançant sur Ocroly un regard furieux.

Oui, oui ! moque-toi. En effet il a tant épargné de coupables, qu'on serait tenté de ne plus croire à sa justice.

OCROLY.

Ah ! la vieille s'en mêle aussi... Allez, belle indifférente, vous pourrez ici réfléchir à votre aise sur les vicissitudes humaines.

BÉATRIX.

Vieux coquin ! Que ne puis-je t'étrangler sur la place !

OCROLY.

Je le crois ! mais cela ne se peut pas.

ISIDOR, se débattant et frappant du pied.

Lâchez-moi, lâchez-moi, vous dis-je ; je veux, avant de mourir, me venger de cet infâme Ocroly.

OCROLY,

Bon ! et le petit Isidor aussi ?

ROBINSON, à part.

Serait-ce là mon fils ?

OCROLY.

Tais-toi, mon bon ami, va tranquillement tenir compagnie à ton oncle, et réserve ton courage pour une meilleure occasion.

ISIDOR.

Il est certain que tu ne mérites pas de mourir de la main d'un honnête homme.

OCROLY.

Tu peux dire tout ce que tu voudras. Heureusement les injures ne blessent pas.

BÉATRIX.

Oh! nous savons bien que de ce côté tu es invulnérable.

(A mesure qu'ils arrivent, on les conduit sur le devant de la scène à gauche. On attache don Diégo à un arbre, on force les trois autres à s'asseoir à terre, et les matelots leur lient les jambes, non sans éprouver de leur part beaucoup de résistance.)

LATROMBE, entrant le dernier.

Tron de l'air!... est-il bien possible que le brave Latrombe, le plus intrépide matelot de la marine du Brésil, soit coulé bas par ces enragés corsaires! (*A Ocroly.*) Ah! vieille carcasse démâtée, prie de tout ton cœur les saints anges du paradis que je ne puisse jamais en venir à l'abordage avec toi, car je te jure par le grand saint Nicolas, notre patron, que si je mets une fois le grapin sur ton individu, tu ne sortiras de mes mains que pour entrer incontinent dans le ventre d'un requin.

OCROLY.

Paroles inutiles. Vite! qu'il soit lié comme les autres et placé à côté d'eux. Eh bien!

de quoi vous plaignez-vous? vous êtes là d'une manière commode pour faire la conversation... Est-ce fini.

JAMES.

Oui.

OCROLY.

Partons.

BÉATRIX.

Sainte Vierge! ils s'en vont sans nous donner à manger.

LATROMBE.

Traître maudit! laisse-nous du moins de quoi boire jusqu'à ce que nous ayons avisé aux moyens de pourvoir à notre subsistance.

OCROLY.

Mes ordres ne s'étendent pas jusque-là.

DIÉGO.

Tes ordres! et de qui en dois-tu recev si ce n'est de ton capitaine?

OCROLY.

Mon capitaine n'est pas ici; il est à b et je vais le rejoindre.

LATROMBE.

Ton capitaine! c'est un coquinass toi.

OCROLY.

Adieu. Soyez tranquilles, je c vous assurer que vous ne souffri tems. (*Bas à James.*) Je serais

tendre ce qu'ils vont se dire et de savoir quel parti ils prendront.

JAMES, bas.

Eh bien! cache-toi, pendant que je vais rassembler nos camarades dont quelques-uns se sont dispersés dans l'île; tu nous attendras à la chaloupe.

OCROLY, bas.

Bon. (*Aux quatre prisonniers.*) Adieu donc.

JAMES.

Adieu.

LATROMBE.

Va! va! que mille tonnerres t'écrasent et puissent te réduire en poudre.

(James et les matelots s'éloignent. Ocroly revient doucement, et entre dans le tronc d'arbre par une ouverture à gauche. Indépendamment de cette ouverture, le tronc présente, en face du public, quelques crevasses et des trous assez grands pour que l'on distingue la figure d'Ocroly; cet arbre n'est mort que d'un côté. On voit encore sur la droite une branche assez forte et suffisamment touffue pour porter un homme et le cacher.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES ET LES MATELOTS.

LATROMBE, après un moment de silence.

Convenez-en, Capitaine, la bourasque a été violente et nous voilà rudement engravés.

DIÉGO.

Infâme Atkins !

LATROMBE.

Nous avons donné contre un banc de sable, et nous courons grand risque de demeurer long-tems en panne.

DIÉGO.

Ma pauvre Emma ! ma sœur ! que vas-t devenir, livrée à ces brigands ?

ROBINSON.

Vendredi, grimpe à cet arbre, et voi les méchans se sont éloignés.

VENDREDI.

Oui, maître.

LATROMBE.

Et donc, Capitaine, vous m'avez d'un vaisseau de quatre-vingts pleine mer par un calme plat. Que nus ce courage intrépide, cette h roique que vous avez déployée

et mainte circonstance périlleuse ? Allons, mon cher maître, emparez-vous du gouvernail, déployons les voiles et levons l'ancre, s'il se peut, car cette position commence à me paraître diablement fatigante.

(Vendredi grimpe à un palmier qui est dans l'enceinte.)

DIÉGO.

Quel courage peut-on opposer à de pareils événemens?... quel parti prendre?

LATROMBE.

Eh! morbleu! prenons-en toujours un, n'importe lequel. Et vous, dame Béatrix, qui avez ordinairement la langue bien pendue, vous ne dites mot; voyons, que pensez-vous de tout ceci?

BÉATRIX, d'un air piteux.

Ce que j'en pense?.. hélas!... que nous ne tarderons pas, sans doute, à être dévorés par quelque monstre du pays.

LATROMBE.

Belle consolation, vraiment!

VENDREDI, sur l'arbre.

Maître, eux partis, bien loin, bien loin dans l'île. Plus entendre nous.

ROBINSON.

Bon! (*Il écarte les branches pour se faire un passage et se présente aux prisonniers.*) Mes amis!

BÉATRIX, jette des cris perçans.

Ah !... ah !... la vilaine bête !

OCROLY, à part.

Qu'est-ce que ceci ?

LATROMBE.

Eh ! quesacco !

ROBINSON.

Rassurez-vous, et surtout point de bruit, vos ennemis sont encore trop près de nous. (*Il appelle Vendredi et son père.*) Iglou, Vendredi, aidez-moi... détachons leurs liens. (*Tous trois s'occupent à délier les prisonniers.*) Je suis votre ami, votre meilleur ami, ce Robinson que vous cherchez.

DIÉGO.

Vous, Robinson !

ISIDOR.

Mon père !

(Ils s'embrassent.)

ROBINSON.

Oui, mes amis.

OCROLY, à part.

C'est bien le diable !

LATROMBE, riant.

Ah ! ah ! ah ! voilà bien la plus drôle de rencontre !

BÉATRIX, tirant Latrombe à l'écart.

Etes-vous bien sûr que ce soit un homme ?

LATROMBE.

Eh ! allons donc, la vieille !.. (*A Robinson.*) Mais comment se fait-il ?..

DIÉGO.

Mon cher Robinson, mon frère... vous retrouvez un fils, mais, hélas ! votre Emma...

ROBINSON.

J'ai tout entendu. Occupons-nous des moyens de la délivrer et de sortir de cette île... Où est votre vaisseau ?

DIÉGO.

A l'ancre, à une demie lieue.

ROBINSON.

Et la chaloupe ?

LATROMBE.

A deux pas, dans une petite baie.

ROBINSON.

Tout espoir n'est point encore perdu. J'ai des armes, des munitions, nous avons du courage, tâchons d'arriver à la chaloupe avant les matelots et de nous en emparer.

LATROMBE.

Bien vu.

ROBINSON.

Vendredi, monte à la métairie et rapporte-nous toutes les armes que tu y trouveras.

VENDREDI.

Oui, maître.

(Il va au fond, place l'échelle, monte et entre dans la grotte.)

ROBINSON, à Vendredi.

Prends-les avec précaution, elles sont chargées... (*A Diégo.*) Je suis toujours en état de défense.

LATROMBE.

Où diable logez-vous donc?

ROBINSON.

Ce n'est ici que ma maison de campagne.

LATROMBE.

Je vous en félicite, vous êtes en bon air.

ROBINSON.

Mais en supposant que nous soyons assez heureux pour arriver jusqu'à votre vaisseau, espérez-vous, mon frère, y trouver encore quelques amis?

DIÉGO.

Je le crois.

LATROMBE.

Moi, j'en réponds, capitaine. Excepté Atkins et Ocroly, ces deux coquins que la foudre écrase, tout le reste se soumettra sans peine; d'ailleurs, s'il faut en venir aux mains, le Capitaine m'a vu travailler, il sait que Latrombe vaut à lui seul tout un équipage. Les Ruyter, les Duquesne, les Jean-Bart, bagassasse! Ce

ne sont que des mousses en comparaison de moi. Procurez-nous seulement des armes et nous verrons beau jeu. Ah ! maître Ocroly ; fasse le ciel que j'aie le bonheur de te rencontrer, je promets de te faire passer un mauvais quart d'heure.

VENDREDI, reparaissant au-dessus de la palissade.

Me voilà maître ; mais moi, pas pouvoir descendre cela tout seul.

LATROMBE.

Attends-moi mon enfant, je vais t'aider... Allons, à l'ouvrage.

(Il monte sur la colline ; tout le monde va au fond ; Vendredi est sur la palissade, Latrombe est sur la première échelle, Iglou sur la colline, Isidor sur la seconde échelle, Robinson, Diégo et Béatrix en bas. Il s'établit ainsi une chaine au moyen de laquelle les armes nécessaires à chacun sont descendues en un instant. Diégo et Robinson les examinent et les mettent en faisceau.)

OCROLY, à part, par une des ouvertures de l'arbre.

Parbleu ! j'ai été bien avisé de me nicher ici !... maudite curiosité.

LATROMBE.

Eh là ! monsieur Robinson, vous avez-là un arsenal tout entier ; des sabres, des fusils, des pistolets.

VENDREDI.

Plus rien, maître, moi tout prendre. (*Chacun redescend et revient en scène. En descendant le long de la palissade, Vendredi se*

retourne, regarde du côté de la mer et s'écrie.) Maître !... maître !... (*Mouvement spontané. Tout le monde se retourne.*) Moi voir gros canot venir vers nous.

DIÉGO.

Il veut parler du vaisseau sans doute ?

VENDREDI.

Non, pas vaisseau ; li bien loin, là bas... autre grand canot.

LATROMBE.

Qu'est-ce à dire ?

(Tous remontent. Latrombe grimpe sur la colline et regarde.)

OCROLY, à part.

S'ils pouvaient s'éloigner, comme je décamperais !

ROBINSON ET DIÉGO, à Latrombe.

Eh bien ?

LATROMBE.

C'est, parbleu, notre grande chaloupe,

OCROLY, à part.

Ils viennent me chercher, sans doute ; je commence à respirer.

LATROMBE.

Ce sont nos gens... Atkins est avec eux... je distingue son plumet rouge.

DIÉGO.

Que viennent-ils faire ici ?

LATROMBE.

Ils cinglent à pleines voiles et se dirigent

précisément vers la baie où nous sommes descendus. Vite rentrons dans la rade et faisons en sorte de leur dresser quelque bonne embuscade qui nous en débarrasse pour toujours.

(Il descend ainsi que Vendredi ; on ôte les échelles et on les cache.)

DIÉGO.

Je ne devine pas ce qui peut les attirer dans l'île.

ROBINSON.

Peut-être sont-ils inquiets de ne pas voir revenir leurs camarades.

ISIDOR.

En effet, ce méchant Ocroly nous a fait tenir long-tems derrière les rochers, de crainte d'être aperçus par les Sauvages.

DIÉGO.

Si c'était le remords de nous avoir maltraités injustement.

BÉATRIX.

Ah ! ben oui, des remords ; ce serait plutôt pour nous achever tout de suite.

LATROMBE.

Les voilà qui débarquent. Vîte, tenons conseil. Capitaine, est-ce vous qui prenez le gouvernail, ou bien si c'est monsieur votre frère? Je penche pour ce dernier avis, attendu qu'il connaît mieux que nous ces parages, et qu'il nous servira de boussole, hein ?

DIÉGO.

Mon frère, chargez-vous de nous conduire.

ROBINSON.

J'y consens.

LATROMBE, à Robinson.

C'est dit, je vous reconnais pour le général de l'armée de terre:.. Qu'ordonnez-vous ?

ROBINSON.

Armons-nous d'abord.

LATROMBE.

C'est la première chose.

(Vendredi, Iglou et Latrombe apportent les armes qui sont appuyées contre le tronc d'arbre et les haies voisines.)

ROBINSON, les distribuant.

Tout cela est en bon état.

(Robinson, Diégo, Latrombe et Isidor prennent chacun un fusil et deux pistolets.)

VENDREDI.

Moi aussi vouloir tonnerre!... moi plus peur à présent.

(Il prend un fusil.)

IGLOU.

Moi, je prends une hache, et j'en ferai bon usage.

LATROMBE.

Et vous, mademoiselle Béatrix?... Allons, armez-vous aussi, ne fût-ce que pour vous défendre en cas d'événement, on ne sait pas

ce qui peut arriver; écoutez donc, ce sont des enragés!

BÉATRIX.

Quelle journée! santa Madona: c'est pour en mourir... Allons donc puisqu'il le faut.

(Elle prend aussi une hache.)

LATROMBE, à Robinson.

Maintenant, général, l'ordre de bataille?... adoptez-vous l'offensive ou la défensive.

DIÉGO.

Je crois qu'il vaut mieux les attendre.

ROBINSON.

Oui, nous pourrons d'ici observer tous leurs mouvemens, et pour peu qu'ils s'enfoncent dans l'île, il nous sera facile de nous emparer de la chaloupe.

DIÉGO.

Il est prudent, ce me semble, de nous partager en deux troupes.

LATROMBE.

Sans doute; l'aile droite et l'aile gauche.

ROBINSON.

Mon cher Isidor, et vous Iglou, cachez-vous dans cette enceinte. (*Ils entrent dans l'enceinte.*) Vous, mon frère, avec Vendredi, Latrombe et Béatrix, entrez dans cet enclos. (Diégo, Vendredi et Béatrix entrent dans l'enclos.)

LATROMBE.

Non pas; il faut que les forces soient éga-

les, je formerai le centre à moi seul. Où diable me cacherai-je?... Eh! parbleu! j'avise cet arbre creux. (*Il va à l'arbre.*) Non, toute réflexion faite, il serait facile de me bloquer là dedans... je préfère monter à la hune, je vous tiendrai lieu de sentinelle avancée.

(Il monte sur l'arbre.)

OCROLY, à part.

Où diable me suis-je fourré?... si le champ de bataille s'établit ici, c'est fait de moi, il est impossible que j'en réchappe.

LATROMBE, assis sur une branche.

Me voilà hissé. L'ennemi s'approche, carguez les voiles, et sitôt qu'il paraîtra, feu de bas bord et tribord.

OCROLY, à part.

Pourvu qu'ils ne tirent pas sur moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS, TROUPE DE MATELOTS, dont quelques uns sont armés de fusils.

(Avant d'entrer en scène, les matelots crient pour appeler leurs camarades. On entend nommer successivement: James! Johnson! Schmidt! Ocroly!)

ATKINS.

Point de réponse!

OCROLY, à part.

Ah! bien oui! répondre, vraiment je n'ai garde.

ATKINS.

Apparemment la voix est trop faible pour se faire entendre d'eux à la distance qui nous sépare... Mais où sont-ils donc? et quelle peut être la cause de ce retard? il fallait à peine deux heures pour l'expédition dont je les ai chargés, et en voilà bientôt sept qu'ils ont quitté le vaisseau. L'île serait-elle habitée? auraient-ils rencontré quelque obstacle?

OCROLY, à part.

Je t'en réponds, va!

ATKINS.

Il est plus vraisemblable qu'ils se seront égarés en cherchant une source d'eau vive... Cependant le tems presse, la mer devient houleuse et je crains les courans qui pourraient nous jeter à la côte; il faut absolument qu'ils nous rejoignent au plus tôt. Ah! parbleu! j'imagine un bon moyen pour nous faire entendre et les rappeler; c'est de faire une décharge générale de notre mousqueterie.

OCROLY, à part.

Eh bien! il est joli ton moyen! je t'en fais mon compliment.

LATROMBE, à part.

Pourvu qu'ils n'aillent pas me tuer au vol.

ATKINS.

S'ils ne répondent pas à ce premier signal, nous recommencerons.

OCROLY, à part.

Cela n'est pas sûr.

ATKINS.

Ensemble!... feu!

(Ils tirent tous leur coup en l'air, puis ils écoutent. A peine la décharge est-elle faite, que Robinson, Isidor et Iglou se montrent et les couchent en joue.)

ROBINSON, ISIDOR, IGLOU.

Bas les armes!

(Les matelots stupéfaits font un mouvement pour fuir à gauche.)

DIÉGO, VENDREDI, BÉATRIX, s'avancent et les menaçant de même.

Bas les armes!

LATROMBE, du haut de son arbre et les couchant en joue.

Rendez-vous, Forban!... ou nous fesons feu de toutes nos batteries.

BÉATRIX, grouppée comme les autres et tenant sa hache en l'air.

Certainement nous fesons feu!

ATKINS.

O contre-tems fatal!

LATROMBE.

Dépêchons, corbleu ! ou je vous lâche ma bordée.

TOUS ENSEMBLE.

Bas les armes !

ATKINS.

Imitez-moi, camarades ; périssons en combattant, plutôt que de nous rendre lâchement à des hommes qui exerceraient sur nous une vengeance terrible.

ROBINSON, LATROMBE, ISIDOR.

Le premier qui bouge est mort.

DIÉGO.

Sur mon honneur, je promets la vie à tous eux qui se rendront.

ATKINS.

Ne le croyez pas.

LATROMBE.

Croyez-le, c'est le plus sûr. (*Les matelots* posent *leurs armes.*) Voilà ce que c'est. bitaine, général, ne les perdez pas de vue, lescends.

ATKINS.

ous me trahissez, lâches ! et bien ! je me ndrai seul.

précipite sur Robinson, Vendredi le saisit par ilieu du corps, Diégo et Robinson le tiennent espect avec leurs armes, jusqu'à ce que Labe, étant descendu, saute sur lui et lui ar- e son sabre et sa hache. Isidor, Iglou et Béa- prennent les fusils et les sabres

LATROMBE, à Atkins.

Tes armes, voyons, vite, dépêche, prie.

ATKINS.

O rage!

LATROMBE.

O quelle grimace?... eh! mon ami, ch
cun son tour dans ce monde, les plus gran
généraux ont éprouvé des revers, tu prendra
ta revanche si tu le peux; mais je ne croi
pas que ce soit de sitôt. (*A Robinson.*) Mo
général, le désarmement est opéré; qu'or
donnez-vous maintenant?

ROBINSON.

Liez-leur les mains.

BÉATRIX.

Tenez, tenez, voilà les fers dont ils se sont servis pour nous.

(On leur attache les mains.)

LATROMBE, à Atkins, en lui montrant la chaîne avec laquelle il va l'attacher.

Par pari refertur, dit un vieux proverbe. (*A Robinson.*) Voilà qui est fini; qu'allons-nous en faire?

ROBINSON.

Vendredi, va les conduire dans la grande caverne où ils seront à merveille, jusqu'à ce que nous ayons prononcé sur leur sort.

VENDREDI.

Oui, maître, dans caverne noire, eux très-bien là, pas voir clair du tout.

LATROMBE.

Un moment, Capitaine, un moment. Il ne serait pas prudent de les confier à un seul homme, quoique notre frère d'armes me paraisse un garçon brave et intrépide; les coquins n'auraient qu'à faire vent arrière et filer sur les cables, ce serait une affaire flambée. Je pense qu'il est à propos que j'escorte le convoi jusqu'à ce qu'il soit entré dans la rade; qu'en dites-vous?

DIÉGO.

Il a raison.

ROBINSON.

Vendredi, c'est à ma grotte que tu viendras nous retrouver. Iglou, accompagnez votre fils.

DIÉGO.

Toi, Latrombe, tu te rendras à la chalouppe dès que les prisonniers seront en sûreté.

LATROMBE.

Suffit, mon Capitaine.

DIÉGO.

C'est là que tu nous attendras.

LATROMBE.

Convenu. Allons, marche.

ATKINS.

Non; vous ne m'arracherez d'ici que mort.

LATROMBE.

Bagasse! laisse donc, faut-il qu'un grand cœur comme le tien se laisse abattre pour si peu de chose? que risques-tu, je te prie?... tout ce qui peut t'arriver de pis c'est d'être pendu ce soir à la grande vergue. Eh bien! cela n'arrive jamais deux fois dans la vie. D'ailleurs, ce sont de ces petits accidens qu'il faut souffrir lorsqu'on ne peut les empêcher.

(Atkins et les matelots sortent par la gauche. Ils sont conduits et escortés par Latrombe, Vendredi et Iglou, qui ont une contenance fière et imposante.)

SCÈNE XI.

ROBINSON, DON DIÉGO, ISIDOR, BÉATRIX ET OCROLY, caché.

DIÉGO.

Ne perdons pas un moment, mon frère; rendons-nous à la chaloupe le plus tôt possible: nous tenons bien le plus mutin, mais le plus dangereux peut-être est encore en liberté.

BÉATRIX.

Ocroly, n'est-ce pas?

ISIDOR.

Oh! s'il se présentait devant moi, maintenant, je lui ferais sauter la cervelle.

OCROLY, à part.

Bien obligé.

ROBINSON.

J'aime à te voir cette ardeur, mon fils.

DIÉGO.

C'est un lâche coquin que cet Ocroly! toujours prêt à semer la discorde, dès qu'il peut en tirer quelque avantage; du reste peu entreprenant et se laissant intimider; mais je redoute l'influence que son esprit inventif et sa souplesse le mettent à même d'exercer sur ses camarades.

ROBINSON.

Cependant il est indispensable qu'avant de partir, je retourne à mon habitation.

DIÉGO.

Point de retard, mon frère.

ROBINSON.

Peu d'instans suffiront pour y reprendre des effets précieux, de l'or et des papiers importans que j'ai sauvés du naufrage. Ensuite nous partirons pour revoir Emma.

DIÉGO.

Votre habitation est-elle loin de la mer?

ROBINSON.

Non, elle est adossée au roc qui domine la petite baie... là bas, à gauche.

DIÉGO.

Allons y promptement, car il est de la plus grande importance que nous arrivions au vaisseau avant Ocroly.

ROBINSON.

Il est impossible qu'il nous devance ; il s'est enfoncé dans l'île avec ses compagnons, pour chercher une source. D'ailleurs, s'il se présentait avant nous à la chaloupe, Latrombe et Iglou seront là pour le recevoir.

DIÉGO.

N'importe, partons, mon frère.

ROBINSON.

Partons.

(Ils prennent leurs armes et celles qu'ils ont prises aux matelots, puis ils s'éloignent.)

SCÈNE XII.

OCROLY, puis JAMES ET LES SIX PREMIERS MATELOTS.

OCROLY, passant d'abord la tête hors de l'arbre, puis une jambe après l'autre et enfin tout le corps.

Ouf!... J'espère que je l'ai échappé belle. Il me semble que tout cela prend une vilaine

tournure; en tout cas, je ferai mon possible pour m'en tirer sans déficit. J'entends du bruit... vite... à l'observatoire.

(Il rentre dans l'arbre.)

JAMES, aux matelots.

C'est à peu près de cette direction que sont partis les coups de fusil que nous avons entendus... c'est ici, ce me semble, que nous avons laissé Ocroly.

OCROLY, à part, par le trou.

C'est James. (*Haut.*) Me voici.

JAMES.

Où donc?

OCROLY, par le trou.

Ici. Regardez s'il n'y a personne sur les arbres d'alentour.

JAMES.

Non, personne. Mais que fais-tu donc-là dedans?

OCROLY, sortant tout à fait.

Chut! (*Il les amène mystérieusement au-devant de la scène et leur parle à voix basse.*) Voyez-vous là bas cet homme qui ne ressemble pas mal à un orang-outang? eh bien! c'est précisément le mari d'Emma...

TOUS.

Robinson?

OCROLY.

Lui-même! c'est le diable, je crois, qui nous a conduits dans cette île. Le capitaine est libre, Atkins est entre leurs mains et Dieu sait ce qu'ils vont en faire. J'ai tout vu, tout entendu. Leur projet est de s'emparer de la chaloupe et de...

JAMES, vivement.

Il faut les prévenir et délivrer Atkins.

OCROLY.

Sans doute; mais cela n'est pas facile.

JAMES.

Le courage triomphe de tous les obstacles.

OCROLY.

Je le sais bien; mais ils sont aussi nombreux que nous pour le moins.

JAMES.

Et qu'importe le nombre?

OCROLY.

Le nombre n'y fait rien; mais ils sont mieux armés, et s'ils nous attaquent de vive force...

JAMES.

Eh bien! nous périrons les armes à la main.

OCROLY.

C'est très-honorable; mais ne vaut-il pas mieux trouver le moyen de vaincre sans mourir...

JAMES.

Je ne dis pas le contraire.

OCROLY.

La ruse par exemple?

JAMES.

Soit, on peut employer la ruse.

OCROLY.

Les suivre de loin pour découvrir la retraite d'Atkins, puis retourner au vaisseau et en ramener du monde pour délivrer nos camarades.

JAMES.

A la bonne heure. Eh bien! charge-toi de les suivre.

OCROLY.

Non pas. Sans compliment, tu t'en tireras infiniment mieux que moi. Tu possèdes au plus haut degré toute l'intelligence nécessaire pour bien remplir cette commission.

JAMES.

Et toi, que feras-tu?

OCROLY.

Comment, ce que je ferai? vraiment c'est là le coup de maître! je m'embarquerai bien vite avec deux ou trois de nos gens, pour retourner au vaisseau, donner l'alerte et tout disposer pour notre défense.

JAMES.

Un moment! je ne veux pas demeurer seul dans l'île.

OCROLY.

Ah! voilà ton courage qui baisse...

JAMES.

Pas du tout; mais encore est-il prudent de me ménager une retraite, dans le cas où nous ne serions pas les plus forts, et si tu pars avec la chaloupe...

OCROLY.

Ne reste-t-il pas celle qui a amené Atkins?

JAMES.

Tu as raison.

OCROLY.

Va donc; prends la moitié de notre monde, et ne reviens au vaisseau qu'après avoir tout vu, tout observé et acquis une connaissance exacte des lieux. (*A part, pendant que James désigne ceux qui doivent le suivre.*) Si je ne suis pas le plus brave, je ne suis pas le moins adroit et surtout le moins prudent. Selon toute apparence, Atkins ne pourra s'échapper, James est perdu, dès lors, plus d'obstacle... l'équipage a besoin d'un maître... à défaut d'Atkins, c'est moi qu'on désigne; ainsi, sans coup férir, me voilà capitaine, je cingle vers l'Angleterre, et ma fortune est faite, grace au plus heureux hasard! n'est-il pas le

grand maître des choses d'ici bas?... n'est-ce point à lui que nous devons, le plus souvent, nos succès, nos revers, et les plus étonnantes métamorphoses?

(Ocroly sort par la droite avec trois matelots, James emmène le reste par la gauche; il paraît épier et suivre Robinson.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la grotte de Robinson. Elle est demi-circulaire et taillée dans le roc. La toiture est faite avec des chevrons recouverts de feuilles de cocotier, de bananier, et autres arbres. Elle n'a que trois plans de profondeur. Sur la droite, au second plan, à six pieds environ de la porte du souterrain, est un pilier grossièrement travaillé, lequel est censé soutenir la voûte. Il y a une peau de lion suspendue à un clou enfoncé dans le pilier. En face des spectateurs, vers la gauche, dans le fond, est l'entrée, au-delà de laquelle on aperçoit la palissade formée de pieux comme au premier acte. C'est par là que l'on monte et que l'on descend toujours au moyen d'une échelle. En avant, au second plan, à gauche, est une petite barrière ou rampe en bois, qui indique la descente d'un caveau. A droite, au second plan, est une porte qui conduit à un passage souterrain; cette porte est faite d'une pierre plate adaptée dans le roc et tournant sur un pivot. La grotte est garnie de tablettes scellées, sur lesquelles sont étalés non-seulement les meubles et ustensiles que Robinson a tirés du vaisseau, mais encore ceux que son industrie l'a mis à même de faire. On y voit des coffres, des tonneaux, des vases d'argille grossièrement travaillés; quelques vases en cuivre ou en fer: des cartes, des livres, des outils en fer et en bois, tels que haches, scies, tarrières, besaigues, bèches, pioches, etc. Tout le côté gauche est garni d'armes suspendues à des chevilles. Dans un des coins est une cheminée et l'espèce de four qu'il avait imaginée pour cuire son pain. Il n'y a que deux chaises et une mauvaise table en bois couverte d'une espèce de tapis fait avec des peaux de chèvres ou du jonc.

(Cette décoration est entièrement fermée.)

SCÈNE I.

ROBINSON, DIÉGO, ISIDOR, BÉATRIX.

ROBINSON.

Vous le voyez, mes amis, dans quelque situation que l'homme soit placé, quelque revers qu'il éprouve, il peut se suffire à lui-même; échappé seul et par un prodige de la toute-puissance divine, à la fureur des flots, le désir de conserver ma vie a déployé les ressorts de mon imagination : dominé dès ma jeunesse par la passion des voyages, j'avais contracté l'habitude de l'oisiveté; malgré les conseils de mon père que j'ai toujours repoussés, j'avais négligé d'acquérir la plus légère notion des arts mécaniques, qu'une opinion trop commune me fesait regarder au-dessous de l'homme né dans l'aisance : mais à peine jeté dans ce désert, sans secours, sans apparence et sans espoir d'en obtenir peut-être jamais, l'impérieuse loi de la nécessité s'est fait sentir; elle a développé en moi des facultés jusqu'alors inconnues, elle a centuplé mes forces et mon industrie. Le besoin de pourvoir à ma nourriture et de retrouver quelques-unes des aisances de la vie, a suppléé aux connaissances qui me manquaient; je suis devenu tour à tour architecte, charpentier, menuisier, mécanicien; avec du tems et une patience iné-

puisable, j'ai construit, embelli cette demeure, et me suis procuré tous les meubles que vous voyez; j'ai cultivé la terre, je l'ai mille fois arrosée de mes sueurs et de mes larmes, elle a répondu à mes soins et m'a procuré constamment une nourriture abondante. Enfin, pendant quatorze ans que j'ai vécu seul dans cette île avant l'arrivée de mon cher Vendredi, tous mes jours se sont partagés entre la chasse, le travail et la prière. Oui, mes amis, mon cœur reconnaissant adressait chaque jour au ciel des actions de grâces, pour les bienfaits dont il lui avait plu de me combler dans ma solitude; mes vœux ardens lui recommandaient une épouse, un fils, un frère, des amis; mais il était sourd à mes prières, et il devait l'être, j'avais mérité sa rigueur. Je reconnaissais trop tard, dans tout ce qui m'arrivait, la main invisible d'un Dieu qui m'infligeait ce cruel châtiment pour me punir d'avoir, par ma coupable obstination, abrégé les jours du plus respectable et du meilleur des pères. Puisse cet exemple terrible se graver dans ta mémoire, mon fils, et t'apprendre qu'un respect inviolable, une soumission aveugle aux ordres de ses parens, est la première vertu d'un enfant, et qu'elle est pour celui qui la pratique une source inépuisable de jouissance pures et de prospérité. (*Il presse contre son sein Diégo et son fils.*) Mais enfin je vous retrouve, je vais revoir, embrasser mon Emma!... Peut-il être des souf-

frances dont un moment si doux ne fasse à jamais perdre la mémoire ?

DIÉGO.

Mais comment t'es-tu procuré ces armes ?

ROBINSON.

Par une faveur insigne, le ciel permit que le vaisseau qui me portait et qui avait échoué contre un banc de sable à la vue de cette île, ne fût submergé que trois mois après mon naufrage; je m'y rendis à la nage, je parvins à construire un radeau avec des planches que je tirai du navire, et dans les différens voyages que j'y fis, jusqu'au moment où il fut englouti par une seconde tempête, je fus assez heureux pour en tirer ces armes, une ample provision de poudre et de plomb, quelques graines et un grand nombre d'ustensiles et d'outils qui m'ont été de la plus grande utilité.

BÉATRIX.

Vraiment ! j'admire l'ordre et l'arrangement de cette demeure, je n'aurais pas mieux fait, moi qui m'en pique ! Par exemple, je ne sais pas à quoi peut vous servir ce caveau.

ROBINSON.

Il me sert de magasin à poudre.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

(Elle s'éloigne.)

ISIDOR.

Voyons.

(Il descend.)

BÉATRIX.

N'allez pas là, M. Isidor; quelle imprudence!

ISIDOR, revenant de la cave.

Venez donc voir, mon oncle; en vérité, cela est arrangé à merveille... Comment tout cela est de la poudre, mon père?

ROBINSON.

Oui, mon ami.

ISIDOR.

Parbleu! il y a là de quoi brûler la moustache à plus d'un Atkins.

BÉATRIX.

Ah! çà, mais où couchez-vous donc?

ROBINSON.

Ici près.

(Il va ouvrir la porte pratiquée dans le roc.)

BÉATRIX.

Quoi! Monsieur, c'est là votre chambre à coucher? elle doit être fraîche.

ROBINSON.

Du moins j'y dors sans inquiétude. Depuis la première visite que me firent les Caraïbes, il y a douze ans, je tremblais qu'ils ne vinssent à découvrir ma demeure, et je résolus de m'assurer une retraite en cas de surprise. En conséquence j'imaginai de pratiquer dans le roc ce passage souterrain qui a deux issues,

également bien cachées, dont l'une aboutit sous le bois des cèdres au bord de la mer, et l'autre dans cette caverne. J'employai trois ans à ce travail pénible. La pierre plate qui ferme l'entrée du souterrain est, comme vous le voyez, adaptée au roc avec tant d'art qu'on habiterait long-tems cette demeure avant de soupçonner qu'il y eût là une porte. C'est dans cet endroit que j'ai serré les papiers essentiels que j'ai tirés du vaisseau, ainsi qu'une cassette remplie de bijoux et de pierreries.

DIÉGO.

Sans doute celle que tu avais emportée de San Salvador et qui devait servir à nos échanges dans les comptoirs d'Afrique ?

ROBINSON.

Précisément mon frère. (*Il va chercher un porte-feuille rempli de papiers et une cassette qu'il pose sur la table.*) Tu sais qu'elle contient au moins la valeur de six mille portugaises. Combien de fois je l'aurais échangée volontiers contre un simple outil ou un meuble grossier ! maintenant que nous voilà réunis, nous ne serons pas fâchés de la retrouver intacte. Rassemblons promptement mes effets les plus précieux. Béatrix, apporte un de ces grands coffres, nous le remplirons de tout ce qui peut nous être utile, ou me rappeler des souvenirs agréables. N'oublions pas le journal

de mon séjour dans cette île, cela t'amusera mon fils.

(Béatrix apporte un coffre dans lequel Robinson met effectivement des papiers et quelques petits meubles qu'il se fait apporter par Isidor et Béatrix, pendant qu'il continue sa conversation avec Diégo.)

ISIDOR.

Dites qu'il m'intéressera vivement, mon père. Oh ! je veux l'étudier et le savoir par cœur pour le raconter à mes enfans.

BÉATRIX.

Quand vous en aurez.

ROBINSON.

Tout est prêt, nous partirions si Vendredi était de retour, car tu te souviens que c'est ici le lieu du rendez-vous.

DIÉGO.

Il tarde bien, ce me semble.

ROBINSON.

A propos, n'oublions pas cette peau de lion, je lui ai de grandes obligations. La reconnais-tu, mon frère ? c'est la même dans laquelle j'étais enveloppé, lorsque je m'enfuis de chez le Maures de Salé il y a vingt-six-ans.

DIÉGO.

Et que je te rencontrai en pleine mer, couché dans une frêle esquif, battu par les vents.

ROBINSON.

A moitié mort de fatigue et de faim. Sans

toi, sans ta généreuse pitié, j'aurais inévitablement péri; si je vis encore, si j'ai connu la fortune et le bonheur, c'est à toi mon cher Diégo, que j'en suis redevable.

DIÉGO.

Ne t'es-tu pas acquitté aujourd'hui?

ROBINSON.

Mais dis-moi donc quel hasard miraculeux vous a conduits dans ces parages.

DIÉGO.

Peux-tu le demander? quatorze ans se sont écoulés depuis ton départ du Brésil pour les côtes d'Afrique, et toutes les recherches que nous avions pu faire, n'avaient servi qu'à nous donner l'affreuse certitude de ta perte, lorsqu'un vaisseau danois, chargé pour San-Salvador, nous rapporta à son arrivée, qu'à la hauteur des Antilles, il avait essuyé une horrible tempête qui l'avait écarté de sa route et jeté vers l'embouchure de l'Orénoque; qu'ayant aperçu la terre à une grande distance, il avait fait des signaux de détresse, auxquels on avait répondu en allumant des feux; mais qu'en approchant de l'île, on avait distingué sur la partie la plus élevée du roc, un homme qui fesait mouvoir un drapeau blanc, comme pour appeler à son secours.

ROBINSON.

Hélas! c'était moi. Juge de ma douleur,

quand au point du jour, je ne vis plus rien au sein de la vaste mer : le vaisseau sur lequel j'avais fondé mes espérances s'était éloigné, et son départ m'avait de nouveau plongé dans le plus vif désespoir.

DIÉGO.

Le capitaine nous dit qu'il avait voulu s'approcher de l'île et t'envoyer une chaloupe, mais que la force du courant l'avait repoussé avec tant de violence vers la pleine mer, qu'il lui avait été impossible d'accomplir son dessein. Nous savions que ton vaisseau avait péri à cette hauteur, dès-lors l'espoir de te retrouver rentra dans notre ame, et nous nous occupâmes des moyens de le réaliser. Secondé par Emma et ton fils, j'équipai à la hâte un bâtiment ; tous deux voulurent m'accompagner et m'aider dans cette pénible recherche ; nous avons parcouru, visité toutes les côtes, chaque île, jusqu'au moindre rocher, depuis la rivière des Amazones jusqu'à la Trinité ; enfin nous désespérions de réussir, quand la révolte d'Atkins, qui semblait devoir nous être si fatale, nous a rendu comme par miracle, l'ami que nous avons tant pleuré, et que je presse avec délice contre mon cœur.

LATROMBE, en dehors.

Où êtes-vous, capitaine ?

DIÉGO.

On appelle, je crois ?

ISIDOR.

C'est la voix de Latrombe.

(Il court au fond, monte à l'échelle et passe l'autre en dehors.)

DIÉGO.

Mais il devait nous attendre à la chaloupe; pourquoi donc l'a-t-il quittée ?

BÉATRIX, à part.

Vous verrez que ce sera quelque nouvelle avanie!

ROBINSON.

C'est ce qu'il nous dira lui-même.

ISIDOR.

Par ici ? par ici ?.. là... bon !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LATROMBE.

LATROMBE.

Ouf ! j'ai eu diablement de peine à vous retrouver.

DIÉGO.

Pourquoi donc as-tu quitté la chaloupe ? Si les matelots s'embarquaient pendant que tu es ici ?

LATROMBE.

Défense à eux, capitaine.

DIÉGO.

Qui les en empêchera ?

LATROMBE.

Impossible, vous dis-je. Ils ne peuvent plus s'embarquer que pour l'autre monde. Écoutez, je vous prie, le récit de mon expédition, si toutefois vous êtes curieux d'en connaître les détails.

DIÉGO, ROBINSON, ISIDOR.

Nous t'écoutons.

LATROMBE.

Conformément aux instructions que m'avait données le général de l'armée de terre, après avoir escorté Atkins et ses camarades, je les laisse sous la garde de Vendredi et de son père, et je me rends en toute diligence sur le rivage. J'y trouve nos deux chaloupes amarées je saute dans la première, et là je fais mes dispositions pour le combat en cas d'attaque. C'était le ciel qui m'avait inspiré, car à peine mes armes étaient en état, que je vois débusquer le long de la lisière d'un bois, trois de nos coquins conduits par Ocroly, et se dirigeant droit à la chaloupe. Je me dis: ils sont quatre et je ne suis qu'un, il me faut donc du courage pour quatre. Bref, je me couche à plat ventre au fond de la chaloupe, le pistolet au poing, la hache à ma ceinture et la carabine à mes côtés. Mes gaillards approchent sans défiance; le premier monte, pan! mort! le

second, pan, à bas, le troisième allait infailliblement suivre les deux autres, quand il s'avisa d'une réflexion salutaire, et se mit à fuir avec le brave Ocroly, en poussant de grands cris pour attirer les matelots qui étaient restés en arrière. Je leur envoyai bien quelques dragées avec ma carabine, mais ils étaient déjà hors de la portée et ce fut un coup perdu. Voilà qui est très-bien, me dis-je, certes, je m'en suis joliment tiré; mais ce n'est pas tout, s'ils reviennent en force, et cela n'est pas douteux, je ne pourrai leur résister; cependant il est de la dernière importance de les empêcher d'arriver avant nous au vaisseau. D'un autre côté, si je m'éloigne un moment pour aller au quartier-général, prendre des ordres et chercher la réserve, les drôles peuvent profiter de mon absence pour revenir à la chaloupe, s'embarquer, retourner à bord et remettre à la voile, alors plus d'espérance!... Il faut bon gré, malgré, demeurer dans cette île maudite... Quel parti prendre?... Convenez-en, général, la position était furieusement embarrassante, et il ne fallait pas moins qu'un trait de génie pour en sortir victorieux. C'est encore ce qui m'arriva.

TOUS, vivement.

Achève.

LATROMBE.

Vous ne devinez pas?

TOUS.

Non, achève.

LATROMBE.

Avec ma hache, je brise une des planches du fond et je fais ainsi dans chaque chaloupe un assez grand trou pour que l'eau puisse y entrer en abondance. Cela fait, je saute à bas, je coupe les cables, je pousse les chaloupes à la mer, et j'ai le plaisir de les voir submergées au bout de quelques minutes. (*Tous paraissent consternés.*) Vous allez me blâmer peut-être ; mais vous changerez d'opinion quand vous saurez que je ne me suis décidé à prendre ce parti vigoureux, qu'après avoir mûrement réfléchi. Or donc, voici mon plan. Atkins et ses complices sont désarmés, enfermés, garottés, par conséquent nous n'avons rien à redouter de leur part. Nous n'avons donc affaire qu'à Ocroly et aux quatre hommes qui sont venus à terre avec lui, puisque j'en ai expédié deux vers les sombres bords. Nous sommes cinq aussi, sans compter la vieille Béatrix, qui a fait ses preuves ce matin. Nous nous rendons au bord de la mer, nos coquins ne tardent pas y revenir, croyant y trouver les chaloupes, nous fondons sur eux : nous les tuons...tous sans miséricorde. Après cet exploit je grimpe sur le rocher le plus élevé, je fais des signaux, le bâtiment approche, et nous envoie une barque, nous arrivons à bord, chacun est ravi de nous revoir, le

canon retentit jusqu'aux sources de l'Orénoque, on se réjouit, on s'embrasse, grand gala, fête complette, ivresse générale, et c'est à moi que vous devez tout cela. Etes-vous contens? dites.

DIÉGO.

Pourquoi ai-je consenti à vous suivre, mon frère! cet instant de retard nous sera peut-être bien fatal.

LATROMBE.

Vous n'approuvez donc pas?... (*A part.*) Il me paraît que j'ai fait une faute. (*Haut.*) Eh bien; qui est-ce qui n'en fait pas?

DIÉGO.

Mon frère, armons-nous, sortons d'ici, mettons-nous sur-le-champ à la poursuite de ces misérables, et ne lâchons prise qu'après les avoir exterminés.

ROBINSON.

C'est le seul parti qu'il nous reste à prendre.

(Tout le monde s'arme.)

(On entend deux coups de fusil dans l'éloignement. Chacun des personnages témoigne sa surprise.)

DIÉGO.

Qu'est-ce que cela?

LATROMBE.

Quelque escarmouche, peut-être.

ROBINSON.

Entre les matelots et Vendredi.

DIÉGO, ISIDOR, LATROMBE, ROBINSON.

Volons à son secours.

(Mouvement pour partir. A peine sont-ils au bas de l'échelle que l'on entend crier.)

VENDREDI, en dehors.

Maître ! maître !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, VENDREDI, IGLOU.

(On passe l'échelle en dehors. Vendredi et Iglou descendent précipitamment.)

VENDREDI.

Maître ! maître ! les matelots tous libres.

TOUS.

Libres !

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

VÉNDREDI.

Ce n'est pas faute à nous, maître ; nous bien fachés, mais pas pouvoir empêcher cela.

DIÉGO.

Comment se peut-il ?

VENDREDI.

Nous enfermer tous matelots dans caverne noire, comme toi l'avoir ordonné à nous,

puis revenir tranquillement avec Iglou, pendant que li, (*Il montre Latrombe*) aller trouver grand canot pour partir tous ensemble. Au bout d'un moment nous entendre grands cris par derrière, tourner vivement la tête et voir un, deux, trois, quatre matelots qui avaient suivi nous, courir à la grotte, briser la porte et délivrer camarades. Nous vouloir d'abord combattre, puis après penser que nous être les plus faibles et revenir en courant du côté du château pour avertir toi : pour lors eux poursuivre nous, en tirant coups de tonnerre pour tuer nous ; mais nous bonnes jambes, courir plus fort, et arriver dans petit bois avant eux. Voilà tout maître.

ROBINSON.

Comment résister à tant de monde ? S'ils découvrent cette retraite, tout espoir est perdu.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS.

(Atkins paraît en haut de la palissade On le voit descendre avec précipitation l'échelle intérieure et se glisser vivement dans l'enceinte formée par la palissade et qui entoure la caverne.)

DIÉGO.

Comment là découvriraient-ils ? Des arbres touffus l'environnent et la dérobent à tous les

yeux. Tu m'as dit toi-même que les Caraïbes avaient cent fois parcouru l'île sans se douter qu'elle fût habitée.

ROBINSON.

Il est vrai; mais les matelots en ont la certitude, et s'ils ont pénétré dans le petit bois ils remarqueront infailliblement la palissade.

(Vendredi va au fond, retire l'échelle extérieure et revient.)

DIÉGO.

Nous ne pouvons demeurer dans cette incertitude. Combattons mon frère.

ISIDOR.

Oui, oui; je serai bien aise de voir l'ennemi en face.

ROBINSON.

J'ai partagé cette opinion tant que j'ai cru entrevoir pour nous un avantage à peu-près certain; mais maintenant que cet Atkins, que vous paraissez redouter plus que les autres, se trouve en liberté, il me semble au moins imprudent de jouer notre existence contre celle de pareils misérables, avant d'avoir épuisé tous les autres moyens de nous en défaire.

IGLOU, à Robinson.

Brave homme! veux-tu accepter mes services?

ROBINSON, DIÉGO.

Volontiers.

LATROMBE.

Pourquoi pas ?

BÉATRIX.

Cela se demande-t-il, monsieur le sauvage ?

IGLOU.

La tribu dont je suis le chef habite sur le bord du continent. Quelques heures suffisent pour m'y rendre ; les hommes de ma nation sont braves, et surtout reconnaissans ; quand ils sauront que c'est à toi que mon fils et moi devons la vie, et que tes jours sont menacés par de méchans Européens, ils s'offriront d'eux-mêmes à voler à ta défense. La nuit avance, les matelots ne peuvent rien entreprendre contre vous avant le point du jour, je te jure par le Dieu que nous adorons d'être de retour avant le lever du soleil, avec des forces suffisantes pour te délivrer ainsi que ta famille, et te remettre en possession de ton vaisseau. J'ai trop long-tems éprouvé ce que l'on souffre séparé de ceux qu'on aime, pour ne pas compatir à ta peine. Je te parle sans art et d'après mon cœur, mes offres sont franches, prouve-moi ton estime en les acceptant.

ROBINSON.

Avec reconnaissance. (*A Vendredi qui pleure.*) Qu'es-ce donc qui t'afflige, Vendredi ?

VENDREDI.

Affliger, maître, au contraire; moi pleurer

de joie de ce que bon père à moi penser comme Vendredi, et vouloir exposer sa vie pour sauver généreux bienfaiteur. (*Il saute au cou de son père*) Tiens, père, moi t'aimer encore une fois plus pour si bonne action.

BÉATRIX, à part.

C'est un bien aimable garçon que ce monsieur Vendredi !

LATROMBE.

Il est vraiment gentil, le petit Caraïbe !

DIÉGO.

Comment vous rendrez-vous au continent ? nos chaloupes sont submergées.

ROBINSON.

Vous trouverez dans une petite anse, sous une pointe de rocher, un canot que j'ai construit il y a douze ans et avec lequel j'ai fait le tour de mon île.

IGLOU.

Il me suffira pour la traversée.

DIÉGO.

Allez, brave Indien ; puisse le ciel exaucer vos vœux et les nôtres !

ROBINSON.

Nous allons vous conduire jusqu'à l'extrémité du souterrain.

LATROMBE.

Je vous suis ; je ne serai pas fâché de connaître ce passage.

ISIDOR.

Et moi aussi.

BÉATRIX.

Vous allez donc me laisser seule ?

DIÉGO.

Qu'as-tu à craindre ? Il n'y a point d'issue par laquelle on puisse arriver ici.

ROBINSON.

D'ailleurs nous revenons bientôt. Et tenez, bonne Béatrix, vous trouverez-là des gateaux d'orge, des raisins secs et d'autres provisions ; préparez, en nous attendant, un repas frugal dont nous aurons besoin, puisqu'il nous faut encore passer cette nuit dans l'île.

BÉATRIX.

Cela suffit, Monsieur, soyez tranquille ; vous aurez lieu d'être satisfait de mon adresse et de mon intelligence.

(Robinson ouvre la porte du souterrain, tout le monde sort et on referme la porte.)

SCÈNE V.

BÉATRIX, puis ATKINS.

BÉATRIX, parlant après que tout le monde est parti, comme si l'on pouvait l'entendre.

Oh! certainement, Monsieur, on n'a jamais douté de mon habileté, de ma dextérité, de ma sagacité, dans tout ce qui concerne l'ordre et la tenue d'un ménage... Ah! ah! il fallait me voir à San Salvador!... Une maison immense, des détails à n'en plus finir... Il n'y avait qu'une tête comme la mienne qui pût résister à tout.... Mademoiselle Béatrix par ci! mademoiselle Béatrix par là! monter, descendre, ordonner, répondre à des facteurs, à des commis, à des matelots, à tout le monde enfin! Eh bien! je m'en tirais avec une aisance, une prestesse, une souplesse, une adresse, une grâce!... Réellement, je puis dire sans vanité que je possède en ce genre des qualités essentiellement rares, précieuses, introuvables peut-être!... Mais je ne suis pas ici pour faire mon éloge, parce que la modestie étant la première vertu du beau sexe .. Enfin suffit... voyons ces provisions.

(Elle va, vient, et cherche dans les coffres et les paniers.)

ATKINS, se montrant dans le fond, sans être vu de Béatrix.)

Je n'entends plus rien... (*Il regarde dans la grotte.*) La vieille est seule.... où sont-ils donc?... Sans doute dans une grotte voisine... le moment est favorable, profitons-en.

(Il monte à l'échelle, replace l'échelle extérieure, et fait signe à ses camarades de venir; puis il descend.)

BÉATRIX, apportant sur la table un panier rempli de gâteaux.

Ce sont là sans doute ces gâteaux d'orge dont M. Robinson m'a parlé... (*Elle y goûte.*) Ah! fi! le mauvais ragoût!.... j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à une pareille cuisine.

(Elle en met sur la table, puis elle retourne au fond.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, puis OCROLY, JAMES, ET LES MATELOTS.

(Sept ou huit matelots franchissent la palissade et descendent dans l'enceinte. Ocroly paraît ensuite. Il reste à moitié de l'échelle intérieure, et on voit James qui passe la tête au-dessus de la palissade.

ATKINS, à voix basse.

C'est assez de huit hommes avec nous. Toi, James, avec le reste de la troupe, va du côté du bois des cèdres, et demeure là pour observer.

JAMES.

Et où est-il, ce bois des cèdres?

ATKINS.

Sur le bord de la mer. Va.

JAMES.

Faudra-t-il vous attendre, ou revenir ici?

ATKINS.

Tu nous attendras.

BÉATRIX, apportant des raisins secs et un flacon.

Voilà des raisins secs et un flacon, je crois que c'est du rhum.

(James disparaît. Les matelots se tiennent à l'écart.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES.

BÉATRIX débouche le flacon et en verse dans une tasse de coco.

Effectivement, et du bon!

ATKINS, bas aux matelots.

Saisissons-nous de la vieille.

BÉATRIX.

Je puis bien sans indiscrétion prendre un à compte sur la collation de ce soir. C'est que vraiment ces vilains matelots m'ont fait une frayeur, mais une frayeur inimaginable, j'en ai encore les nerfs dans un état!.... oh! les méchantes gens! les coquins! les scélérats!

OCROLY, bas.

Elle parle de nous.

ATKINS, se montrant ainsi que les autres qui la cernent.

Grand merci ! dame Béatrix.

BÉATRIX, effrayée.

Ah! mon Dieu!

OCROLY.

L'éloge est tout-à-fait aimable.

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu !

ATKINS, du côté droit.

Paix!

BÉATRIX.

M. Robinson...

OCROLY, du côté gauche.

Silence!

BÉATRIX.

Monsieur le Cap...

ATKINS.

Chut !

BÉATRIX.

Au secours...

OCROLY.

Pas le mot!

BÉATRIX.

Voudriez-vous me tuer, Messieurs?

OCROLY.

Peut-être bien.

ATKINS.

Cela dépend de toi.

BÉATRIX.

Que faut-il faire pour ne pas mourir

OCROLY.

Parler.

BÉATRIX.

Je ne demande pas mieux.

OCROLY.

J'en étais sûr.

ATKINS.

Où est le Capitaine?

OCROLY.

Et Latrombe?

BÉATRIX.

Ils n'y sont pas.

OCROLY.

Nous le voyons bien.

ATKINS.

Où sont-ils ?

BÉATRIX.

Je l'ignore.

ATKINS.

Ils étaient ici tout à l'heure.

BÉATRIX.

C'est vrai.

OCROLY.

Où sont-ils maintenant?

BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

ATKINS.

Ah! tu es vieille et discrète!

OCROLY.

C'est étonnant!

BÉATRIX.

N'est-ce pas? oh! j'ai passé pour un prodige.

ATKINS.

Ne plaisantons pas. Réponds.

OCROLY.

Non, certainement, nous ne plaisantons pas.

BÉATRIX.

Je vous assure, Messieurs, que je ne vous trouve pas du tout plaisans.

ATKINS.

Répondras-tu?

BÉATRIX.

Je vous ai dit tout ce que je savais.

ATKINS.

Nous allons t'enfermer dans ce caveau.

BÉATRIX.

Dans le magasin à poudre ; je suis perdue !

ATKINS et OCROLY.

Ah ! c'est le magasin à poudre... c'est bon à savoir.

BÉATRIX, à part.

Qu'ai-je dit ? Santa Madona !... Ils vont me faire sauter.

ATKINS, aux matelots.

Voilà des armes, prenez-en tous, nous trouverons ici des munitions. Visitons ce caveau... emmenons la vieille et ne la perdons pas de vue... Au premier mot.

(Les matelots prennent des fusils et des sabres.)

OCROLY.

Au moindre geste...

ATKINS.

Au premier cri...

OCROLY.

Nous te brûlons la cervelle.

BÉATRIX.

Cela suffit, Messieurs, je me tiens pour avertie.

ATKINS.

Allons, montre-nous le chemin.

OCROLY.

Descends la première.

ATKINS.

Malheur à toi si tu nous trompes, ou si tu nous conduis dans quelque piége.

(*Ils descendent et entraînent Béatrix.*)

SCÈNE VIII.

VENDREDI, *rentrant par la porte du souterrain.*

C'est moi, mazelle. Maître dire à moi: Mazelle Béatrix pas brave, mazelle Béatrix peur toute seule, va toi tenir compagnie à elle; et moi répondu: bien volontiers, Maître; et puis revenir pour aider vous à préparer repas, parce que vous pas savoir où sont toutes provisions... Oh! bien drôle!... elle fait encore l'enfant... jouer à cachette avec Vendredi... (*Il fait le tour du pilier, ne la trouvant pas, il va dans le fond.*) Elle pas là... (*Il regarde.*) Non... Ah! elle dans caveau à nous... moi tout doucement, tout doucement surprendre... (*Il va en tapinois vers l'entrée du caveau.*) C'est drôle, elle parler beaucoup toute seule.. Oh! moi distinguer encore autre voix... (*Il écoute.*) Matelots entrer peut-être... nous perdus... la vieille tout dire à eux... moi courir et tout raconter à Maître. (*Il va droit à la porte du souterrain.*) Eux remonter... eux entendre moi... moi pris... moi pas aller plus loin.

SCÈNE IX.

VENDREDI, puis ATKINS, OCROLY, LES MATELOTS, excepté deux qui sont censés garder Béatrix.

VENDREDI.

Si moi pouvais sortir par passage souterrain... Oh! non, Vendredi, toi montrer à eux la seule retraite qui rester à Robinson... Cependant si eux voir toi... Eh bien! si eux voir toi, toi bien défendre; eux tuer toi peut-être, à la bonne heure, mais du moins Vendredi pas trahir secret à maître.

(Il se glisse sous la peau de lion qui est accrochée au pilier.)

ATKINS.

Je te le répète, ils étaient tous là... à cette place... j'étais trop éloigné pour bien entendre leur conversation: tout ce que j'ai pu distinguer c'est qu'ils se donnaient rendez-vous à l'entrée du bois des cèdres, et James y est allé, ainsi il nous en donnera des nouvelles.

OCROLY.

Mais enfin comment ont-ils pu sortir d'ici sans que tu les aies vus?

ATKINS.

Je n'y comprends rien. Et la vieille qui s'obstine à se taire!

OCROLY.

En vérité, c'est jouer de malheur.

ATKINS.

Il faut qu'il y ait dans cette caverne quelque issue secrète que nous n'avons point aperçue.

OCROLY.

Quelque trappe .. cherchons... sous cette table par exemple... (*Il regarde sous la table.*) Rien.

ATKINS.

Dans le fond... là bas... derrière ces grands coffres.

(Ils vont au fond et cherchent. Les matelots se répandent au dehors.)

VENDREDI, à part, se montrant un peu du côté gauche.

Comment échapper à eux?

OCROLY.

Eh! mais...ce pilier pourrait bien être creux, et cacher une échelle ou un escalier...

VENDREDI, à part.

Moi pris.

ATKINS.

Quelle idée!... comment veux-tu qu'un homme seul ait pu construire...

OCROLY.

Et qui sait?... voyons toujours.

(Pendant qu'ils redescendent et qu'ils visitent le derrière du pilier, Vendredi se glisse sous la table qui est placée à gauche, à un pied de distance du pilier et sur le même plan. Le tapis qui la couvre doit être un peu plus court du devant que des trois autres côtés.)

ATKINS, qui a frappé le pilier avec la poignée de son sabre.

Tu vois bien qu'il n'y a rien.

OCROLY, venant tout-à-fait sur le devant.

Et tiens, sous cette peau. (*Il lève la peau.*) Ma foi!... rien non plus... il faut cependant qu'ils soient sortis par un endroit ou par l'autre... en tout cas ce ne peut être par les fenêtres, car il n'y en a point.

ATKINS.

Au demeurant, tout annonce que c'est ici qu'habite ce Robinson; quelque part qu'ils soient allés, il est certain qu'ils reviendront... ces effets rassemblés, ces coffres, tous ces apprêts, annoncent, à n'en pas douter, l'intention de quitter cette demeure. Puisqu'un heureux hasard nous a rendus les maîtres de la place, attendons-les de pied ferme; nous sommes en force, nous tenons les armes, les munitions...

OCROLY.

Et les vivres.

ATKINS.

Ainsi la victoire ne sera pas long-tems disputée. Camarades, buvons à la mort de don Diégo.

OCROLY.

De Latrombe.

ATKINS.

De Robinson.

OCROLY.

D'Isidor et de Vendredi.

VENDREDI, à part.

Merci pour moi.

(On verse du rhum dans des tasses de coco que les matelots ont dans leur ceinture, et on boit en chorus autour de la table.)

TOUS.

A la santé d'Atkins, notre nouveau capitaine.

ATKINS.

Vous vous engagez par serment à me seconder de toutes vos forces, et à ne jamais souffrir surtout, quoi qu'il arrive, que don Diégo reprenne le commandement.

TOUS.

Par serment.

ATKINS.

Je nomme Ocroly capitaine en survivance, si je péris dans le combat; jurez-vous de le reconnaître?

TOUS.

Nous le jurons.

OCROLY, à part.

Dépêche-toi de mourir.

ATKINS.

Allons, mes amis, distribuons-nous les différens postes, entourons cette retraite de manière qu'aucun d'eux ne puisse nous échapper. Les chaloupes sont coulées à fond, il ne leur reste donc pas plus de moyens qu'à nous de sortir de l'île; ainsi c'est au plus brave ou au plus rusé que doit appartenir la victoire. Trois hommes aux poudres avec la vieille.

OCROLY.

Il y en a déjà deux.

ATKINS.

Un de plus. (*Un matelot descend dans le caveau.*) Trois là, cachés dans l'enceinte... les deux autres en dehors avec moi, savoir, un à l'entrée du petit bois pour communiquer avec James, un au pied de la colline, et moi sur l'échelle.

OCROLY.

Oui, tu resteras sur l'échelle.

ATKINS, à Ocroly.

Toi...

OCROLY.

Je reste ici pour voir s'il ne se trouve-

rait pas dans tout cela quelque chose qui pût nous convenir.

ATKINS.

Le camarade Ocroly est un homme prévoyant. Ah! çà, point de fraude au moins; nous partagerons loyalement tout ce que tu prendras.

OCROLY.

Parole d'honneur.

ATKINS.

J'y compte... à vos postes, silence, adresse, courage, alerte au premier signal.

(On exécute les dispositions ci-dessus ordonnées. Atkins sort avec deux hommes, et trois se cachent derrière l'entrée de la caverne à droite et à gauche.)

SCÈNE X.

OCROLY, VENDREDI sous la table, mais toujours vu par le public.

OCROLY.

PARTAGER... ah! bien, oui, compte là-dessus: nous avions tous deux les mêmes droits dans cette circonstance, et c'est lui seul qui en tire avantage, puisqu'il s'empare du vaisseau; or, si les honneurs sont d'un côté, il est juste que le profit soit de l'autre. Cherchons d'abord et trouvons, le partage sera bientôt fait.

(Il fouille dans les coffres qui sont sur la table.)

VENDREDI, à part.

Eux perdus si eux reparaître.

OCROLY.

Il n'y a là que des papiers; passons à une autre.

(Il prend la cassette où sont les bijoux.)

VENDREDI, à part.

Comment faire pour prévenir eux?

OCROLY, fesant de vains efforts pour l'ouvrir.

Ah! de la résistance. (*Il fait sauter la serrure avec son sabre.*) Bonne découverte!... des bijoux!... des pierres précieuses!... de l'or!... il ne serait pas juste de tout prendre... d'ailleurs l'or est trop lourd, il me gênerait. Il peut y avoir là cinq cents portugaises environ... les pierreries en valent six mille... je prends les pierreries et je laisse l'or, j'espère que c'est là de la délicatesse.

VENDREDI, à part.

Li pas difficile! prendre meilleure part. Oh! toi rendras tout à moi, coquin!

OCROLY, tirant une espèce d'écrin de la cassette.

Où cacherai-je tout cela? il ne serait pas prudent de porter ces bijoux sur moi avant le partage... je trouverai bien le moyen de les reprendre après... le tout est de choisir une cachette.

(Il va au fond à gauche, et place la petite boîte dans un vase de terre placé sur une des tablettes.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DIÉGO, ROBINSON, ET LATROMBE.

(Pendant ce mouvement d'Ocroly on entr'ouvre l'entrée du souterrain ; c'est Diégo qui paraît le premier. Le pilier qui est entre lui et Ocroly le cache entièrement aux regards de ce dernier. D'ailleurs la porte s'ouvre en dedans, et ne laisse voir que par les spectateurs ceux qui sortent du souterrain.)

VENDREDI, qui a les yeux fixés de ce côté.

Oh ! mon Dieu ! voici maître !

(Il fait un geste expressif à D. Diégo pour lui indiquer de faire silence et de ne pas aller plus loin. Robinson et Latrombe témoignent leur étonnement.)

OCROLY.

Quelle excellente aubaine !

(Robinson, Diégo et Latrombe prêtent l'oreille ; mais, dociles aux avis de Vendredi, ils demeurent immobiles. Vendredi cherche à leur faire comprendre, en pantomime, que les matelots ont découvert la caverne, qu'ils sont cachés dans le caveau qu'ils sont dix, qu'il n'y a pas moyen de leur résister, et qu'il n'ont d'autre parti à prendre que de fuir sans bruit. Diégo lui fait signe de venir avec eux, il témoigne qu'il ira les rejoindre dès qu'il le pourra sans être vu. Ils cèdent aux instances de Vendredi et rentrent dans le souterrain. Vendredi exprime combien il est satisfait d'avoir pu les avertir à tems et les soustraire au péril qui les menaçait.)

SCÈNE XII.

VENDREDI, OCROLY, puis ATKINS ET LES MATELOTS.

OCROLY revenant près de la table.

CHERCHONS encore.. peut-être n'ai-je pas tout découvert.. (*Il cherche dans le fond de la cassette.*) Diable, mais j'y songe, si quelqu'un de ces vauriens m'avait vu soustraire ces bijoux, il me ferait un mauvais parti; car ce sont réellement de vilaines gens... des coquins à pendre... je suis là en détestable compagnie.

(En regardant autour de lui s'il n'est point épié, il fait tomber un des coffres. Au même instant les trois hommes qui sont dans le caveau, et les trois qui sont dans l'enceinte paraissent en montrant seulement la moitié du corps. Atkins paraît également au-dessus de la palissade.)

ATKINS.

Qu'est-ce?

OCROLY.

Rien. Sinon que j'ai trouvé de l'or.

ATKINS ET LES MATELOTS.

De l'or! partageons.

(Tous viennent se ranger autour de la table et tendent la main.)

ATKINS.

L'un après l'autre, et que personne ne bouge.

OCROLY.

Il faut faire la part des absens.

ATKINS.

Les absens ont tort.

OCROLY, à part.

J'ai donc bien fait de me servir.

ATKINS.

Procédons.

OCROLY, à part.

Oui, procède. J'ai procédé.

ATKINS.

(Il prend une poignée d'or, se donne la première, donne la seconde à un matelot, puis revient à lui, en sorte qu'il en a deux pour lui chaque fois qu'il en donne une.)

Pour moi, pour toi, pour moi.

OCROLY.

C'est fort bien; mais à ce train-là, je ne crois pas qu'il y en ait pour tous ceux qui sont présens.

ATKINS.

Je n'aime pas les observations.

OCROLY.

Non, quand elles te sont défavorables.

ATKINS, d'un air menaçant.

Paix!

OCROLY.

Avant de trancher du maître, attends donc que tu le sois.

ATKINS.

Pour le punir de son insolence, je confisque sa part... à notre profit.

OCROLY, à part.

Heureusement ils n'auront pas la meilleure.

ATKINS.

Prenez. (*Il abandonne le reste aux matelots, qui paraissent satisfaits.*) Vous le voyez, mes amis, rien ne me coûte pour récompenser dignement les braves qui me secondent.

OCROLY, à part.

Il est sûr que cela ne te coûte pas cher.

(Un coup de feu part du côté du souterrain, tout le monde paraît surpris et écoute. On entend un grand bruit, des cris confus, un cliquetis d'armes.)

ATKINS.

C'est de ce côté.

(Guidé par le bruit, il s'avance vers la porte, ses matelots le suivent.)

VENDREDI, à part.

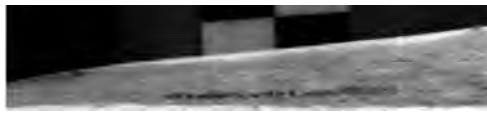
Eux découverts !

(Le bruit redouble et approche.)

ATKINS.

Cette pierre me semble mobile.. elle tourne sur un pivot... (*il ouvre la porte*) elle nous cachait un souterrain... quatre hommes avec moi, les autres à leur poste.

(Il entre dans le souterrain avec quatre hommes, les autres retournent à leur poste.)



OCROLY, à part.

Voici le mien !.... tenons-nous à l'écart jusqu'après l'événement, afin d'en profiter.

(On se bat dans le souterrain ; tumulte, confusion.)

VENDREDI, à part.

Oh ! moi, bonne envie pour battre : mais sans armes, moi bientôt battu, et pour lors plus utile à maître... Allons, moi rester encore sans mot dire.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ROBINSON, DON DIÉGO, LATROMBE, JAMES, et le reste des matelots.

(Ils entrent en combattant.)

ROBINSON.

Misérables !

DIÉGO.

Infâmes !

LATROMBE.

Corsaires maudits ! (*Il aperçoit Ocroly.*) S'il faut que je meure, que j'aie du moins le plaisir de te pourfendre auparavant.

(Il fond sur lui le sabre à la main.)

JAMES.

Ah ! ah ! vous comptiez vous échaper, n'est-il pas vrai ? mais James était là : je les ai aperçus qui sortaient d'une espèce de caverne, située effectivement sous le bois des cèdres : ils marchaient mystérieusement et en silence, quand je me suis brusquement présenté devant eux ; ils ont rebroussé chemin et sont rentrés dans le souterrain ; mais il était trop tard, j'ai fondu sur eux... nous avons combattu...

OCROLY, d'un air conquérant.

Et nous avons vaincu !

ATKINS, à James.

Tu es un brave.

OCROLY.

Je le sais bien.

ATKINS.

Compte sur une récompense proportionnée au service que tu nous as rendu.

DIÉGO.

Sommes-nous destinés à entendre longtemps de pareilles injures ?

ATKINS.

Non, sois tranquille ! sous deux heures tu ne nous entendras plus. Qu'on amène la vieille. (*On va chercher Béatrix.*) Et qu'on les conduise tous sur le roc escarpé qui domine sur la mer, là... près de l'endroit où nous som-

mes descendus. Une fois arrivés, leur affaire ne sera pas longue.

OCROLY.

Non, ils seront tout portés... Ils n'auront qu'un saut à faire.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Santa Madona! qu'est-ce que je viens d'entendre? Monsieur Atkins, grâce, grâce!

DIÉGO.

Viens, Béatrix, ne t'abaisse point à prier de pareils brigands. Hâtez-vous de mettre le comble à vos forfaits, en portant une main criminelle sur un homme qui n'eut d'autre tort envers vous que de vous avoir traités avec trop de bonté..... Hâtez-vous, je vous le répète.

LATROMBE.

Eh! non, de par tous les diables!... je ne suis pas pressé, moi.

ATKINS.

Mais, à propos, où donc est le petit bonhomme?

OCROLY.

Il se sera échappé.

ATKINS.

Nous le retrouverons; d'ailleurs il n'est pas dangereux.

ROBINSON, à part.

Je te rends grâce, ô ciel! d'avoir sauvé mon fils!

ATKINS.

Allons, camarades, rendez-vous aux vœux de votre ci-devant capitaine, et ne le faisons pas languir; il est beau d'avoir des procédés pour un ennemi vaincu.

LATROMBE.

Ecoute, Ocroly, mon ami, fais-moi un plaisir; laisse-moi t'étrangler avant de partir..

(Il s'élance sur Ocroly.)

OCROLY, se sauvant.

Je ne suis pas pressé.

ATKINS, se plaçant entre eux deux.

Tout doux, maître Latrombe... Chacun à son tour, me disais-tu ce matin... Profite de l'avis, montre-toi plus docile... Partons...

(Les matelots entraînent Robinson, Diégo, Latrombe et Béatrix.)

ATKINS, à Ocroly.

Est-ce que tu ne viens pas?

OCROLY.

Va toujours devant, je te rejoins bientôt. (*Atkins sort.*) Je veux avant de partir jeter un dernier coup d'œil sur tout ceci.

SCÈNE XV.

OCROLY, VENDREDI.

(Tandis qu'Ocroly, qui est resté dans le fond, s'assure que ses camarades s'éloignent, Vendredi sort de dessous la table et aperçoit les pistolets d'Ocroly qu'il a posés sur cette même table quand il a voulu mettre l'écrin dans sa ceinture.)

VENDREDI.

Oh ! voilà petits tonnerres !.... Eux bons pour faire peur à li, sans faire mal à moi.

OCROLY, revenant en scène.

Les voilà partis... Reprenons mon trésor.

(Il se frotte les mains.)

VENDREDI, à part.

Attends, attends, moi frotter toi tout-à-l'heure.

(Il se met devant le pilier, avec un pistolet à chaque main.)

OCROLY reprend la boîte qu'il met dans sa ceinture.

M'est avis que je ne ferai pas mal de visiter la chambre à coucher de M. Robinson, peut-être y trouverai-je encore quelque chose à prendre.

VENDREDI, se présentant brusquement à lui, et cachant ses pistolets.

Non pas, au contraire, toi trouver quelque chose à rendre.

OCROLY

D'où diable sort-il donc celui-là ?

VENDREDI.

Toi rendre trésor à maître.

OCROLY, élevant la voix.

Qu'est-ce que c'est que rendre? A moi, mes armes !...

(Il court à la table.)

VENDREDI.

Les voici !.... toi parler bas, toi rendre trésor, ou moi brûler cervelle.

(Il lui présente vivement les pistolets.)

OCROLY.

Bah ! bah ! je n'ai pas peur.

VENDREDI.

Ah ! toi pas peur... prends garde à petits tonnerres.

OCROLY.

Oui, oui, tire. Cela fera du bruit.... mes camarades reviendront, et si tu me manques, c'est fait de toi.

VENDREDI, à part.

Li raison. (*Haut.*) Eh bien ! moi prendre grand couteau à maître, et couper tête à toi sans faire bruit du tout.

OCROLY.

Un moment ! un moment ! ce n'est pas là mon compte. Peste, comme il y va!

VENDREDI a remis les pistolets dans sa ceinture et à pris un sabre suspendu à une cheville. Il le tient à deux mains, et l'élevant au-dessus de sa tête, se prépare à fondre sur Ocroly.

Trésor à maître !... voyons... vite !

OCROLY l'évi le tour du pilier.

Oh ! si j'osais !...

VENDREDI.

Toi oser pas.

OCROLY.

Si je pouvais...

VENDREDI.

Toi peux pas ! vite !

(Il le poursuit en frappant la terre à grands coups de sabre.)

OCROLY.

Un moment !... Écoute-moi.

VENDREDI.

Rien, trésor à maître !...

OCROLY.

Il n'y a pas moyen.... C'est un enragé que ce sauvage-là... Composons.

VENDREDI.

Pas composons. (*Après plusieurs lazzis, Ocroly, se voyant serré de près, tire la boîte de sa ceinture et la pose à terre.*) A la bonne heure. (*Pendant que Vendredi va ramasser la boîte, Ocroly se sauve et grimpe à l'é-*

chelle ; Vendredi s'en aperçoit, court au fond et tire l'échelle par le pied ; mais Ocroly, qui se trouvait presque en haut, s'accroche à l'extrémité des pieux et franchit la palissade. Vendredi replace l'échelle, y monte rapidement, mais il ne peut atteindre Ocroly.) Ah ! poltron, toi pas vouloir attendre... Moi, pas jambes assez longues pour attraper toi ! tiens, voilà petit plomb qui courir plus vite que Vendredi. (*Il lui lâche ses deux coups de pistolet.*) Li bien loin ! trop loin ! moi manquer !..... Allons, Vendredi, courir à présent au secours de bon maître. (*Il redescend, revient en scène et se met à genoux.*) Dieu de Robinson ! toi qu'il m'a appris à adorer comme grand maître de toutes choses, écouter prière à pauvre sauvage : toi ordonner aux Caraïbes de venir délivrer Robinson, ou bien donner à Vendredi assez de force pour combattre et tuer, à li seul, tous les méchans qui vouloir faire du mal à bon maître.

(Il sort vivement par le souterrain.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la plage où Robinson a été jeté par la tempête. Sur le devant à gauche, est un poteau sur lequel sont gravés ces mots : JE SUIS VENU DANS CETTE ILE LE 30 SEPTEMBRE 1659. On voit à chaque angle du poteau les crans au moyen desquels il comptait les jours. A gauche, dans le fond, s'élève un roc escarpé qui donne sur la mer, et au sommet duquel on arrive par un sentier tortueux. Toute la droite est occupée par le bois des cèdres, qui, vers le fond, s'élève en amphithéâtre et s'étend à perte de vue, toujours en longeant la côte. Tout près de la mer, sous le bois des cèdres, on voit l'entrée du passage souterrain qui communique à la grotte de Robinson. La mer occupe tout le fond de la scène et baigne le pied des rochers à droite et à gauche. En général cette décoration doit offrir l'aspect d'un site âpre et sauvage. On n'y voit que des rochers et des cèdres. Elle n'est éclairée, au lever du rideau, que par le crépuscule du matin.

SCÈNE I.

ISIDOR seul, dans le fond, sur le sommet du rocher, et attisant un grand feu dont la flamme s'élève à plusieurs pieds.

Mon père m'a ordonné de rester ici jusqu'au retour d'Iglou et d'allumer un grand feu sur ce rocher, pour éclairer de loin les Caraïbes

qui doivent venir nous délivrer. J'ai ponctuellement obéi ; mais, hélas ! pendant cette nuit, qui m'a paru bien longue, j'ignore ce qui s'est passé dans l'île ; des cris confus, un bruit sourd et quelques coups de feu partis dans l'éloignement m'ont seulement donné lieu de craindre qu'il ne se soit engagé un nouveau combat entre les matelots et mes malheureux parens, et personne ne vient à moi ; il semble que l'on m'ait totalement oublié. J'ai beau regarder, Iglou n'arrive pas : peut-être a-t-il trop présumé du courage et de la générosité des Caraïbes, peut-être ont-ils refusé de le suivre et de combattre pour des Européens.... Mon Dieu ! tire-moi de cette affreuse incertitude !

SCÈNE II.

ISIDOR, VENDREDI.

VENDREDI, sortant de la caverne de Robinson par l'issue qui est sous le bois des cèdres.

Ah ! voilà moi dehors, et moi pas sans peine, car faire nuit si grande dans souterrain, que moi briser à tous momens pauvre tête contre roc bien dur. A présent chercher Robinson, et imaginer quelque moyen pour délivrer li... Tout près un homme, moi pas peur, mais vouloir connaître li avant de montrer moi.

ISIDOR, se retournant.

On a parlé, je crois.

VENDREDI, sautant.

O joie! ô bonheur! c'est petit maître à moi! c'est fils à maître!

ISIDOR.

C'est Vendredi!

VENDREDI.

Viens, toi, petit maître, viens vite.

ISIDOR, descendant précipitamment.

Me voilà.

VENDREDI, l'embrassant.

Moi bien content de voir toi.

ISIDOR.

Tu m'apportes donc quelque nouvelle heureuse?

VENDREDI, avec tristesse.

Au contraire, moi bien triste; matelots méchans entrer dans grotte à Robinson, prendre li prisonnier, prendre tout le monde, jusqu'à vieille mazelle.

ISIDOR.

Qu'en ont-ils fait?

VENDREDI.

Emmener eux pour manger.

ISIDOR.

Non pas, mais sans doute pour les faire mourir.

VENDREDI.

Toi pas peur; père à moi venir bientôt avec grand beaucoup Caraïbes.

ISIDOR.

Hélas! je les attends en vain depuis le milieu de la nuit; sans doute ils nous ont abandonnés.

VENDREDI.

Comment! eux pas venir encore? Dieu, toi pas bon, toi pas exaucer prière à Vendredi.

ISIDOR.

Ne l'accuse pas, mon ami, ses desseins sont impénétrables à l'œil des mortels. Qui sait si ce n'est pas pour nous employer à la délivrance de ma famille qu'il a permis que nous ayons échappé seuls aux piéges de nos ennemis. Prions, espérons, mettons en lui notre confiance entière.

(Vendredi se prosterne contre terre; mais Isidor lui montre le ciel et lui indique que c'est lui qu'il faut implorer. Vendredi regarde attentivement son jeune maître, suit tous ses mouvemens et les imite. Tous deux se mettent à genoux et adressent à Dieu leur fervente prière. On entend en dehors le son de la conque marine. C'est le signal dont les Caraïbes se servent à la guerre.)

VENDREDI se lève.

Écoute... (*Le son recommence.*) C'est Iglou ! c'est père à moi !

(Il saute de joie.)

ISIDOR.

Eh bien ! tu le vois, l'Éternel ne repousse jamais l'hommage d'un cœur pur et sincère.

VENDREDI, courant au bord de la mer. Il est dans l'ivresse.

Oui, oui, jeune maître, voilà beaucoup canots, beaucoup Caraïbes. Eux débarquer là-bas de l'autre côté du bois.

ISIDOR.

Cours à leur rencontre et amène-les de ce côté. Moi, je vais éteindre ce feu qui pourrait nous trahir.

VENDREDI.

Au contraire, nous faire briller la flamme bien haut pour attirer matelots par ici. Nous cacher, nous bien forts, et nous surprendre eux tous, pour délivrer bon maître.

ISIDOR.

Non pas ; il serait imprudent d'en agir ainsi avant de nous être concertés avec ton père. Va.

(Isidor monte sur le rocher et éteint le feu ; Vendredi gravit la colline qui couvre la caverne, et s'enfonce dans le bois des cèdres. On le perd de vue en un instant.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, IGLOU, TROUPES DE CARAIBES, dont quelques-uns sont armés de sabres.

(On voit bientôt reparaître Vendredi et son père, tous deux précèdent et dirigent les Caraïbes, que l'on voit défiler dans le bois, descendre devant l'entrée du souterrain et se grouper sur la droite. Isidor descend et vient embrasser Iglou.)

IGLOU.

Tu le vois, j'ai tenu ma parole.

ISIDOR.

Brave Iglou, ton secours nous est bien nécessaire.

IGLOU.

J'ai choisi de préférence ceux de ma tribu qui par suite de nos échanges avec les Européens possèdent des armes de ton pays, et qui ont appris à les manier avec assez d'adresse pour résister à ceux de ta nation.

ISIDOR.

Mais ils auront sur nous l'avantage des armes à feu.

VENDREDI.

C'est vrai! eux prendre tous les tonnerres à maître, si n'est deux petits là qui plus rien dedans.

(Il montre les pistolets qui sont à sa ceinture.)

IGLOU, aux Caraïbes.

Entrez dans la forêt, et que chacun de vous y coupe une branche assez forte et assez touffue pour le cacher.

ISIDOR,

Quel est ton dessein?

IGLOU,

Tu le sauras. (*Les Caraïbes s'enfoncent à droite dans la forêt. On entend le bruit qu'ils font en coupant les branches avec leurs sabres.*) Les moyens d'attaque et de défense que les peuples soi-disant civilisés ont inventés pour se détruire sont inconnus dans nos climats: mais nous avons aussi notre art de la guerre, qui consiste à nous tendre des piéges, et à nous surprendre par des ruses plus ou moins ingénieuses. Rejoignons seulement tes ennemis, et je doute qu'ils puissent résister à cette nouvelle tactique.

ISIDOR.

Je m'abandonne à toi, brave Iglou; mais au nom de tout ce qui t'est cher, je te supplie de préserver ma malheureuse famille de la fureur de ces méchans.

VENDREDI,

Laisse faire père à moi, li premier capitaine de toutes les tribus du continent.

(Les Caraïbes rentrent en scène: tous portent une grosse branche de cèdre.)

[redacted]

ISIDOR.

Encore plus haut.

OCROLY.

Je ne le peux pas, je suis enrhumé.

ISIDOR.

Tant pis pour toi, crie toujours. James !

OCROLY, plus haut.

James !

JAMES, en dehors.

Ohé !... est-ce toi, Ocroly ?

ISIDOR, soufflant à Ocroly.

Oui, c'est moi.

OCROLY.

Oui, c'est moi.

ISIDOR.

Je me suis égaré dans la forêt.

OCROLY.

Je me suis égaré dans la forêt.

ISIDOR.

Viens me chercher, je t'en prie.

OCROLY.

Je ne veux pas dire cela.

ISIDOR.

Comment ! tu ne veux pas ?

(Il fait un geste menaçant.)

ISIDOR.

Crie, coquin.

VENDREDI.

Crie, coquin.

OCROLY.

Lequel faut-il que j'appelle ?

ISIDOR.

Tous.

VENDREDI.

Tous.

OCROLY.

Mais c'est un guet-apens.

ISIDOR.

Répète après moi, ou morbleu....

VENDREDI.

Répète, coquin, répète.

OCROLY.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

ISIDOR, à demi-voix.

Camarades !...

OCROLY.

Camarades !

ISIDOR, de même.

Plus haut. Atkins !

OCROLY, plus fort.

Atkins !

ISIDOR.

Encore plus haut.

OCROLY.

Je ne le peux pas, je suis enrhumé.

ISIDOR.

Tant pis pour toi, crie toujours. James !

OCROLY, plus haut.

James!

JAMES, en dehors.

Ohé !... est-ce toi, Ocroly ?

ISIDOR, soufflant à Ocroly.

Oui, c'est moi.

OCROLY.

Oui, c'est moi.

ISIDOR.

Je me suis égaré dans la forêt.

OCROLY.

Je me suis égaré dans la forêt.

ISIDOR.

Viens me chercher, je t'en prie.

OCROLY.

Je ne veux pas dire cela.

ISIDOR.

Comment ! tu ne veux pas ?

(Il fait un geste menaçant.)

VENDREDI imite en tout Isidor.

Ah! toi veux pas.

OCROLY.

Si fait... je le veux... Viens me chercher, je t'en prie.

JAMES, en dehors.

J'y vais...

OCROLY, à part.

Encore un d'attrapé; c'est toujours autant de pris.

JAMES, en dehors.

Justement j'ai affaire du côté de la petite baie où nous sommes débarqués.

ISIDOR, à Ocroly.

Tâche de savoir par lui quels sont les projets des matelots; fais en sorte de les attirer de ce côté; emploie tous les moyens possibles de séduction pour détacher James du parti d'Atkins, aide-nous enfin à sauver mon père et ton capitaine, ta vie est à ce prix. Songe que nous ne te quittons pas de vue; cachés derrière ce buisson, nous ne perdrons pas un mot de votre conversation: si tu fais la moindre tentative pour t'échapper, si j'aperçois le moindre signe, le plus petit geste, nous t'envoyons rejoindre tes ancêtres.

VENDREDI.

Pan, pan.

IGLOU.

Bien.

ISIDOR, à part, en riant, à Iglou et à Vendredi.

Nous serions bien embarrassés pour lui tenir parole. (*Haut.*) Tu m'entends.

OCROLY.

Oui, soyez tranquilles, je ferai tout ce que vous exigez.

(Isidor, Iglou et Vendredi se cachent derrière un buisson à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JAMES.

JAMES.

Ou donc es-tu ?

OCROLY, toujours tenu en respect par Isidor, Iglou et Vendredi, et n'osant bouger de sa place.

Me voici.

JAMES.

Pouquoi es-tu resté en arrière.

OCROLY.

Ah! mon ami, ne me parle pas de cela, tu renouvelles ma douleur. C'est, je crois, le diable qui s'en mêle, mais rien ne me réussit aujourd'hui : j'avais trouvé dans la grotte de Robinson une cassette remplie de pierreries... que je comptais partager avec toi.

JAMES.

Eh bien?

OCROLY.

Eh bien! mon ami, il m'a fallu la rendre.

JAMES.

A qui?

OCROLY.

A Vendredi. Ah! c'est un vrai démon. Je m'estime fort heureux d'avoir pu m'échapper sain et sauf, car, au train dont il allait, j'ai vu le moment où je lui laissais au moins une de mes oreilles. C'est en fuyant de cette grotte infernale que je me suis perdu dans le bois. Et vous autres, qu'avez-vous fait?

JAMES.

Rien.

OCROLY.

Qu'avez-vous résolu?

JAMES.

Pas grand' chose.

OCROLY.

Encore?

JAMES.

Atkins était d'avis qu'on se débarrassât pour toujours de nos captifs, en les jetant à la mer; mais il a trouvé de l'opposition parmi nos gens. « Qu'on les abandonne dans l'île, qu'ils » deviennent ce qu'ils pourront, qu'ils meurent

» de faim.. à la bonne heure, ont-ils dit, mais » nous ne voulons pas être complices d'un as- » sassinat prémédité, d'un crime inutile; car » tu n'as pas besoin de leur mort pour t'em- » parer du vaisseau, puisque nous consentons » à te reconnaître pour notre capitaine. » Atkins, contraint de céder à la volonté presque générale, m'a désigné, comme étant l'un des plus intrépides nageurs de l'équipage, pour aller au vaisseau annoncer ce qui se passe et chercher une barque qui nous reconduise tous à bord.

ISIDOR, à part.

Bonne découverte !

OCROLY.

Cela n'est pas mal imaginé !

JAMES.

C'est en exécution de cet ordre que je m'acheminais vers la baie où nous sommes descendus, afin d'avoir moins d'espace à parcourir et d'arriver plus vite au bâtiment. Sais-tu si nous sommes encore loin de cette baie ? J'avais remarqué, près de la mer, un poteau qui servirait à me la faire reconnaître s'il fesait jour.

OCROLY.

J'ai cru l'apercevoir un peu plus loin.... à ta droite... là... encore...

(James s'éloigne en cherchant le poteau.)

ISIDOR, s'approchant vivement d'Ocroly et à voix basse.

Charge-toi d'aller au vaisseau à sa place, et dis-lui d'amener ses camarades en ce lieu.

OCROLY, à Isidor.

Comment !...

ISIDOR.

Obéis, si tu veux vivre encore.

(Il se retire.)

JAMES.

Le voilà ce poteau, j'y suis, la mer doit être tout près dans le fond.

OCROLY, à part.

Oui, j'obéirai, mais il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer.

JAMES.

Que dis-tu donc là ?

OCROLY.

Je dis que je puis aussi bien que toi me charger de ce message.

JAMES.

Quoi ! tu voudrais aller à ma place?

OCROLY.

Oui vraiment, si toutefois cela ne te déplaît point.

JAMES.

Au contraire, tu ne saurais me faire un plus grand plaisir.

OCROLY

Eh bien ! c'est une affaire convenue. Toi, retourne vers nos camarades, et dis-leur de se réunir tous ici pour y attendre l'arrivée de la barque que je vais leur envoyer.

JAMES.

Bon ! hâte-toi, car il me tarde de me retrouver à bord.

OCROLY, à part.

Pas plus qu'à moi ! (*Haut.*) Sois tranquille. Au revoir.

(*Il accompagne James jusqu'au fond du théâtre à gauche: pendant qu'ils paraissent s'entretenir encore un moment à voix basse; Iglou, qui est convenu avec Isidor de toutes les dispositions ultérieures, le quitte, va vers la caverne et en fait sortir les Caraïbes. On les voit défiler le long de la mer, et occuper la gauche du théâtre, de manière à cerner Ocroly. Le jour commence à poindre.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES.

ISIDOR, à Vendredi.

Pendant que ton père exécutera ce dont nous sommes convenus, viens avec moi, jetons-nous dans une des pirogues qui ont amené les Sauvages, cinglons à force de rames vers le navire pour rassurer ma pauvre mère et chercher du secours.

VENDREDI.

Toi commander, jeune maître, moi toujours obéir, tant que cœur battre à moi.

(Ils remontent : on les voit gravir la montagne et s'enfoncer dans le bois des cèdres.)

SCÈNE VII.

OCROLY, IGLOU, CARAÏBES.

OCROLY, à part, revenant en scène.

O fortuné hasard ! pour cette fois je ne laisserai point échapper l'occasion qui se présente. Oui, oui, j'y vais au vaisseau, mais c'est pour annoncer à l'équipage la défection totale d'Atkins et de nos camarades. Je dirai que tout le monde, jusqu'à la vieille Béatrix, a péri dans ce massacre, et que les habitans de l'île ont passé la nuit entière à rassembler leurs forces pour venir attaquer le bâtiment à la pointe du jour. La frayeur s'empare des esprits, la consternation est générale, j'en profite pour donner le signal du départ, on lève l'ancre, et je suis au comble de mes vœux.

IGLOU, à part.

Tu n'es pas encore parti !

(Pendant ce monologue, Iglou, qui tient la droite, a dirigé la manœuvre des Caraïbes. Ils ont formé un demi-cercle qui occupe toute la largeur du théâtre, et se sont cachés derrière la branche qu'ils portent, en sorte que l'on n'aperçoit plus qu'un bois taillis de sept à huit pieds d'élévation et assez épais pour qu'on ne puisse le franchir.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ISIDOR, VENDREDI.

(On voit Isidor et Vendredi dans un canot traverser le théâtre de droite à gauche et se diriger vers le vaisseau qui est censé à gauche.)

SCÈNE IX.

OCROLY, IGLOU, CARAIBES.

OCROLY, qui a fait un mouvement sur la droite pour aller vers la mer et qui se trouve arrêté par les arbres.

Eh bien! je me croyais hors de la forêt! (*Il retourne sur ses pas pour s'en aller par la gauche et y rencontre le même obstacle.*) Voilà un bois qui a poussé bien vite.. ouais! que veut dire ceci? (*Il veut sortir par le milieu et n'y trouve point de passage.*) Où suis-je donc? mais, quand le diable y serait, il n'y avait point d'arbres en cet endroit lorsque j'ai reconduit James... (*Il fait le tour de l'enceinte à plusieurs reprises et se désespère.*) Me voilà bien, s'il faut rester ici long-tems... Allons, à tout hasard et au risque de ce qu'il en peut arriver, essayons de couper quelques-uns de ces arbres et de me frayer un passage à travers. (*Il tire son sabre; comme il va pour frapper sur une des branches, les Caraïbes les baissent spontanément et se montrent en faisant des grimaces horribles. Ocroly tombe à genoux*

et se cache la figure.) Aïe ! aïe ! aïe ! les vilaines figures !

IGLOU.

Tais-toi, et suis-nous.

OCROLY.

J'y consens ! mais pour vous suivre il faudrait vous regarder, et je n'en ai pas le courage.

IGLOU.

Donne-moi la main.

OCROLY.

Pas possible.

IGLOU, la lui saisissant avec force.

Donne, te dis-je.

OCROLY se couvre les yeux avec sa main droite.

Où me conduisez-vous ?

IGLOU.

Dans les entrailles de la terre.

(Les Caraïbes l'escortent en marchant d'une manière grotesque, et le conduisent dans la caverne où on le laisse sous la garde de quelques-uns.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté OCROLY.

(On entend à gauche en dehors un bruit qui annonce que les matelots s'approchent. Tous les Caraïbes se groupent et écoutent.)

IGLOU, qui a prêté l'oreille.

Ce sont les matelots qui s'approchent, vite exécutez mes ordres...

(Les Caraïbes se placent indistinctement dans tout le théâtre par groupes de cinq et six. Ils s'accroupissent et se cachent derrière leurs branches de manière à former comme des bouquets d'arbres isolés. Il ne fait encore que demi-jour.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS, JAMES; puis ROBINSON, DIÉGO, LATROMBE et BÉATRIX, conduits par les matelots.

JAMES.

Eh bien! que fesons-nous de nos prisonniers?

ATKINS.

Leur sort est décidé, nous les laissons dans l'île.

JAMES.

C'est bien.

(Pendant ce dialogue, on amène successivement les quatre prisonniers, gardés chacun par deux matelots, et on les place assez près des groupes d'arbres figurés par les branches des Caraïbes, de manière que chacun d'eux se trouve vis-à-vis d'un de ces groupes.)

ATKINS.

N'est-ce point ici que nous sommes descendus hier?

JAMES.

Précisément. C'est aussi là que j'ai rencontré Ocroly et qu'il m'a dit que nous devions l'attendre. Oui, c'est bien ici, voilà un poteau que j'ai remarqué en débarquant, et qui sans doute a été planté par quelque navigateur.

ATKINS.

A quoi peut-il servir?

JAMES.

Je me suis déjà fait la même question.

ATKINS ET JAMES s'approchent.

Voyons.

ATKINS, lit.

» Je suis venu dans cette île le 30 septembre 1659. » Ah! ah! c'est le mémorial de notre solitaire.

JAMES.

Que signifient ces crans gravés sur tous les angles?

ATKINS.

Ce sont les jours peut-être. (*Il compte.*) En effet, celui-là plus grand que les autres, et placé de sept en sept, indique assurément le dimanche. Il faut en convenir, cet almanach est assez curieux.

(Les matelots font quelques pas en avant pour regarder le poteau. Les quatre prisonniers sont restés seuls à leur place. Iglou se montre vivement à eux, leur fait un signe d'intelligence, puis, par un geste, il désigne les prisonniers aux Caraïbes, en leur ordonnant de les entourer. En effet chaque groupe s'ouvre et se referme vivement, après avoir reçu dans le milieu un des prisonniers, qui se trouve entièrement caché par les branches. Iglou fait un autre geste, sur lequel les groupes s'éloignent insensiblement, en reculant vers le bois, et finissent par disparaître entièrement à la vue des spectateurs.)

SCÈNE XII.

ATKINS, JAMES, MATELOTS.

JAMES, cessant de regarder.

Vraiment, c'est assez drôle!

ATKINS, se retournant.

Où sont donc nos prisonniers?

JAMES.

Là. (*Se retournant.*) Eh bien !

ATKINS, aux matelots.

Maladroits ! vous les avez laissés s'
volez à leur poursuite.

JAMES, à la tête des matelots, va jus
du bois.

Les voilà libres et accompagnés
nombre de sauvages.

ATKINS.

Préparons-nous au combat. En

(Ils se rangent en bataille sur une ligne
toute la gauche, en bordant la coulisse.
jour.)

SCÈNE XIII.

ROBINSON, DIÉGO, LATROM
KINS, JAMES, BÉATRIX,
MATELOTS ET CARAÏBES.

(Les Caraïbes s'avancent aussi sur une
qui occupe toute la droite et fait face a
C'est Iglou qui les commande. Robin
et Latrombe, armés chacun d'un sabr
ensuite. Dès que les deux lignes sont e
Atkins ordonne à ses gens de faire f
ment où les matelots tirent, Iglou et
se jettent ventre à terre, puis se relèv
sant de grands cris, fondent sur leurs
les forcent à reculer. Robinson, Diégo
se mêlent au combat. Tout le monde

BÉATRIX, passant la dernière et traversant le théâtre un sabre à la main.

Où sont-ils, ces coquins-là?... où sont-ils?

(Elle voit revenir les combattans de son côté et se sauve aussi précipitamment qu'elle est venue.)

(Robinson, Diégo, Latrombe, Iglou et quatre sauvages rentrent en se battant à outrance contre un nombre égal de matelots, à la tête desquels sont Atkins et James. On se bat de tout côté. Les Caraïbes se sauvent en désordre; on les voit regagner les montagnes voisines et fuir à travers la forêt, poursuivis par les matelots qui leur tirent de tems en tems des coups de fusil.)

s'est chargé d'Atkins, mais au moment où il le saisit, Béatrix sort de la forêt et le prend au collet. Tableau général. Tout est groupé depuis le fond du théâtre jusqu'à l'avant-scène.

Isidor est dans les bras de son père, de son oncle, et leur montre le vaisseau qui paraît, et sur lequel on voit Emma entourée de matelots et de mousses qui poussent des cris de joie en voyant leur capitaine et leur maître.)

EMMA.

ROBINSON!

ROBINSON.

Emma!

DIÉGO.

Ma sœur!

LATROMBE.

Que Dieu et notre patron soient bénis! la victoire nous reste, mais, corbleu! ce n'a pas été sans peine.

BÉATRIX.

Certainement, ce n'a pas été sans peine!

(Une petite barque s'est avancée sur le flanc du vaisseau; on y a jeté une planche qui sert à débarquer. Emma se trouve dans les bras de Robinson, de Diégo et de son fils.)

EMMA.

Cher époux! après seize ans d'une séparation cruelle, il m'est enfin permis de te revoir, de te presser contre mon sein. Ah! le jour qui nous réunit, après tant de périls et de chagrins, est le plus beau de ma vie!

ROBINSON.

Brave Iglou! et toi, mon cher Vendredi, que vous m'avez bien payé le faible service que je vous ai rendu!

(Il les presse contre son cœur.)

DIÉGO, aux matelots fidèles.

Vous avez vu, mes amis, quel sort ce monstre et ses dignes complices réservaient à votre capitaine et à mon malheureux frère. Je pourrais, usant de représailles, leur faire subir à tous une mort prompte et terrible, mais je veux bien leur accorder la vie. Qu'ils demeurent dans cette île; grâce aux travaux de l'industrieux Robinson, ils pourront s'y procurer une nourriture abondante. Qu'ils y vivent en paix, si la chose est possible: mais non, tout leur instinct se dirige vers le mal, et sans doute ils ne tarderont point à se détruire entre eux: du moins leur méchanceté ne s'exercera point sur des victimes innocentes. C'est rendre service à la société, que de la purger de ces êtres turbulens qui n'aiment que la confusion et la licence, parce que ce n'est qu'à la faveur des troubles et des orages qu'ils peuvent parcourir avec audace le vaste champ de l'intrigue, donner une libre carrière à leur ambition, et se livrer impunément à leur affreuse perversité. Quant à vous qui m'êtes restés fidèles, vous pouvez tout attendre de ma recon-

ressouvenir.) Oui, mais père à moi?... Comment faire pour suivre toi sans quitter li?... Ah! moi trouver un moyen. (*A Iglou.*) Donner ma personne à bon Maître, mais laisser mon cœur à bon père, pour lors tous trois contens... hein?

ROBINSON.

Consolez-vous, Iglou, vous ne le perdrez que pour un tems; je vous le ramenerai. J'espère, avant de mourir, revoir encore cette île, témoin de mes longues souffrances.

VENDREDI.

Maître, laisser dans pays à moi bien bonne amie, si nous pouvoir emmener elle aussi?

BÉATRIX, avec une prétention comique.

Soyez tranquille, vous en trouverez d'autres A San-Salvador.

LATROMBE.

Prends-y garde, mon garçon; si tu veux une femme sauvage, je te conseille d'emmener celle-là, car je ne crois pas que tu en trouves beaucoup en Europe, heureusement pour nous.

(Les matelots s'avancent et exécutent une danse vive et bien caractérisée. Les Caraïbes viennent offrir le calumet de paix à Robinson et à don Diégo, ensuite les uns et les autres se mêlent, s'entrelacent, et offrent un tableau très-animé. A la fin du ballet, Vendredi et Isidor, qui sont allés dans la grotte chercher la cassette, le perroquet, le parasol de Robinson, la peau de lion et les divers objets qu'il

IGLOU.

Permets qu'avant de te quitter, pour ne plus te revoir sans doute, nous t'offrions le calumet de paix ; c'est le plus grand honneur que nous puissions faire à ceux que nous aimons et dont nous recherchons l'alliance.

DIÉGO.

J'y consens

ISIDOR, à Robinson.

Mon père, l'équipage demande aussi à célébrer votre délivrance et la victoire de son capitaine.

ROBINSON.

Oui, mes amis, livrez-vous à l'épanchement de vos cœurs, unissez vos danses et vos jeux, et qu'après tant de traverses ces heureux instans soient consacrés au plaisir.

VENDREDI, tristement.

Maître, moi fâché, moi bien triste.

ROBINSON.

Pourquoi, mon enfant ?

VENDREDI.

Toi plus aimer Vendredi, toi partir sans lui.

ROBINSON.

Non pas : j'espère bien que nous ne nous quitterons qu'à la mort.

VENDREDI.

A la bonne heure ! moi plus chagrin. (*Par*

L'ANGE TUTÉLAIRE,

OU

LE DÉMON FEMELLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 2 juin 1818.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, duc de Ferrare.
AMALDI, son frère.
VERNER, chef de la garde allemande.
GIANETTI, confident d'Amaldi.
FLORA, jeune personne promise à Amaldi.
MARCO, intendant d'Alphonse.
DIABOLO, bandit subalterne.
ANDRÉA, **SALVATOR**, } conjurés déguisés en spadassins.
PÉDRO, **SÉBASTIANI**, } valets d'Amaldi.
Gardes.
Pages.
Conjurés.
Chasseurs.
Masques.

L'action se passe à Ferrare, vers le milieu du seizième siècle.

L'ANGE TUTÉLAIRE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du palais des ducs de Ferrare. A gauche, une aile de bâtiment à laquelle on arrive par une galerie couverte et donnant sur des jardins que l'on voit à droite, ce qui ressemble beaucoup à un cloître. Cette galerie, fermée dans le fond par de grandes fenêtres garnies de vitraux, donne sur un canal au-delà duquel on aperçoit des bosquets. Un banc, à droite, devant une touffe de lilas et de chèvre-feuille. Il fait nuit. On entend gronder le tonnerre, et l'on voit des éclairs sillonner à travers les vitraux du fond.

SCÈNE I.

FLORA, enveloppée de la tête aux pieds dans une mante noire; MARCO, une lanterne sourde à la main.

(Ils arrivent le long de la galerie, et n'avancent qu'avec précaution.)

MARCO, précédant Flora.

Paix!.. n'avancez pas... J'ai cru entendre...

FLORA, avec indifférence.

Rien que la foudre qui gronde.. Ah! Marco,

j'aime ce temps orageux. Qu'il peint bien la situation de mon âme! Puisse la journée qui commence sous ces tristes auspices voir à son déclin un ciel pur et sans nuages!

MARCO.

Pardon, Madame, l'entreprise que vous tentez...

FLORA.

Est périlleuse..téméraire même; tant mieux! Le succès en sera plus glorieux. Je veux prouver que rien n'est impossible à une femme animée par le désir de s'illustrer.

MARCO.

Les moyens que vous employez...

FLORA.

Sont bizarres; c'est pour cela que je les ai choisis. Ils frapperont davantage.

MARCO.

Si l'événement trompait votre attente?

FLORA.

Je mourrai avec le Duc, mais ce ne sera pas sans l'avoir vengé du perfide Amaldi.

MARCO.

Le monstre! attenter aux jours de son frère!

FLORA.

Il succombera, Marco... il le faut... Je le veux, pour la gloire de mon sexe. Demain Ferrare apprendra la chute du traître, en même

temps que ses projets criminels. Mais le temps presse; attends, et veille pour moi pendant que je vais, par un dernier avertissement qu'il croit recevoir d'une ombre échappée au séjour de la mort, engager Alphonse à se tenir sur ses gardes. (*Au moyen d'un ressort qu'elle fait mouvoir, le panneau de la porte du bâtiment occupé par le Duc fait la bascule.*) C'est à toi, bon Marco, que je suis redevable de ce moyen; l'amitié se chargera de te récompenser.

MARCO.

Sauvez mon maître, belle Flora; c'est Marco qui vous devra de la reconnaissance. Craignez d'être surprise.

FLORA.

Je ne crains rien. En tout cas, si quelque accident imprévu nous sépare, nous nous retrouverons dans la chapelle antique située au milieu de ces bosquets, et où nous avons tout disposé pour les grands événemens de cette journée... Nous seuls en avons la clef, dès lors nulle inquiétude. Ne t'éloigne pas, je reviens bientôt.

(Elle entre en se baissant, et Marco remet le panneau en place.)

SCÈNE II.

MARCO.

Quelle femme extraordinaire ! quelle énergie ! En vérité, ce projet de s'opposer seule au bouleversement de son pays, et de sauver les jours d'Alphonse aux dépens de sa vie, me paraîtrait un rêve de la part d'un être aussi faible, s'il n'était inspiré par l'âme la plus noble et la plus courageuse..... Oh ! je la seconderai de toutes mes forces... Que n'en ai-je assez pour renverser d'un seul coup tous ces misérables armés en secret contre le meilleur des hommes !.. Cher Alphonse, mon respectable maître, pendant que tu jouis du sommeil paisible qui est toujours la suite des bonnes actions, tu ignores que des méchans ont conspiré ta perte et que tu n'as pour défenseurs qu'une femme et un vieillard... Ah! si le ciel ne vient à leur aide, quel sera demain ton sort et le nôtre ! (*A genoux.*) Mais tu nous protégeras, ô mon Dieu ! plus d'une fois tu t'es servi de la faible main d'un enfant pour raffermir des trônes ébranlés par de vils factieux; seras-tu moins équitable aujourd'hui ? Non, sans doute ; tu connais le fond de nos cœurs, la pureté de nos intentions; tu nous guideras à travers les écueils, et nous aurons, grâce à ton invincible bras, la douce satisfac-

tion d'avoir conservé les jours d'un homme vertueux, et préservé notre pays des horreurs de la guerre civile. (*On entend le son d'une cloche, à droite, dans l'éloignement.*) Le duc appelle... imprudente Flora !.. Mais, que dis-je? c'est ma faute... J'ai oublié de lui dire qu'Alphonse, voulant connaître l'auteur de ces apparitions nocturnes, a fait placer ce matin une petite cloche qui donne dans la chambre du chef de la garde allemande et dans la mienne, afin de nous appeler au besoin... On vient de ce côté... que dire... que faire ?... comment empêcher qu'elle ne soit surprise ?..

(Il se tient à l'écart, dans le bosquet à droite.)

SCÈNE III,

MARCO, VERNER.

VERNER, accourant par la galerie.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-il donc arrivé ?..

(Il va droit à la porte.)

MARCO, appelant Verner et se montrant avec sa lanterne.

M. Verner !

VERNER, se retournant.

Qui m'appelle ?

MARCO, à part.

Donnons à Flora le tems de s'évader. (*Haut.*)

C'est moi, Marco ; venez, de grâce, m'aider à retrouver la clef de l'appartement du duc ; j'accourais comme vous au signal qu'il vient de nous donner, lorsque j'ai trébuché contre ce banc, et la clef m'est échappée.

(Pendant ce tems on sonne toujours.)

VERNER.

Volontiers. Cherchons bien vite, car il paraît qu'il y a urgence.

MARCO.

Je suis tout tremblant.

(Il fait semblant de chercher, mais il a continuellement les yeux tournés vers la porte.

VERNER.

Oh ! cela se découvrira.

MARCO, à part.

J'en ai peur !

VERNER.

Tu as peur ?... allons donc... un ancien militaire avoir peur des esprits !

MARCO.

Il y en a de si méchans !

VERNER.

Baisse donc ta lanterne, je n'y vois pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLORA.

(Flora fait mouvoir le panneau de la porte et sort. Dans ce moment Verner se retourne vers Marco qui regarde Flora; mais celui-ci, pour l'empêcher de voir ce qui se passe au fond, lui met sa lanterne devant les yeux.)

MARCO.

C'est que je regardais...

VERNER.

Qu'est-ce que tu fais?.. prends donc garde, tu vas me brûler la figure.

(Flora s'échappe et court vers le bosquet.)

MARCO.

Pardon!.. (*A part.*) Elle est dehors! (*Haut.*) La voilà, je la vois d'ici. (*Il ramasse la clef qu'il avait laissé tomber auprès du banc.*) Venez, M. Verner... dépêchons.

VERNER.

Sans doute.

(Ils vont ouvrir la porte de l'appartement d'Alphonse. Flora reparaît, passe devant le banc et se perd dans le bosquet.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS avec des flambeaux arrivant par la galerie.

VERNER, à Marco.

ENTRE toujours... je vais te rejoindre... (*Aux soldats.*) Restez là vous autres; vous attendrez que je vous appelle.

(Comme il va pour entrer chez le Duc, celui-ci sort avec un air effaré. Il est en désordre, comme un homme qui n'a eu qu'à peine le temps de se vêtir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Verner.

Vous n'avez rien vu?

VERNER.

Moi! non, Seigneur.

ALPHONSE.

Et toi, Marco?

VERNER.

D'après les ordres que j'ai reçus de vous hier, Seigneur...

ALPHONSE, avec humeur.

Il suffit, qu'on s'éloigne... (*A part.*) Je n'ai déjà que trop de témoins de ma faiblesse. (*Les soldats sortent. Le jour commence à paraître.* (*A Verner qui s'éloigne.*) Ah! pardon, Verner. Je suis injuste.... demeurez. Et toi aussi, Marco. Mon cœur vous est ouvert. Où pourrai-je plus sûrement déposer mes peines, que dans le sein de deux serviteurs, de deux amis aussi fidèles, aussi zélés que vous?

VERNER.

Parlez, Seigneur; faut-il pour vous défendre affronter mille dangers, me précipiter au milieu des lances, des épées?... J'y cours. J'y trouverai la mort sans doute; mais, morbleu! quand je n'en tuerais que six, j'aurais diminué d'autant le nombre de vos ennemis, et les jours de Verner seraient trop payés.

ALPHONSE, avec effusion.

Brave homme! que de tels cœurs sont rares à la cour!

MARCO, à part.

Voilà du renfort. S'il est sincère, nous serons trois maintenant.

ALPHONSE.

Chers amis, vous méritez toute ma confiance, et je vais vous prouver que vous la possédez sans réserve. (*A Verner.*) Vous ignorez le motif des précautions que j'ai prises; je vais vous l'apprendre. Depuis quelque tems je reçois, à peu près toutes les nuits, la visite d'une femme.

VERNER.

Je ne vois rien là de si effrayant pour Votre Altesse.

ALPHONSE.

Du moins le son de sa voix, qui ne m'est pas tout à fait étrangère, me fait croire qu'elle appartient à ce sexe aimable.

VERNER.

Vous ne la connaissez donc pas?

ALPHONSE.

Je ne sais qui elle est, d'où elle vient, ni même comment elle pénètre chez moi.

VERNER.

Cependant cela ne peut être surnaturel.

ALPHONSE.

Je n'y conçois rien. Mon appartement n'a d'autre issue que cette porte dont je garde ordinairement la clef. Hier pour la première fois, je la remis à Marco, afin qu'il pût entrer à mon premier signal.

VERNER.

Et par où donc s'introduit ce personnage mystérieux ?

ALPHONSE.

Je l'ignore.

VERNER.

C'est quelque fourberie. Il fallait dès la première visite, vous saisir de ce lutin et le forcer à vous mettre dans sa confidence.

ALPHONSE.

Sans doute, mais elle a tellement su frapper mon imagination; j'ai même éprouvé (je ne m'en défends pas) tant de plaisir à l'entendre, que je n'ai pu lui refuser, dès la première nuit, de m'engager, par serment, à ne pas faire la moindre tentative pour la retenir ou m'approcher d'elle; car elle se tient toujours à une grande distance; à ne point épier sa sortie, et surtout à ne révéler à personne les avis importans qu'elle me confie.

VERNER.

La précaution n'est pas maladroite... Quel est le but de ces apparitions ?

ALPHONSE.

Elle me l'a expliqué : elle se nomme mon Ange Tutélaire. Elle vient, dit-elle, veiller sur moi, sur mon pays, parce que nous sommes tous deux menacés d'un grand malheur.

VERNER.

D'un grand malheur !.. Morbleu, Seigneur, vous avez été bien endurant.

ALPHONSE.

Qu'avais-je à redouter d'une femme ?

VERNER.

Je ne sais... mais pourquoi ces moyens bizarres ? Si ses intentions sont pures, si elle dit vrai, elle ne doit pas craindre de paraître au grand jour.

ALPHONSE.

Peut-être sait-elle que je fus toujours avide de choses extraordinaires. Dès-lors, elle aura pensé que, pour captiver ma confiance, il était à propos de séduire mon esprit par des illusions, qui, du reste, ne m'ont rien présenté d'alarmant jusqu'ici. D'ailleurs, je dois convenir qu'elle ne m'a pas trompé une seule fois. Tout ce qui m'est arrivé depuis huit jours, elle me l'avait annoncé la veille.

VERNER.

En vérité ?

MARCO, à part.

Cela n'est pas étonnant.

VERNER.

Oh ! oh ! ceci devient sérieux.

ALPHONSE.

Hier, ses confidences ayant pris un carac-

tère plus inquiétant, je m'étais décidé, malgré ma promesse, à la surprendre cette nuit; mais comme elle est venue plus tard que de coutume, j'étais profondément endormi, et elle s'est encore échappée, après m'avoir dit quelques mots qui ont jeté le trouble dans mon âme.

VERNER, MARCO.

Que vous a-t-elle donc appris ?

ALPHONSE.

Elle m'a prévenu qu'aujourd'hui même on attenterait à ma liberté et peut-être à ma vie.

VERNER, MARCO.

O Ciel !

ALPHONSE.

Dans la forêt... pendant la chasse.

VERNER, MARCO.

Et vous irez ?

ALPHONSE.

Pourquoi pas ?

VERNER, MARCO.

Qui vous défendra ?

ALPHONSE.

L'amour de mon peuple. Ce serait leur faire injure, que de témoigner des craintes pour ma vie, quand je suis au milieu de mes enfans. Mais ce n'est pas le coup le plus sensible que m'ait porté cette femme étonnante ;

tout mon cœur a frémi, quand elle a désigné comme mon ennemi le plus acharné...

VERNER, MARCO.

Qui ?

ALPHONSE.

Amaldi, mon frère!

VERNER, MARCO.

Grand Dieu!

VERNER.

Seigneur, ce dernier trait explique tout. Il est évident que c'est quelque ennemi de votre frère, qui veut troubler la tranquillité de ce pays, en armant l'un contre l'autre, deux hommes que la nature appelle à s'aimer et à se défendre. Je crois, moi, que le conseiller mystérieux est un traître; et je regrette fort que vous ne m'ayez pas permis de veiller près de vous pendant une des nuits précédentes. Souffrez, Monsieur le Duc, que Marco et moi, nous nous établissions ce soir dans l'intérieur de votre appartement : fût-ce le diable lui-même, je vous réponds qu'il ne pourra nous échapper.

ALPHONSE.

J'y consens.

MARCO, à part.

Heureusement, il ne s'en est pas avisé plus tôt.

ALPHONSE.

Non, je ne puis croire qu'Amaldi soit coupable à ce point.

VERNER.

Je parierais ma tête que c'est une imposture. Je n'ai pas l'honneur d'être attaché au seigneur Amaldi ; par conséquent je le connais peu ; mais son goût pour la dissipation et les plaisirs, son caractère léger, frivole, ne s'allient point avec la réflexion et la profondeur qu'exigent les hardis projets enfantés par l'ambition. Ce n'est pas au milieu des fêtes, ce n'est pas au sein des voluptés que l'on conspire.

MARCO.

Sans vouloir aigrir ici Son Altesse contre un frère, à qui elle n'a cessé de prodiguer les marques de l'amitié la plus tendre, qu'il me soit permis de hasarder quelques observations, qui contribueront, je l'espère, à l'entretenir dans une juste défiance.

ALPHONSE.

Parle, bon Marco.

MARCO.

Pour quel motif le seigneur Amaldi s'est-il éloigné de la Cour ? La véritable cause de son départ fut la jalousie qu'il ne pouvait plus dissimuler.

ALPHONSE.

La jalousie !

MARCO.

En vain cherchait-il à la déguiser sous

les transports de la joie la plus extravagante; elle perçait dans tous ses traits, le jour que vous succédâtes à votre père.

ALPHONSE.

Tu l'as jugé trop sévèrement.

MARCO.

Pendant les quatre années qu'il vient de passer à Messine, quelle a été sa société intime? la comtesse Salviati, que vous crûtes devoir exiler de ce pays, pour obéir à la voix publique.

ALPHONSE.

Peut-être était-il attiré chez elle par le désir de voir Flora, sa fille.

MARCO.

Fort bien. Mais depuis plus d'un mois qu'il est de retour à Ferrare, quels hommes l'a-t-on vu fréquenter... Un Piétro, un Vivaldi, un Taddéo, un Salvator, et tous autres plus méprisables et plus corrompus. Qu'est-ce enfin que ce Gianetti, auquel il semble avoir voué une affection particulière, sinon le vil rebut de la nature, un débauché, un lâche intrigant dont les lois auraient fait justice depuis long-tems, si elles frappaient tous ceux qui le méritent.

ALPHONSE.

Je conviens que la conduite d'Amaldi peut paraître inconséquente; mais cela tient à son

âge, à son caractère ; et je me plais à croire que je n'ai jusqu'à présent aucun tort à lui reprocher. Cependant je ne négligerai pas entièrement les précautions que semble commander la prudence.

MARCO.

Oh ! je vous en supplie, mon cher maître, ne rejetez pas ces avis salutaires. Conservez des jours précieux auxquels est attachée la félicité de tout un peuple.

ALPHONSE.

Sois sans inquiétude, mon brave et fidèle intendant. C'est à midi que nous partons pour la chasse, et je veux auparavant me rendre au conseil. On devait y discuter demain un projet qui intéresse un grand nombre de malheureux ; ils en attendent l'issue avec impatience : et je me reprocherais de prolonger leur peine, quand je puis l'abréger d'un jour.

VERNER, qui a été rêveur pendant toute la dernière partie de cette scène.

Oui, M. le Duc.

(Alphonse rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

VERNER, MARCO.

MARCO, à part, regardant Verner qui est retombé dans sa rêverie.

Je vais tout lui dire. Si c'est une imprudence, le motif qui me la fait commettre doit la rendre excusable. D'ailleurs, en sa qualité de chef de la garde allemande, il peut nous être d'une grande utilité. (*Haut et d'un ton pénétré.*) Mr. Verner, vous êtes un honnête homme.

VERNER.

Je ne m'en glorifie pas; c'est une obligation que nous contractons en entrant dans la société.

MARCO.

Vous êtes capable de garder un secret?

VERNER.

Autant vaut me demander si je suis fidèle à l'honneur.

MARCO.

Mais un secret duquel dépend le salut de l'État.

VERNER.

Plus il est important, plus il est sacré.

MARCO.

Il y a de la gloire à acquérir.

VERNER.

Tant mieux. C'est le but de toutes les grandes actions.

MARCO.

Peut-être aussi trouverons-nous la mort.

VERNER.

Qui ne risque rien n'a rien.

MARCO.

Quant à la récompense...

VERNER.

Vous m'avez parlé de la gloire, cela suffit.

MARCO, à part.

Je n'hésite plus. (*Haut.*) Tout ce que le Duc vient de vous raconter est vrai.

VERNER.

Vrai !

MARCO.

Il dort sur le cratère d'un volcan, dont l'éruption terrible va nous engloutir.

VERNER.

Morbleu !

MARCO.

Du calme, M. Verner.

VERNER.

Du calme !

MARCO.

Il en faut, ou nous échouerons.

VERNER, se modérant à peine.

J'en durai.

MARCO.

Cet Amaldi que vous défendiez à l'instant, est un monstre.

VERNER.

La preuve ?

MARCO.

Vous l'aurez avant une heure. Tout est prêt : les postes sont assignés, les récompenses promises. C'est aujourd'hui qu'ils frappent le grand coup; aujourd'hui le soleil éclairera la ruine de Ferrare...

VERNER, avec beaucoup d'énergie.

La mort des traîtres, Marco. Courons instruire le Duc.

MARCO.

Il ne nous croirait pas... Sa belle âme se refuse à supposer le mal. Il faut, pour le convaincre, des preuves parlantes, des preuves matérielles. La vue seule du danger peut le sauver, en lui faisant connaître ses ennemis, en le forçant à sévir contre eux.

VERNER.

Quelle digue opposer à ce torrent d'iniquités ?

MARCO.

L'adresse et un dévoûment absolu. Jusqu'à présent, deux êtres faibles s'étaient chargés

seuls du soin glorieux de veiller sur Alphonse; mais une tête ardente et deux cœurs intrépides sont-ils des armes suffisantes à opposer à des scélérats capables de tout oser?... il nous manquait un bras vigoureux.

VERNER.

Le mien est à vous. Dirigez-le seulement, il fera des prodiges.

MARCO.

Je ne crains plus rien... Le Duc est sauvé...

(Il se jette dans les bras de Verner, qui le presse affectueusement sur son sein.

VERNER.

Bon Marco! je mériterai ton choix!

MARCO, regardant à droite.

J'aperçois Amaldi.

VERNER.

Le monstre! si j'en croyais ma fureur.

MARCO.

Modérez-vous, brave Verner: il n'est pas tems d'éclater. Gianetti l'accompagne... Dérobons-leur notre intelligence. Allez prévenir les pages que le Duc va se rendre au conseil; puis vous viendrez me trouver dans la chapelle du bosquet. C'est là que vous apprendrez tout ce que je n'ai pu vous dire encore; c'est là que vous verrez l'ange tutélaire dont vous a parlé Monseigneur.

VERNER.

Quoi! ce lutin prétendu...

MARCO.

N'est autre que Flora Salviati.

VERNER.

Quelle énigme!

MARCO.

Elle s'expliquera. Adieu.

VERNER.

Au revoir.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

AMALDI, GIANETTI, MARCO.

AMALDI, gaiment.

Eh bien! Marco, mon frère est-il prêt? partons-nous pour la chasse?

MARCO.

Pas encore, Seigneur; Son Altesse doit aller d'abord au conseil.

AMALDI, bas, à Gianetti.

Tant mieux. (*Haut et reprenant son ton léger.*) Le devoir avant tout... cela est d'un bon prince.

MARCO, à part.

Méchant homme! tu n'agirais pas ainsi.

AMALDI.

Va lui dire cependant qu'Amaldi sollicite la faveur de le voir et de lui présenter son hommage.

MARCO.

J'obéis.

(Il entre chez le duc.)

SCÈNE IX.

AMALDI, GIANETTI.

AMALDI, changeant de ton.

La faveur!... l'hommage! Oh! Gianetti, qu'il m'en coûte de proférer ces mots!

GIANETTI.

Patience, Seigneur, demain ils s'adresseront à vous, et ils vous sembleront bien doux alors!... Demain vous verrez tout Ferrare à vos pieds.

AMALDI.

Flatteuse espérance!... puisse-t-elle n'être pas déçue!

GIANETTI.

Notre plan est tellement hardi, il est si bien combiné, que toutes les précautions que l'on pourrait y opposer échoueraient infailliblement. D'ailleurs le Duc est sans défiance.

AMALDI.

O bonheur, dont la seule idée me ravit et m'enchante! Demain je posséderais Flora! je la verrais assise à mes côtés sur le trône de Ferrare! Ah! c'est trop peu sans doute! Qu'est-ce qu'une couronne pour celle qui mérite les hommages et l'amour de l'univers entier?

GIANETTI.

Flora est belle, il est vrai; mais l'amour, cette passion du vulgaire, mérite-t-il d'occuper la première place dans votre âme?... L'ambition, Seigneur, l'ambition! voilà le sentiment qui doit régner exclusivement sur un cœur tel que le vôtre.

AMALDI.

Tu ne connais pas les charmes de l'amour?

GIANETTI.

Quand vous aurez bu à longs traits dans la coupe de la volupté, tous ces prestiges s'évanouiront; au bout de quelques mois, cette Flora, tant aimée, rentrera pour vous dans la classe des autres femmes.

AMALDI.

Jamais, Gianetti.

GIANETTI.

Mais le charme du pouvoir, la domination absolue, le plaisir de voir tous vos vœux accomplis, même avant que d'être formés!... Cette supériorité si flatteuse pour l'orgueil,

la libre disposition des trésors d'un État.... voilà, voilà des plaisirs véritables, qu'aucun dégoût n'accompagne; et qui, loin de produire la satiété, s'augmente encore par la jouissance, et sont une source intarrissable de félicités.

AMALDI.

Qu'y a-t-il dans tout cela pour le cœur?

GIANETTI.

Le cœur! expression banale, dont on se sert pour justifier les faiblesses ou le manque d'énergie. L'or et la puissance sont les seuls biens réels.

AMALDI.

Ta morale est tout à fait édifiante.

GIANETTI.

Est-ce à vous de la blâmer, quand vous la mettez en pratique, quand vous allez lui devoir le bonheur et vos plus beaux jours? Je sais que les esprits faibles nous regardent comme des criminels... peut-être même iront-ils jusqu'à nous nommer scélérats. Mais je leur pardonne volontiers cette erreur.

AMALDI, souriant.

Il y a dans tes discours une force de raisonnement, une logique supérieure, qui m'entraînent et ne laissent matière à aucune observation. D'ailleurs, à la haine violente que

et qui trouve sa source dans la préférence injurieuse que mes parens lui accordèrent de tout tems sur moi, à une soif ardente d'honneurs et des richesses, se joint un amour sans bornes pour la belle Flora. Depuis huit ans, Alphonse est duc de Ferrare; il est tems que je règne à mon tour. Enfin la chute de ce frère détesté est le prix que la mère de Flora met à la main de sa fille. Certes, tous ces motifs sont trop puissans, pour que je veuille les combattre. Un coup hardi peut satisfaire à la fois mon ressentiment et mes vœux; je n'hésiterai pas.

GIANETTI.

J'aime à vous voir dans ces nobles dispositions. Voici le Duc, cessons cet entretien.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE, MARCO.

(Alphonse est en costume de cour.)

AMALDI, allant s'incliner devant Alphonse.

SEIGNEUR.

ALPHONSE, le relevant, et lui parlant avec bonté.

Amaldi, pourquoi ce ton cérémonieux? d'où naît cette réserve, je dirais même cet éloignement que vous marquez pour un frère qui vous aime? Gai, vif et sémillant avec tout

le monde, vous ne m'abordez jamais qu'avec un air froidement respectueux, qui me blesse et m'afflige. Vous me connaissez mal, si vous pensez que le pouvoir dont je suis dépositaire, ait altéré ma tendresse. Ce n'est pas le duc de Ferrare, c'est toujours Alphonse qu'Amaldi trouvera près de moi, quand il voudra se livrer aux sentimens affectueux qui doivent constamment régner entre deux frères.

AMALDI, toujours avec le ton de la soumission.

Mon prince...

ALPHONSE.

Encore une fois, je suis Alphonse, ton ami, ton frère.

(Il l'embrasse ; Amaldi s'y prête à regret.)

GIANETTI, bas à Amaldi.

Dissimulez.

ALPHONSE, à part.

Quelle froideur!... cette femme m'aurait-elle dit la vérité?

AMALDI, se remettant et affectant un air de légèreté.

Je venais savoir si nous partirons bientôt pour la chasse... Marco m'a dit...

ALPHONSE.

Que ma présence est nécessaire au conseil. Mais je ne veux pas que mon devoir soit un obstacle à vos plaisirs. Allez; nous nous retrouverons *dans la* vallée des chênes, *auprès des ruines du vieil* aqueduc.

MARCO, à part.

Quelle imprudente opiniâtreté !

AMALDI.

Il suffit, mon frère.

(Huit pages arrivent; ils sont de taille différente. Quelques uns paraissent âgés de dix-huit à vingt ans.)

MARCO.

Seigneur, voici vos pages.

ALPHONSE, tendant la main à son frère.

Je vous quitte, Amaldi; nous nous reverrons bientôt.

AMALDI.

Mon cœur s'en réjouit.

(Alphonse s'éloigne précédé de ses pages ; Amaldi et Gianetti le regardent aller.)

MARCO, à part.

La joie brille dans tes regards homicides. Va, traître, tu ne tiens pas encore ta victime. Allons trouver Verner ; il est tems d'agir.

(Il salue Amaldi, et entre dans le bosquet, du côté où l'on a indiqué la vieille chapelle.)

SCÈNE XI.

AMALDI, GIANETTI.

AMALDI.

Cette affectation de bonté le rend toujours

plus odieux. S'il fallait dissimuler plus longtems, je n'en aurais pas la force.

GIANETTI.

Quelques heures encore, et vous pourrez librement exhaler votre haine. Mais n'oubliez pas que jusques-là, et dans ce palais surtout, la prudence doit diriger toutes vos démarches.

AMALDI.

A propos, tu ne m'as pas remis la clef, dont je t'ai confié l'empreinte avant-hier. N'est-elle pas faite encore?

GIANETTI.

Pardon, Seigneur, la voilà.

AMALDI.

Donne.

GIANETTI.

Oserais-je vous demander ce que c'est que cette clef?

AMALDI, le conduit sur le banc qui est à l'entrée du bosquet, et lui fait signe de s'asseoir près de lui.

C'est celle d'une armoire qui renferme une émeraude gravée, qui sert de cachet à Alphonse, et de laquelle il empreint tous les ordres qui émanent directement de lui.

GIANETTI.

Et quel usage voulez-vous faire de cet anneau?

AMALDI.

Le voici. Quoiqu'il entrât dans notre
de perdre Alphonse, cependant, malgr
version qu'il m'inspire, je ne veux rép
son sang qu'à la dernière extrémité. Mais
n'avoir point d'ennemis à combattre
imaginé d'écrire au nom du Duc, d'ab
la garde allemande de rester dans son
tier; ensuite à ses amis, à ses servit
enfin à tous ceux qui ne se sont pas dé
pour nous, et qui pourraient traverse
projets.

GIANETTI.

Bien !

AMALDI.

Cet ordre leur enjoint, pour des r
d'un intérêt majeur, de ne point sortir
à demain, et de ne s'immiscer en rie
affaires publiques, quoi qu'il arrive. Q
ces lettres seront revêtues du cachet
phonse, elles porteront un caractère d'au
ticité auquel on ne pourra se refuser...

GIANETTI.

Très-bien !

AMALDI.

Je les envoie par un émissaire au mo
où le Duc partira pour la chasse, et vi
se livrer sans défense aux mains de ses enn
Par conséquent nous n'avons pas la mo
opposition à redouter.

GIANETTI.

Et quel sort préparez-vous à ce cher Alphonse ?

AMALDI.

Je le force à signer une proclamation par laquelle il annoncera au peuple que de grands intérêts et un événement inattendu l'obligent à s'absenter de ses états, et qu'il me confie le gouvernement jusqu'à son retour. Content de cet acte d'obéissance, je lui laisse la vie et l'envoie sous bonne escorte dans un vieux château, situé sur les bords de l'Adriatique, et dont le commandant m'est dévoué.

GIANETTI.

Il faut être bien sûr de ceux que vous choisirez pour le conduire à sa destination ; c'est une commission difficile qui demande de l'adresse et du courage.

AMALDI.

Je n'ai jeté les yeux sur personne encore ; n'as-tu pas sur toi la liste de nos amis ?

GIANETTI.

Elle ne me quitte jamais.

AMALDI.

Voyons, que je la consulte. (*Gianetti lui donne un papier.*) Toi, d'abord.... puis Bianco... Vivaldi... Piétro...

GIANETTI.

C'est plus qu'il n'en faut. Nous vous en répondons.

AMALDI.

Je vous recommande d'avance les égards...

(Il lui rend la liste.)

GIANETTI.

Sans doute... Si cependant il tentait de s'évader ?

AMALDI.

Alors...

GIANETTI.

Point de grâce ?

AMALDI.

Je vous laisse les maîtres.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, VERNER, déguisé en mendiant.

(Il doit être défiguré par une barbe et un nez postiches ; son costume est misérable, son aspect hideux.)

VERNER, séparant les branches qui sont derrière le banc et plaçant sa tête entre celle d'Amaldi et de Gianetti.

Bravo, camarade !

AMALDI, se levant avec effroi.

Qu'est-ce ?

GIANETTI.

Nous sommes trahis !

(Il remet la liste dans sa ceinture.)

VERNER, sans se déranger.

C'est dommage !

AMALDI.

Que fesais-tu là ?

VERNER.

J'écoutais.

AMALDI.

Et tu as...

VERNER.

Tout entendu. (*Il quitte sa place et vient entre eux deux.*) Mon intention n'était pas de me montrer ; mais je n'ai pu résister au mouvement d'admiration que vous m'avez inspiré, et je me suis trahi.

GIANETTI.

Qui t'a conduit en ces lieux ?

VERNER.

Le désir de voir de près deux grands coquins, et j'avoue que vous avez surpassé mon attente.

GIANETTI.

Misérable !

AMALDI.

Et nous sommes sans armes !... Holà...

(Allant vers le fond.)

VERNER, l'interrompant d'une voix mei quoiqu'étouffée.

Paix !...

GIANETTI, imitant le mouvement d'Arna

Soldats...

(Verner se jette au-devant d'eux, tire des pist de son sein et en menace Amaldi et Gianett sont à sa droite et à sa gauche.)

Paix, vous de bandit, je vise au noir e cœur.

Je suffoque

Tu ne nous s ?

v ti.

Toi !... la ju

Quelle audace !

VERNER, se tournant vers Amaldi.

Toi !... tu es parmi les hommes ce qu'est le tigre parmi les animaux. La nature t'a produit dans un moment de colère, pour être le fléau de l'humanité.

AMALDI.

Je suis hors de moi ! Gianetti, cours...

VERNER.

Gianetti, je te défends de bouger. Croyez-

vous d'ailleurs que le Duc ne me pardonnerait pas, lorsque je lui découvrirais votre scélératesse ? Je ne voudrais d'autre avocat que ce papier, (*Il enlève adroitement la liste que porte Gianetti.*) que je prends pour mon instruction.

AMALDI, fesant un mouvement pour s'élancer sur lui.

C'en est trop !... Rends-nous ce papier....

VERNER met la liste dans sa bouche, recule et fait mine de prendre ses pistolets.

Encore !... vous voulez donc me forcer à vous tuer ?... Ce serait dommage, vous n'êtes pas faits pour mourir obscurément... vous devez finir vos jours d'une manière éclatante et sur un plus grand théâtre.

AMALDI, à part.

Dissimulons. Nous ne sommes pas en force. (*Haut.*) Pour la dernière fois, que demandes-tu ? une aumône, voilà ma bourse.

VERNER.

Garde ton or pour une bonne action, ce sera la première de ta vie.

AMALDI.

Que viens-tu faire ici ?

VERNER.

J'y viens comme ton ami, pour éclairer ton cœur, ou comme brigand, pour t'offrir mes services ; choisis.

ARNALDI.

Je n'ai besoin ni de tes conseils, ni de ton bras.

VERNER.

Tant pis pour toi, car tous deux te seraient fort utiles. Cela ne m'empêchera pas de te dire ce que je pense. Que vas-tu faire Arnaldi? Tu t'es mis à la tête d'une troupe de scélérats pour attenter à la liberté, et peut-être à la vie de notre souverain, de ton frère!... Vous conspirez contre un prince doué de mille qualités précieuses, car il n'est pas seulement le premier, mais aussi le meilleur de son peuple, et s'il est dans l'ordre de la nature qu'un homme commande à d'autres, je ne connais personne qui en soit plus digne que lui. Et tu oses désirer d'être élevé à une place pour laquelle il faudrait réunir toutes les perfections d'un Dieu, toi qui as tous les vices d'un homme!... Va, ton fol orgueil, ton ambition misérable ne mériteraient que pitié, si tu n'étais encore plus criminel qu'insensé.

ARNALDI.

C'est assez.

VERNER.

Tu m'entendras jusqu'au bout... Sais-tu ce que c'est qu'un fratricide? C'est un forfait inouï, épouvantable, et qui fait frémir la nature. Le monstre qui s'en rend coupable,

rejeté par les hommes, repoussé par le ciel, en horreur à lui-même, dévoré par les remords, ne trouve plus ni paix, ni repos... En s'éloignant des lieux témoins de son crime, il espère éprouver quelque soulagement, mais c'est sa conscience qu'il faudrait fuir, et il ne peut l'éviter. Partout, à chaque instant il entend les cris de sa victime; son image le poursuit jusques dans le sommeil. Enfin après avoir traîné pendant quelques tems sa douloureuse existence, la mort qu'il appelle sans cesse, vient à son secours, et il expire dans d'horribles angoises. Trop heureux, quand il peut se soustraire à l'échafaud qui le réclame. Tel sera ton sort demain, si tu réussis.

AMALDI.

Je savais tout cela; mais en vérité, je ne m'attendais pas à entendre pareille morale sortir de la bouche d'un homme de ton espèce.

VERNER.

Nous avons changé de rôle. Tu parles et agis en brigand; il est tout simple que je parle et que j'agisse en honnête homme.

AMALDI.

Laisse-nous.

VERNER.

J'y consens.

AMALDI.

Rends-moi ce papier?

VERNER.

Non pas. Tu as refusé mes offres ; mais je te servirai malgré toi... Adieu.

(Il s'éloigne lentement.)

AMALDI.

L'audace de ce coquin est bien extraordinaire. (*Bas à Gianetti.*) Ne le perds pas de vue ; tu le feras arrêter dès qu'il sera sorti du palais. Pendant ce tems, j'entre chez Alphonse, pour y dérober ce cachet si précieux pour mes desseins.

GIANETTI.

Fiez-vous à moi.

(Amaldi entre dans l'appartement d'Alphonse.)

SCÈNE XIII.

GIANETTI, VERNER.

GIANETTI.

Qui que tu sois, tu ne m'échapperas point.

(Il va pour sortir du même coté que Verner a disparu.)

VERNER, revenant brusquement sur ses pas.

J'ai deviné ton intention. Où vas-tu ?... Je n'aime pas qu'on me suive. Passe devant.... Tu ne veux pas ? Sais-tu nager ?

GIANETTI.

Oui, pourquoi ?

VERNER, ouvre une des croisées du fond.

Voilà ton chemin.

GIANETTI.

Par cette fenêtre ?

VERNER.

Oui.

GIANETTI.

Il y a un canal au bas.

VERNER.

Tant mieux ! cela calmera ton sang... Allons, vîte !

GIANETTI.

Mais...

VERNER.

Point de réflexions.

GIANETTI.

Conçoit-on que la témérité ?

VERNER.

Allons... que de cérémonie !

(Il prend Gianetti par le bras et le fait sauter par la fenêtre.)

SCÈNE XIV.

VERNER, ensuite MARCO, FLORA.

VERNER, appelle de la main Flora et Marco qui sont en dehors, ils paraissent. Flora est vêtue en bohémienne.

Amaldi est entré chez le Duc pour lui dérober son anneau.

MARCO.

Je frémis de l'usage qu'il peut en faire.

(Il va écouter près de la porte.)

FLORA.

Il ne le tient pas encore.

MARCO.

Écoutons. (*Pendant le moment de silence qui suit, Verner montre à Flora la liste qu'il a dérobé à Gianetti. Flora tire de son sein un papier qu'elle ploie de même.*) Il referme l'armoire. O ciel, ne permets pas qu'il consomme ses affreux projets!...

FLORA.

Éloignons-nous pour lui laisser le tems de sortir.

(Tous trois s'éloignent et s'enfoncent dans le bosquet.)

SCÈNE XV.

AMALDI, ensuite FLORA.

AMALDI, sortant.

Personne ne m'a vu!... Le ciel me sert à souhait... Je tiens la bague. (*Il la met à sa main gauche.*) Hâtons-nous de la mettre en usage.

(Il s'éloigne précipitamment; mais il est arrêté par Flora qui vient à sa rencontre; elle a la tête couverte d'un voile.)

FLORA, déguisant sa voix et baragouinant l'allemand.

Bermettez, Seignair...

AMALDI.

Pardonnez, belle dame; mais je n'ai pas le tems.

FLORA.

Ne pouvoir vous mé abbrendre où ché trouverai le seignair Amaldi ?

AMALDI.

Ici. C'est lui que vous voyez... Que désirez-vous ?

FLORA.

Rendre à vous ein serfice signalé. Ché avé la pouvoir de téfoiler lé afenir et de lire dans le main tes hommes, comme tans la livre tes testins.

AMALDI.

J'entends ; tu és Bohémienne...

FLORA.

Ia, frélich !

AMALDI.

Et ce pouvoir, tu voudrais l'exercer avec moi, n'est-il pas vrai ?... Dans un autre moment.

FLORA, l'arrêtant.

Di tout, di tout... Ti l'être bien bressé.

AMALDI.

Parle vite, car j'ai hâte...

FLORA.

M'y foilà. Ti fiens d'être insilté par ein mentiant.

AMALDI.

Oui, une espèce de bandit.

FLORA.

Lui t'y a téropé ein babier d'imbortance.

AMALDI.

Il est vrai... qui t'a dit.

FLORA.

C'était li même. Cet brigand brétendu il être ein tes nôtres. Ché l'afé rencontré en endrant tans cette palais. Li aller borter cette babier au tic, tans l'espoir t'en tirer ein grand régonbense... Mais pas di tout, moi, ché avé

bien fite embéché l'ir.. il être amoureuse de moi beaucoup, et ché avé brofité té ma ascendant pour enlefer à lui cette babier, qui pouvé defenir beaucoup fatale.

AMALDI.

Dis-moi donc à qui je dois ce bienfait.

FLORA.

Yésus ! d'abord à ton bon étoile, puis à Maria Bonaventura.

AMALDI.

Maria Bonaventura !

FLORA.

Ia, frélich.

AMALDI.

Oh ! ce nom est à jamais gravé dans mon cœur par la reconnaissance. Ne me permettras-tu pas au moins d'admirer les traits qui recèlent une ame aussi généreuse ?

FLORA.

Di tout, di tout. Ché vouloir qué toi m'aimer pour mes actions, afant te connaître mon fiquire.

AMALDI.

Sans doute, je t'aimerai... Hâte-toi donc de remettre en mes mains...

FLORA, lui montrant de loin un papier qu'elle tient de la main gauche.

Lé foilà !... mais quelle sera le régombense te le bauvre Bohêmienne ?

AMALDI.

Demande-moi tout ce que tu voudras. De l'or...

FLORA.

Mein Gott ! Ce n'est point afec té l'or qué l'on payé éine bareille serfice.

AMALDI.

Que veux-tu ? Demande tout ce qui est en mon pouvoir.

FLORA.

Toi réfiser moi, bi-t'être ?

AMALDI.

Non.

FLORA.

Eh pien, puisque ti bromettre té aimer moi bien, ché foudrais récévoir té toi ein petite soufenir, pour rabeler à moi l'engagement flatter qué ti condracter auchourtui. La sympôle d'ein amidié sans pornes, li être ein petit anneau. Aussi la moins précieuse de ceux qué t'y porté serait pour moi d'ein prix inestimable.

AMALDI.

Je te donnerais bien volontiers ce que tu me demandes, mais, de ma vie, je n'ai porté de bagues.

FLORA, avec tristesse en désignant la main d'Amaldi.

Cependant chen fois ein.

AMALDI.

Celle-ci ne m'appartient pas... D'ailleurs, elle a une destination particulière... Mais pour te prouver que je suis sincère dans mes promesses, présente-toi demain à mon palais, et l'on t'y donnera de ma part un riche anneau de diamans.

FLORA.

Ah! toi ne l'avre pas borté... et c'est là sirtout...

AMALDI.

Aimable candeur!... je le porterai jusqu'au moment où tu viendras le chercher.

FLORA.

Ah! ché suis pien hérése... Mein Gott!... Sois pien sire qué ché né manguerai bas; merci peaucoup! mais afant dé quitter toi, ché foudrais té tonner ein bitite chantillon te ma savoir-faire.... montrer à moi ta main.... quauche.... Ti méditer eine entreprise pien tanchérése...

AMALDI.

Il est vrai.

FLORA.

Qué ti l'être toute brête à exéquiter,

AMALDI.

Eh bien?...

FLORA.

Il roussira.

AMALDI, avec joie.

Il réussira.

FLORA.

Ya, mein herr; tut il annonce que ta sort il fa chancher afant pé.... demain, pi-têtre, ti recefras le chiste régombense de ta longues trafaux.

AMALDI, avec transport.

Suis-je assez heureux !

FLORA profite du moment où Amaldi fait cette exclamation, pour tirer adroitement la bague de son doigt.

Je la tiens !

AMALDI, se retournant vivement, et courant après Flora qui fuit.

Ma bague !...

FLORA lui jette un papier.

Voilà ce que je t'ai promis.

AMALDI, ramasse le papier, l'ouvre et le regarde.

Soldats !... pages !... Marco !... Ruse infernale ! ce n'est point là ma liste... Je suis joué... trahi !... Vite... vite, parcourez les bosquets ! cherchez partout, arrêtez une femme vêtue en Bohémienne.

(Il a le dos tourné au fond, et se tient à l'entrée du bosquet.)

(Flora, qui était sortie par la troisieme coulisse à droite, rentre par le fond, ôte rapidement sa robe, sa coiffe et son voile, fait du tout un paquet qu'elle jette par la croisée que Verner a laissée ouverte, et paraît en habit de page.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VERNER sous son premier costume, MARCO, SOLDATS, PAGES.

VERNER.

Qu'est-il arrivé?...

AMALDI.

Courez sans perdre un moment. Elle ne peut être loin. Une femme vient d'entrer chez mon frère, et y a dérobé sa bague d'émeraude.

FLORA s'est mêlée aux autres pages; elle vient sur le devant de la scène, et dit à Marco et à Verner, en leur montrant la bague :

La voilà.

TOUS.

Courons!... courons!...

(Tout le monde sort en courant vers le bosquet. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la vallée des chênes. Sur le devant, à gauche, un petit tertre ombragé par une touffe d'arbustes. A travers les arbres qui garnissent le milieu du théâtre, on distingue dans le fond les restes d'un aquéduc, dont on voit à droite, au second plan, un regard à demi-ruiné. C'est une construction en maçonnerie, de quatre pieds carrés, et couverte de mousse. Dans la partie qui est en face du spectateur, est une ouverture demi-circulaire, fermée par une grille.

SCÈNE I.

FLORA.

(Elle est déguisée en vieillard, avec une barbe, une perruque, etc. Elle arrive rapidement par le fond, à gauche, en se glissant derrière des arbres, pour n'être point vue des chasseurs. Tout en approchant de l'avant-scène, elle se déshabille, et paraît vêtue en pâtre.)

Je respire à peine!... Pourvu qu'il ne m'ait pas reconnue... Cachée sous les habits d'un vieillard, je m'étais approchée furtivement d'un groupe de chasseurs au milieu duquel se trouvait Amaldi, afin de connaître le lieu du rendez-vous, lorsque ses regards sont tombés sur moi... Un froid mortel s'est répandu dans

mes veines. Amaldi, qui parlait avec véhémence, s'est arrêté tout d'un coup; puis, après m'avoir fixée pendant quelques instans avec inquiétude, il s'est avancé vers moi... La crainte d'être surprise m'a donné des forces, je me suis élancée dans la forêt; et en me glissant rapidement d'arbre en arbre je me suis bientôt dérobée à sa vue... Mais je tremble...

SCÈNE II.

FLORA, AMALDI, CHASSEURS dans le fond.

AMALDI, dans le fond.

Cherchez.... Et qu'on arrête ce vieillard.

FLORA.

Il vient!... où me cacher?... (*Elle se couche devant le tertre qui est à gauche.*) Mon Dieu, lorsqu'un jour au plus suffit pour terminer le grand ouvrage auquel je travaille depuis deux ans, permettras-tu que j'échoue dans cette noble entreprise?

(Des chasseurs traversent la forêt de gauche à droite, en regardant de tous côtés; on les perd de vue. Flora est cachée par les arbustes qui ombragent le tertre. Les chasseurs passent tout près d'elle.)

AMALDI, dans le fond, à un chasseur.

Où est donc Gianetti?

LE CHASSEUR.

De ce côté, Seigneur.

(Il montre la droite.)

AMALDI.

Je vais le rejoindre. Rassemble nos amis, et que tous se dirigent vers la fontaine du sanglier; c'est là qu'ils me retrouveront.

(Le chasseur s'éloigne vers la gauche, et Amaldi vers la droite.)

SCÈNE III.

FLORA.

La fontaine du sanglier!... c'est ainsi que l'on appelle un des regards de l'aquéduc... il doit se trouver près d'ici. (*Elle se lève avec précaution, et porte sa vue sur les objets qui l'environnent.*) Je me rappelle que dans mon enfance je m'y cachai un jour. (*Elle aperçoit le regard à travers les arbres.*) Le voilà!... s'il pouvait m'offrir un asile en ce pressant danger... (*Ne voyant personne dans la forêt, elle court auprès du regard.*) La grille se lève!... il est à sec.... Je n'ai ni le tems de la réflexion ni le choix des moyens.

(Elle entre dans le regard après y avoir jeté son habit de vieillard, et baisse la grille.)

SCÈNE IV.

FLORA cachée, AMALDI, GIANETTI.

GIANETTI.

Quoi ! Seigneur, vous penseriez que ce vieillard...

AMALDI.

Sa coiffure et sa barbe ne m'ont point permis d'examiner ses traits ; mais il s'est troublé quand ma vue s'est arrêtée sur lui. J'ai voulu m'approcher, et il a pris la fuite avec une vivacité qui me prouve qu'il est tout autre chose que ce qu'il paraissait.

GIANETTI.

Il se pourrait que ce fût un espion envoyé pour surprendre nos secrets. Tenez, Seigneur, tout ce qui nous est arrivé aujourd'hui ne me présage rien de bon.... Ce mendiant, cette bohémienne...

AMALDI.

Je conviens qu'il y a dans tous ces événemens une bizarrerie...

GIANETTI.

Qui m'inquiète. Pardon, Seigneur ; la question que je vais vous adresser vous semblera peut-être étrange ; mais mon zèle devra lui servir d'excuse.

AMALDI.

Parle.

GIANETTI.

Êtes-vous bien sûr de Flora ?

AMALDI.

Pourquoi ?

GIANETTI.

C'est à regret que j'ose diriger mes soupçons sur celle que vous aimez ; mais d'après tout ce qu'on raconte de son caractère original, d'après ce que vous m'avez dit vous-même de la tournure romanesque de son esprit, il se pourrait que, maîtresse de vos secrets, elle en eût abusé.

AMALDI.

Quel intérêt pourrait la porter à me trahir ?

GIANETTI.

L'ambition se glisse souvent dans le cœur des femmes.

AMALDI.

Que lui restera-t-il à désirer si je réussis, puisqu'alors elle deviendra mon épouse ?

GIANETTI.

Est-il certain qu'elle le désire ?

AMALDI.

Tout me l'assure. La démarche qu'elle a faite, en m'accompagnant à Ferrare, n'est-elle pas la plus forte preuve d'amour qu'une

femme puisse donner? C'est elle qui a pressé sa mère d'y consentir.

GIANETTI.

Je n'en voudrais pas conclure...

AMALDI.

C'est assez. Je te défends de m'entretenir désormais de ces doutes injurieux.

GIANETTI, à part.

L'événement prouvera jusqu'à quel point ils étaient fondés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CONJURÉS en chasseurs; puis ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO.

AMALDI.

Approchez, fidèles amis, venez entendre les expressions de ma reconnaissance.

GIANETTI.

Ils n'ont rien fait encore pour la mériter.

AMALDI.

N'importe; je dois croire que leur zèle ne se serait pas démenti si j'avais été forcé de le mettre à l'épreuve, et je leur suis gré de l'empressement qu'ils m'ont témoigné... Êtes-vous tous rassemblés?

GIANETTI.

Pas tout-à-fait... il nous manque des auxiliaires.

AMALDI.

Que veux-tu dire ?

GIANETTI.

Nous sommes convenus de nommer ainsi ceux qui doivent porter les grands coups.

AMALDI.

J'entends... Eh bien ! où sont-ils ?

GIANETTI.

Tout près d'ici.

AMALDI.

Fais-les venir.

ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO, paraissent; ils ont des figures horribles.

Nous voilà.

AMALDI.

Quels épouvantables coquins !

ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO.

Grand merci !

AMALDI, à Gianetti.

Où as-tu donc rencontré ces figures patibulaires ?

ANDRÉA.

Parmi tes amis.

AMALDI, offensé.

Hein ? cette réponse...

SALVATOR.

Est exacte. Comment ! tu ne nous reconnais pas.

AMALDI.

Je ne crois pas vous avoir jamais vus.

SALVATOR.

Tu plaisantes !

ANDRÉA.

Eh quoi ! tu méconnais ton fidèle Andréa ?

AMALDI.

Andréa !.. se peut-il ?

SALVATOR.

Ingrat !.. ton cœur ne t'avertit pas que tu presses la main de Salvator, l'inséparable compagnon de tes plaisirs ?

AMALDI.

Salvator !.. en effet... Mais comment deviner à travers ces formes hideuses, et sous cet aspect effrayant, deux des plus fieffés libertins de Ferrare ?.. Je le donnerais au plus habile physionomiste. (*A Diabolo.*) Et toi, te compté-je également parmi les aimables débauchés qui m'entourent ?

DIABOLO.

Je n'ai pas cet honneur.

GIANETTI.

Non, celui-là est tout-à-fait auxiliaire.

AMALDI.

DIABOLO.

Tout ce qu'on veut pour de l'argent. Je connais toutes les ruses, toutes les ressources de mon état. Je suis prêt à tout faire, à tout entreprendre pour ton service... pourvu cependant que ce ne soit pas une bonne action... j'y suis gauche à faire pitié.

GIANETTI.

Sois tranquille, ce n'est pas pour cela que l'on t'a mandé.

DIABOLO.

Je m'en doute bien.

AMALDI.

Comment t'appelles-tu ?

DIABOLO.

Diabolo.

AMALDI.

Ce nom promet !

DIABOLO.

Je tiens parole.

AMALDI.

N'es-tu pas Sicilien ?

DIABOLO.

Justement. Tu as pu entendre parler de moi à Messine ; j'y ai fait des coups superbes.

AMALDI.

C'est cela !.. Tu jouis d'une réputation brillante.

DIABOLO.

Je la mérite, et je fais de mon mieux pour la soutenir.

AMALDI.

Combien t'a promis Gianetti ?

DIABOLO.

Je ne fais jamais mon prix d'avance... On me paie selon l'importance du sujet et la manière dont je m'acquitte de la commission.

GIANETTI.

Nous n'aurons point de contestations.

AMALDI.

Venons au fait... Mes dignes amis, je craignais que l'on ne nous opposât de la résistance, et j'avais pensé qu'il était prudent de vous réunir tous pour me seconder; mais grâce à la protection visible que le ciel nous accorde, votre secours m'est inutile, les auxiliaires seuls seront chargés d'agir.

DIABOLO.

Cela s'entend !

AMALDI.

Je vais vous communiquer le billet qu'Alphonse m'a écrit ce matin. (*Il lit.*) « Amaldi, on cherche à vous perdre dans mon esprit. La calomnie veut nous désunir; on m'assure que vous avez formé le dessein criminel d'attenter à ma vie aujourd'hui même pendant la chasse. Persuadé, comme je le suis, qu'un

tel forfait ne peut entrer dans l'âme d'un frère, je crois ne pouvoir mieux vous venger de vos ennemis qu'en me remettant tout-à-fait entre vos mains.... Je vous préviens donc que je me rendrai dans la forêt sans suite et sans armes... »

DIABOLO.

J'aime mieux cela.

AMALDI, continuant.

« Je m'y croirai autant en sûreté, auprès de vous, que dans mon palais, au milieu de mes gardes. Au revoir. »

DIABOLO.

Voilà ce que dans le monde on appelle de la grandeur d'âme.

AMALDI.

Je n'en suis point la dupe. Cette confiance affectée, cette sécurité sans bornes, trouvent leur source dans un orgueil démesuré. Elles sont encore un nouvel outrage ; mais celui-là sera le dernier. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de voir les événemens s'enchaîner de manière à combler tous mes vœux, sans exposer vos jours, ni même votre réputation. Gianetti, explique-leur notre nouveau plan... Je te laisse avec eux, et retourne à Ferrare pour disposer tout, comme nous en sommes convenus. Au revoir, chers amis, je vous attends avec impatience.

(Les conjurés paraissent mécontens ; ils le regardent aller et murmurent tout bas.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté AMALDI.

ANDRÉA.

Il me semble extraordinaire qu'Amaldi se sépare de nous au moment décisif. Nous ne sommes plus, sans doute, ces nobles conspirateurs dont il était beau de partager les périls, il ne daigne plus s'associer à notre gloire, et ne voit plus en nous que de vils meurtriers, dont il croira trop payer les services en leur jetant une poignée d'or ?

GIANETTI.

Tu te trompes, Andréa, les circonstances ont changé, et avec elles les desseins d'Amaldi; mais son cœur est toujours le même. De nouvelles réflexions, produites par des événemens inattendus, une entrevue avec Alphonse, la facilité avec laquelle celui-ci s'offre à nos coups, votre intérêt, le sien, tout enfin a déterminé Amaldi à un sacrifice entier et nécessaire. C'est à trois d'entre nous seulement qu'il confie l'exécution d'un projet pour lequel un seul homme déterminé suffirait.

DIABOLO.

Certainement ! je réponds qu'à moi seul...

GIANETTI.

Un reste de sensibilité, bien naturelle, ne

lui a pas permis d'entrer avec vous dans ces détails; mais il m'a chargé de vous les transmettre, et il espère que vous n'en tirerez aucune conséquence désavantageuse ni pour son cœur ni pour vos intérêts.

ANDRÉA.

C'est fort bien. Explique-nous donc le motif qui l'a fait nous quitter.

GIANETTI.

D'ici à une heure, à peu près, le duc doit se rendre dans cette forêt... pour n'en jamais sortir. Revenu à Ferrare, par un autre chemin, Amaldi va se montrer dans la ville; une indisposition, sa légèreté connue, le moindre prétexte enfin suffira pour motiver cette fantaisie. D'ailleurs il donne une fête ce soir dans son palais; on ne sera point surpris qu'il ait renoncé à la chasse afin de veiller aux préparatifs et d'inviter ses amis. Il compte se rendre lui-même chez Alphonse pour l'engager à honorer de sa présence cette réunion brillante, de laquelle nous serons tous. Cependant la nouvelle du fatal événement se répand dans la ville, la fête est interrompue; on vient annoncer à Amaldi que son frère, qui était allé se promener seul dans la forêt, a péri sous les coups de quelques brigands... On le plaint, on le regrette; mais personne n'est surpris de ce malheur, dont l'imprudence d'Alphonse paraît être seule la cause... L'état

a besoin d'un chef, et dans la nuit même, sans secousse, sans orage, nous proclamons Amaldi duc de Ferrare, et chacun de nous reçoit du nouveau souverain le prix de son dévouement et de son zèle.

ANDRÉA.

Il faut en convenir, mes amis, ce plan est tracé de main de maître.

GIANETTI, avec une fausse modestie.

Il est mon ouvrage. Sans moi, jamais Amaldi n'eût été capable d'une résolution aussi courageuse. A son exemple, nous allons retourner à Ferrare, séparément et par des routes opposées. Nous nous répandrons aussitôt dans la ville, afin d'écarter les soupçons qui pourraient naître dans l'esprit des nombreux partisans d'Alphonse. Nous aurons soin de publier que le Duc ne pouvant être de la chasse, à cause de la séance du conseil, ce qui est bien connu, elle a été remise à un autre jour. Cette circonstance doit ajouter à la nouvelle de la mort d'Alphonse un degré de vraisemblance, un caractère de vérité auxquels les plus soupçonneux même seront forcés de se rendre. Partons. Andréa, Salvator, et toi, Diabolo, nous vous laissons... vous savez ce que vous avez à faire.... c'est de ce côté qu'il arrivera... vous le reconnaîtrez à son manteau bleu... Placez-vous de manière qu'il ne puisse vous échapper... Un ici... le

second dans les ruines de l'aquéduc... et le troisième dans le chemin creux. Outre les récompenses honorifiques qu'Amaldi se propose de distribuer entre tous ceux qui l'auront servi, celui de vous trois qui lui présentera le manteau d'Alphonse recevra une prime de cinq cents ducats...

DIABOLO.

C'est comme si je la tenais!

GIANETTI.

Adieu. (*Aux autres.*) Rendons-nous vite à Ferrare, et par des sentiers détournés, afin de ne pas rencontrer Alphonse.

(Il sort par la droite avec tous les conjurés.)

SCÈNE VII.

FLORA cachée, ANDRÉA, SALVATOR, DIABOLO.

ANDRÉA.

Or çà, distribuons les postes.

DIABOLO.

Tenez, sans façon, moi, je reste où je suis. Je ne sais quelle inspiration secrète me dit que c'est le bon endroit. Vous autres, grands seigneurs, la gloire vous suffit; mais moi, pauvre diable! j'ai besoin de la prime. Oui, j'avoue que les cinq cents ducats me tentent

furieusement. D'ailleurs vos mains, délicates et peu exercées, pourraient ne porter que des coups mal assurés, au lieu que moi, (*il fait le geste*) c'est immanquable.

ANDRÉA.

Soit ! tu peux rester ici.... Toi, Salvator, tu te cacheras dans les ruines... et moi dans le chemin creux.... Bonne chance !

DIABOLO.

Merci.

ANDRÉA, revenant.

Comme il serait possible que nous eussions mutuellement besoin de secours, prenons pour signe de ralliement Flora.

DIABOLO.

Vous serait-il égal d'en choisir un autre ?

ANDRÉA.

Pourquoi ?

DIABOLO.

Je n'aime pas ce nom-là.

ANDRÉA.

C'est cependant celui d'une charmante femme !

DIABOLO.

Flora, une femme ! dites-donc un diable !... une jeune personne de vingt ans, qui s'habille en homme, monte à cheval, tire des armes à feu, et manie une épée aussi adroitement

que le plus habile spadassin des états de Rome; et vous appelez cela une femme !... malheur à celui qu'elle choisira pour son époux !

ANDRÉA.

Nous ne pensons pas de même, et je voudrais de tout mon cœur être à la place de l'heureux Amaldi.

DIABOLO.

Quoi ! le seigneur Amaldi veut l'épouser ? je le plains !...

ANDRÉA.

D'où la connais-tu ?

DIABOLO.

Je la connais pour l'avoir vue une seule fois; mais il m'en souviendra toute ma vie !... voyez-vous cette cicatrice à mon cou ?

ANDRÉA.

Oui.

DIABOLO.

Eh bien ! c'est un cadeau de Flora.... de cette charmante femme !

ANDRÉA.

Tu veux railler !

DIABOLO.

Non, vraiment, elle m'a déshonoré.

SALVATOR.

Déshonoré !

ANDRÉA.

Cela n'est pas possible !

DIABOLO.

C'est elle qui m'a forcé de quitter Messine, où, depuis plus de quarante ans, de père en fils, nous exercions notre profession avec un talent distingué et un succès prodigieux. Voici le fait. J'avais été chargé par un riche seigneur d'enlever une demoiselle très-jolie, qui refusait de céder à ses desirs. Sachant qu'elle était à la campagne, je m'introduis le soir dans le jardin de ma Lucrèce; je l'aperçois qui se promenait avec une jeune personne, que j'étais loin de soupçonner devoir être un obstacle à mes desseins. Au détour d'une allée, je me présente brusquement, et je veux forcer la belle à me suivre jusqu'à la voiture qui m'attendait à vingt pas... Jugez de ma surprise, lorsque je me sens arrêté !... Flora (car c'était elle), par un mouvement plus rapide que la pensée, s'était élancée vers moi et m'avait désarmé. D'une main elle tenait un poignard, et de l'autre mon épée, qu'elle m'avait passée au travers du cou... « Misérable, me dit-elle, » apprends que l'on n'outrage jamais impuné- » ment une femme en présence de Flora Sal- » viati. Je pourrais te tuer, tu n'en vaux pas » la peine... te faire pendre, d'autres s'en » chargeront.... je me contente de te laisser » un souvenir de ma façon : mais je t'or-

» donne de quitter la Sicile sous vingt-qua-
» tre heures; si j'apprends que tu y sois resté,
» quelque part que tu te caches, je punirai
» ta désobéissance. Va, et deviens honnête
» homme, si la chose est possible. » Alors elle retire l'épée, la brise en plusieurs morceaux qu'elle me jette à la figure, et s'éloigne tranquillement avec son amie, en me laissant bien honteux, comme vous pouvez le croire.

ANDRÉA.

L'aventure est tout-à-fait piquante.

DIABOLO.

Oui, très-piquante, assurément!

ANDRÉA.

Il me paraît que tu n'as pas trop bien profité de ses avis; elle t'avait conseillé de devenir honnête homme.

DIABOLO.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais inutilement. Les circonstances, un penchant naturel...

ANDRÉA.

Je conçois volontiers, d'après cela, que son nom ne te soit pas très-agréable à entendre.

DIABOLO.

Jugez, par la frayeur qu'il m'inspire, de celle que j'éprouverais si jamais le hasard me la fesait rencontrer. Quelque brave que l'on

soit, on ne se fait point à de semblables manières, surtout de la part d'une femme.

ANDRÉA.

Eh bien! au lieu de Flora, ce sera Diabolo.

DIABOLO.

Diabolo!... soit! c'est convenu.

ANDRÉA.

Séparons-nous. Le tems s'écoule, et le Duo ne doit pas tarder.

DIABOLO.

Allez, je suis ferme comme un roc... Adieu... à vous la gloire, à moi l'argent.

(Andréa et Salvator s'éloignent.)

SCÈNE VIII.

FLORA cachée, DIABOLO.

DIABOLO.

Me voilà seul... C'est de ce côté qu'il doit venir. (*Il montre la gauche.*) Plaçons-nous en face, pour n'être pas pris au dépourvu... Les buissons qui ombragent cette ruine sont propres à me cacher... oui... (*Il s'assied le dos tourné au regard.*) Je suis très-bien ainsi, et je jure...

FLORA, toujours cachée, avec une voix sépulcrale.

Ne jure pas!

DIABOLO.

Hein ?... Qu'est-ce ? on a parlé. (*Il écoute.*) C'est une plaisanterie... Je te connais.

FLORA.

Je te connais.

DIABOLO se lève.

C'est un de mes acolytes qui veut éprouver ma bravoure.... On ne m'intimide pas ainsi... Je ne suis pas un lâche.

FLORA.

Lâche !

DIABOLO, qui a entendu la voix partir du devant de la ruine.

Oh ! que je suis simple !... C'est l'écho produit par cette cavité... Eh bien ! je veux être un brigand....

FLORA.

Brigand !

DIABOLO.

Si tout autre que moi... Mais, par réflexion, la nymphe de cette fontaine n'est pas du tout polie... On dirait qu'elle met de la malice dans le choix des mots qu'elle répète.

(Il fait le tour. Flora ouvre la grille, et sort du regard pendant que Diabolo est derrière. Quand il est arrivé près de l'ouverture, il se baisse pour voir dans l'intérieur. Flora profite de ce moment, d'une main elle le saisit au collet, et de l'autre elle lui prend son épée, dont elle le menace.

DIABOLO.

Aïe! aïe!...

FLORA.

Paix!... me reconnais-tu ?

DIABOLO, la fixant, s'écrie avec surprise.

Flora !

FLORA.

Paix ! te dis-je.... où j'appelle quelqu'un qui saura te forcer au silence.

DIABOLO

Ah ! vous avez là quelqu'un...

FLORA.

Oui, à deux pas.

DIABOLO.

A deux pas... C'est bien près... (*A part.*) Oh ! que je suis fâché d'avoir changé le signe de ralliement!... on viendrait à mon secours.

FLORA.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis, si jamais tu retombais sous ma main ?

DIABOLO.

Oui, mais je ne suis pas pressé de voir acquitter cette dette... D'ailleurs, j'ai fidèlement rempli mes engagemens ; je suis sorti de la Sicile au jour dit... (*A part.*) Cette femme m'inspire une terreur que je ne puis vaincre.

FLORA.

Tu murmures, je crois ?

DIABOLO.

Du tout, je me félicite au contraire de cette rencontre aussi heureuse qu'inattendue... Mais par quel hasard ?...

FLORA.

Ce n'est point par hasard ; tout ce que je fais est médité, prévu, calculé.

DIABOLO.

Je vous en félicite. (*A part.*) Si j'avais pu prévoir que je te rencontrerais...

FLORA.

Je sais que tu es ici pour assassiner le duc de Ferrare, scélérat !

DIABOLO.

Puisque vous le savez, il n'y a pas moyen...

FLORA.

Eh bien ! c'est une chose faite.

DIABOLO.

Faite ?

FLORA.

Oui.

DIABOLO.

Par qui ?

FLORA.

Par moi.

DIABOLO.

Par vous !

FLORA.

Ou par mes ordres... cela t'étonne ?

DIABOLO.

Rien ne m'étonne de votre part.... seulement je regrette que vous ne m'ayez pas donné la préférence.

FLORA.

Tu n'as pas assez de caractère... Il me fallait un homme sûr, dévoué... un homme que rien ne pût corrompre.

DIABOLO.

Et vous l'avez trouvé !... Je vous en fais mon compliment. Mais oserais-je vous demander quelle raison a pu vous inspirer contre Alphonse une haine assez forte pour attenter à ses jours ?

FLORA.

Te dois-je compte de mes pensées ?

DIABOLO.

Ah ! bon.... je devine.... On dit que vous aimez Amaldi... et l'ambition... c'est tout naturel. En attendant, voilà une affaire qui me coûte cinq cents ducats, et vous conviendrez que c'est jouer de malheur.... Car jamais je ne fus mieux disposé.

FLORA.

Tu me fais plaisir. Oui, je suis contente du zèle que tu montres pour mes intérêts.

DIABOLO.

Je vous demande pardon, c'était d'abord pour les miens.

FLORA.

Dans le fait, il n'est pas juste que tu perdes cette bonne aubaine, je veux que tu reçoives les cinq cents ducats.

DIABOLO.

Sans rien faire ? j'ai trop de conscience...

FLORA.

Laisse-là ta conscience, et attends-moi... Tu vas voir de quoi je suis capable.

(Elle va au bord de la coulisse à gauche et fait des signes en dehors.)

SCÈNE IX.

DIABOLO, FLORA, VERNER habillé en brigand, comme au premier acte. Il tient un manteau bleu sur le bras.

FLORA.

Approche, Barbaro.

DIABOLO.

Barbaro !... où diable a-t-elle été chercher ce monstre.... il est encore plus laid que moi.

FLORA.

Diabolo, je te présente un confrère.

DIABOLO.

Enchanté de faire sa connaissance.

FLORA.

Vous êtes dignes l'un de l'autre.

DIABOLO.

Cela fait son éloge !

VERNER, tendant la main à Diabolo.

Bonjour, camarade !

DIABOLO, avec timidité.

Bonjour, camarade. (*A part.*) Le diable m'emporte si je voudrais le rencontrer seul dans un bois. (*Haut à Flora.*) C'est donc lui qui...

FLORA.

Oui ; voilà le manteau bleu que portait le Duc, et auquel est attachée la récompense brillante que tu désires si vivement... Je n'en ai pas besoin... Je suis satisfaite. Barbaro a reçu le prix dont nous étions convenus... prends ce manteau, et cours le porter à Amaldi... Tu lui diras que c'est toi...

DIABOLO.

Est-il possible que vous soyez assez bonne ?..

FLORA.

Tu orneras ton récit de toutes les circonstances que tu croiras propres à le rendre plus

piquant... je garde tes armes, tu seras censé les avoir jetées à dessein dans la forêt.

DIABOLO, hésitant.

Oui... Oui...(*Flora pose l'épée à l'entrée du regard.*) Mais il faudrait prévenir les camarades qui sont postés là-bas.

FLORA.

Sans doute, si tu veux partager avec eux?

DIABOLO.

Non, en vérité!

FLORA.

Tu as donc oublié que les cinq cents ducats appartiennent à celui qui apportera le premier la nouvelle?

DIABOLO.

Ah! çà, vous m'assurez qu'il est bien mort, n'est-ce pas?

VERNER, le tirant vers la gauche.

Viens le voir.. à deux pas d'ici... sept coups de poignard appliqués de main de maître.

DIABOLO.

Je m'en rapporte à toi, camarade!

VERNER.

Viens...

DIABOLO.

Non, c'est inutile. Je vois bien que tu n'es pas homme à faire les choses à demi. Signora, un bon procédé en vaut un autre... Si jamais

vous avez quelque ennemi qui vous gêne, dites un mot, et je vous en débarrasserai... gratis !

FLORA.

J'espère n'avoir jamais besoin de toi. Adieu, Barbaro t'accompagnera jusque hors de la forêt .. Je connais un sentier qui vous y conduira en quelques minutes... Je vais vous l'indiquer.

(Ils s'éloignent par la droite en passant devant le regard.)

SCÈNE X.

ALPHONSE, *il arrive lentement par la gauche; il est sans armes et porte un manteau bleu ; il a les bras croisés, et paraît absorbé par ses réflexions.*

Me voilà parvenu, sans m'en apercevoir, au lieu du rendez-vous... et je ne vois personne! Pas le moindre bruit, rien qui annonce une chasse.. A moins qu'elle ne se soit beaucoup éloignée. Ce calme que rien n'interrompt, ce silence absolu qui laisse une libre carrière aux pensées, plaisent mieux à mon âme que les plaisirs bruyans dont ma cour est avide. . J'aime à respirer le frais sous cet ombrage... Il invite au repos... (*Il s'assied sur le tertre.*) La chaleur est accablante aujourd'hui. (*Il ôte sa toque et la pose sur une branche à sa gauche.*) Si je m'étais laissé intimider par la terreur de Marco, ou par les aveux mystérieux de mon

sylphe, je ne serais pas venu ici... et cependant je n'y ai rien vu jusqu'à présent qui doive m'inspirer la moindre inquiétude, le plus léger soupçon sur mon frère. Comme le disait Verner, c'est quelque ennemi secret qui veut semer entre nous la division et la haine, dans l'espoir d'en tirer avantage. Il n'y parviendra pas, du moins de mon côté. Quelle raison pourrait armer Amaldi contre moi ? Toute ma vie n'est-elle pas consacrée à faire le bien ? Je n'ai d'autre pensée, d'autre but, que le bonheur de ceux qui m'entourent !.. Je me suis dès long-tems pénétré d'une maxime, qui, si elle n'est pas généralement vraie, est du moins consolante pour l'humanité, et encourageante pour l'homme de bien... C'est que celui qui vit en repos avec sa conscience n'a rien à redouter du sort.

(Il appuie sa tête sur la main droite, s'étend sur le tertre et tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE XI.

ALPHONSE, FLORA.

FLORA, revenant par la droite.

Ils sont déjà loin ! Nous voilà sortis heureusement de la crise la plus dangereuse.. Il paraît que le Duc a renoncé au projet plus que téméraire. Que vois-je? un manteau bleu! (*Elle approche.*) Grand Dieu ! c'est lui. (*Elle*

regarde autour d'elle avec beaucoup d'inquiétude.) Pourvu qu'il n'ait point été aperçu par Andréa et Salvator!

(Elle tire des tablettes de son sein, et écrit sur un feuillet qu'elle déchire, et qu'elle pose sur la toque d'Alphonse. Pendant qu'elle écrit, on voit Andréa traverser le fond, de gauche à droite. Quand Flora a fait ce qu'on vient d'indiquer, elle va soulever une pierre qui est au pied d'un chêne, et y dépose la bague d'émeraude et la liste des conjurés, enveloppées dans un papier; puis elle vient se placer à droite entre la ruine et un gros arbre, de manière à n'être point vue d'Alphonse. Alors elle appelle d'une voix douce: Alphonse! Alphonse: Elle est à genoux, l'inquiétude se peint sur tous ses traits; elle porte alternativement ses regards vers le ciel et sur Alphonse.)

ALPHONSE.

Qu'est-ce?.. il m'a semblé qu'on m'appelait.. (*Il se lève.*) Je ne vois personne. (*Il veut prendre sa toque, et aperçoit l'écrit de Flora.*) Quel est ce papier? (*Il le prend et le lit.*) « Imprudent, c'est en vain que ton ange » tutélaire veille autour de toi pour écarter » les dangers qui te menacent... Ta fatale » incrédulité te met à deux doigts de ta perte. » Soulève la pierre qui est au pied du vieux » chêne placé derrière toi, et tu y trouveras » la preuve des homicides projets de ton bar- » bare frère. Adieu: fuis sans perdre un mo- » ment; tu es environné d'assassins. » (*Il va soulever la pierre, et prend le papier que Flora y a placé.*) Que vois-je?.. mon anneau!

qui me l'a dérobé ?.. dans quelle intention ?.. Quel mystère !.. (*Il déploie la liste.*) LISTE DES PERSONNES QUI SE SONT ENGAGÉES PAR SERMENT A PLACER AMALDI SUR LE TRÔNE DE FERRARE, Gianetti, Piétro, Vivaldi, Taddeo, Bianco, Andréa, Salvator. Les monstres ! que leur ai-je fait ?.. C'en est trop ; je ne puis résister à tant de preuves, et je vais...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉA, SALVATOR.

ANDRÉA, dans le fond.

Eh ! j'aperçois le manteau bleu.

SALVATOR.

C'est Alphonse lui-même.

ALPHONSE, voyant Andréa et Salvator, qui approchent tous deux et paraissent disposés à lui barrer le chemin.

Je vois trop tard que j'ai eu tort de négliger les conseils salutaires de mes amis.

ANDRÉA.

Où donc est Diabolo ? et comment n'a-t-il pas encore rempli sa tâche ?

SALVATOR.

Nous la remplirons pour lui.

ALPHONSE.

Et je suis sans armes !

ANDRÉA, de loin.

Duc de Ferrare, dis adieu au monde.

SALVATOR.

Salue le ciel pour la dernière fois.

FLORA se lève, prend vivement l'épée de Diabolo, et s'élance au-devant d'Alphonse.

Brigands, avant tout, vous aurez affaire à moi.

(En se mettant en garde, elle prend son sifflet de la main gauche et siffle à plusieurs reprises. Andréa et Salvator fondent sur Flora, qui se défend avec intrépidité; mais en reculant. On voit qu'elle ne tardera pas à succomber.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VERNER.

VERNER, accourant.

Me voici... me voici...

ANDRÉA, s'arrêtant.

Ah! c'est un camarade.

VERNER.

Détrompez-vous, coquins; c'est vous que je viens combattre, et jusqu'à la mort.

ANDRÉA.

Comme tu voudras.

(Il s'engage un combat à quatre; Flora et Verner tiennent Alphonse au milieu d'eux, et se battent de l'autre main. Andréa et Salvator les attaquent vigoureusement; mais ils tombent percés de coups mortels.)

FLORA, à Alphonse.

Tu n'as plus rien à craindre.

ALPHONSE.

Intrépide jeune homme, que je sache...

FLORA.

Il n'est pas temps encore... Va, retourne à ton palais; fais en sorte d'y rentrer sans être aperçu. Tu y trouveras une invitation d'Amaldi pour une fête qu'il donne ce soir; en réjouissance de la mort à laquelle il croit que tu n'as pu échapper.

ALPHONSE.

L'infâme!.. et tu veux...

FLORA.

Tu t'y rendras; il le faut, pour l'entier accomplissement de mes desseins. C'est là que tu connaîtras tes ennemis, c'est là que je prétends te les livrer tous... Tu seras déguisé en magicien : je te reconnaîtrai à une plume rouge attachée sur ton bonnet; n'y manque pas... Adieu, nous veillons sur toi.

(Alphonse étonné s'éloigne par la gauche. Flora et Verner le suivent en se tenant enlacés.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente une magnifique salle, dans le palais d'Amaldi. Dans le fond, un jardin terminé par une grille.

SCÈNE I.

AMALDI, GIANETTI.

GIANETTI.

Cette particularité me semble bien étrange, Seigneur.

AMALDI.

Non, mon ami; Flora n'était point chez elle lorsque je suis revenu de la chasse. Je me suis présenté à son appartement, pour l'instruire, comme je fais tous les jours, de ce qui s'est passé entre nous; ses femmes m'ont répondu qu'elle n'était pas visible. J'y suis retourné une heure, deux heures après : toujours même réponse.

GIANETTI.

Il fallait insister.

AMALDI.

Faire un éclat! offenser celle que j'aime!

GIANETTI.

La prudence l'exigeait. La femme que demain vous devez conduire à l'autel, celle qui va recevoir de vous la couronne ducale, n'au-

rait pu vous blâmer de vouloir connaître la cause d'un refus...

AMALDI.

Qui m'étonne d'autant plus, que je ne l'avais point encore éprouvé. Flora, venue secrètement avec moi, et cachée dans mon palais, a constamment paru recevoir mes visites avec un nouveau plaisir. Elle n'a cessé de me montrer l'empressement le plus flatteur. Pourrais-je supposer un autre motif que l'amour à sa touchante sollicitude, à cette curiosité sans cesse renaissante qui lui fait désirer de connaître notre projet jusque dans ses moindres détails, qu'elle écoute avec un intérêt toujours croissant ?... Me préserve le ciel...

GIANETTI.

Quelle raison a pu l'empêcher de vous recevoir ?

AMALDI.

Je l'ignore.

GIANETTI.

Peut-être elle n'était point au palais !

AMALDI.

Sortie de Ferrare à l'âge de dix ans, elle n'y connaît personne.

GIANETTI.

Je n'ose approfondir...

AMALDI.

Ah ! Gianetti ! Si Flora me trahissait !...

l'univers armé pour sa défense ne la dérobe-rait point à ma vengeance... la mort, Gianetti!... une mort terrible! (*Se remettant.*) Mais cela ne se peut pas.

GIANETTI.

Je suis loin de l'accuser, Seigneur. Je crois cependant que, dans la circonstance où nous sommes, un demi-soupçon équivaut à une preuve, du moins quant aux mesures à prendre pour notre sûreté. Il est difficile que le Duc échappe au piége que nous lui avons tendu; mais si ce malheur arrivait, il faut qu'il trouve en ces lieux une mort inévitable. Nous devons donc être bien assurés du dévouement des personnes qui seront admises à la fête que vous donnez ce soir. Je vous propose, pour plus de tranquillité, de changer les cartes d'entrée que vous avez distribuées à vos amis. Cette précaution me paraît d'autant plus sage, que Flora les ayant eues à sa disposition, puisque tous vos projets lui sont connus, elle a pu en abuser, s'il est vrai que mes soupçons soient fondés.

AMALDI.

Je loue ta prévoyance, mon cher Gianetti; mais ce serait la pousser trop loin. D'ailleurs, comment retrouver maintenant tous ceux que nous avons invités? Eh! non... Tes craintes sont puériles, elles sont injurieuses pour Flora. Bornons-nous à exécuter ponctuellement tout

ce dont nous sommes convenus. Va donner un coup d'œil aux préparatifs. Place toi-même les gardes chargés d'admettre nos affidés, et reposons-nous du reste sur la fortune, qui semble enfin décidée à nous combler de ses faveurs.

GIANETTI.

Fiez-vous à mon zèle, Seigneur, je n'omettrai rien.

(Comme il sort, Flora entre par la gauche, il la salue et s'éloigne.)

SCÈNE II.

AMALDI, FLORA, parée.

FLORA.

On vient de me dire, Seigneur, que vous vous êtes présenté plusieurs fois à mon appartement.

AMALDI, froidement.

Il est vrai, Madame.

FLORA.

Pourquoi n'êtes-vous pas entré?

AMALDI.

J'ai respecté vos ordres.

FLORA.

Vous savez bien qu'Amaldi est excepté de toutes les défenses que je puis faire. Je n'imaginais pas que vous dussiez revenir sitôt de la chasse, et pour n'être point distraite des grands intérêts qui m'occupent, j'avais fait

fermer ma porte, afin de n'être point obligée de recevoir la visite de quelques-uns des jeunes seigneurs que vous avez admis dans notre confidence. Mais, encore une fois, cet ordre ne vous concernait pas. C'est un excès de zèle de la part de mes femmes, et je les ai sévèrement réprimandées de m'avoir privée du plaisir de vous recevoir.

AMALDI.

Quoi! vraiment, Flora, vous vous occupiez de moi?

FLORA.

Je vous jure, Seigneur, que vous n'avez pas cessé de m'être présent.

AMALDI.

Vous prenez donc un intérêt sincère aux événemens de cette journée?

FLORA.

Oh! plus grand mille fois que je ne puis vous le dire. J'y attache ma félicité, mon bonheur, ma gloire, tout le charme de ma vie.

AMALDI.

Je vous remercie, Flora. (*A part.*) Cet enthousiasme part du cœur, on ne saurait s'y méprendre. Gianetti est un visionnaire, je suis aimé comme on ne le fut jamais.

FLORA, à part.

Je crois avoir entièrement détruit ses soupçons.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRO.

PÉDRO.

Seigneur, un homme de très mauvaise mise demande à être introduit près de vous ; il s'agit, dit-il, d'un objet de la plus haute importance.

AMALDI.

Son nom ?

PÉDRO.

Il a refusé de le dire.

AMALDI.

Fais entrer. (*Pédro sort.*) C'est sans doute un des auxiliaires. Ceci est encore une énigme pour vous, Flora, mais elle va bientôt s'expliquer. Rentrez ; peut-être ce que cet homme vient m'apprendre vous serait pénible.

FLORA.

Au contraire, Seigneur, j'entendrai tout avec le plus vif intérêt.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DIABOLO, enveloppé d'un manteau noir.

DIABOLO paraît surpris en voyant Flora; celle-ci lui fait signe de se taire.

(*A part.*) Comment! la voilà!... il faut que cette femme-là soit le diable en personne.

AMALDI.

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau? (*Diabolo veut tirer Amaldi à l'écart.*) Tu peux parler devant la signora... elle sait tout... les mêmes intérêts nous unissent.

DIABOLO.

Ah! c'est différent. (*Il se place entre Amaldi et Flora.*) Seigneur, le Duc est mort.

AMALDI.

Andréa et Salvator?

FLORA, bas à Diabolo.

Tués.

DIABOLO regarde Flora avec étonnement, et répète.

Tués. Du reste, rien qui mérite de vous être raconté.

AMALDI.

Comment! Andréa et Salvator ont péri?

DIABOLO.

Oui, Seigneur, ils sont morts glorieusement.

AMALDI.

Le Duc s'est donc défendu ?

DIABOLO.

Comme un lion.

AMALDI.

Il était armé ?

DIABOLO.

Jusqu'aux dents.

FLORA serre la main à Diabolo.

(*A part.*) Bien.

AMALDI.

Il m'avait trompé.

DIABOLO.

Adossé contre un arbre, il a long-tems résisté à nos efforts ; mais enfin la victoire s'est déclarée pour le parti de la justice.

AMALDI.

Et toi, tu n'es pas blessé ?

DIABOLO.

Pas la moindre égratignure. J'ai vraiment joué de bonheur dans cette affaire là.

FLORA, à part.

A merveille !

DIABOLO, montrant le manteau bleu, qu'il cachait sous le sien.

Voilà la preuve...

AMALDI.

Suis-moi; je vais te compter la somme convenue.

DIABOLO.

Très-volontiers.

AMALDI.

Mais, non... demeure. Il est inutile que l'on te voie au palais. Tu as un costume et un air trop remarquables pour ne pas faire sensation. Il vaut mieux...

DIABOLO.

Comme il vous plaira. (*Bas à Flora.*) Comment diable vous trouvez-vous ici avant moi?

FLORA, bas à Diabolo.

Je t'ai indiqué le chemin le plus long. (*Haut à Amaldi.*) Je vous suis, Seigneur.

AMALDI, qui s'est arrêté au fond, revenant sur ses pas.

Je fais une réflexion.

DIABOLO, à part.

Aie! aie!

AMALDI.

Je t'ai promis cinq cents ducats, et te les promets encore.

DIABOLO, à part.

Ce n'est pas là mon compte.

AMALDI.

Tu les auras... en voilà déjà cent.

DIABOLO, à part.

Je ne perdrai pas tout.

AMALDI.

Dans cette bourse que le Duc a portée, et dont il m'a fait présent.

(Il lui donne une bourse.)

DIABOLO.

Qu'à cela ne tienne, Seigneur; gardez la bourse, si elle vous fait plaisir, pourvu que vous me donniez l'argent.

AMALDI.

J'ai des raisons pour en agir ainsi. Écoute-moi : je veux me concilier l'estime du peuple, et je n'ai pas de moyen plus sûr pour y parvenir, que de prendre, en apparence, un grand intérêt à l'événement qui vient de se passer, et de montrer beaucoup d'empressement à connaître et à punir les auteurs de cet horrible attentat.

DIABOLO, à part.

Mauvais début! (*Haut.*) Certainement, Seigneur.

FLORA, à part.

Où veut-il en venir?

AMALDI.

Tu vas sortir par une petite porte qui donne sur la campagne.

DIABOLO.

Tout de suite, Seigneur.

AMALDI.

Non pas. Attends que j'aie fini. Je te ferai suivre par deux de mes gens.

DIABOLO.

Cela n'est pas nécessaire, j'irai très-bien seul.

AMALDI.

Tu reviendras à Ferrare par le chemin qui conduit à la forêt.

DIABOLO.

Mais je ne vois pas.

AMALDI.

Avant d'entrer dans la ville, tu seras arrêté par mes deux valets, qui te conduiront pieds et poings liés au tribunal de l'Inquisition.

DIABOLO.

Bah ! et pourquoi faire ?

AMALDI.

Ils déposeront entre les mains des juges le manteau du Duc, et cette bourse, que tu seras censé lui avoir dérobée.

DIABOLO.

Dans ce cas, j'aime autant que vous la gardiez.

AMALDI.

Non; il faut que cela soit ainsi. Ils annonceront qu'ils viennent de trouver Alphonse mort dans la forêt, et te dénonceront comme le meurtrier.

DIABOLO.

Ils feront là une belle chose... et puis ?

AMALDI.

On te conduira devant moi.

DIABOLO.

A la bonne heure, je respire. Vous me renverrez.

AMALDI.

Au contraire. Je t'interrogerai, tu nieras tout.

DIABOLO.

Bien entendu.

AMALDI.

Alors je te renverrai par-devant le tribunal, qui te condamnera à mort.

DIABOLO, avec effroi.

Permettez, Seigneur.

AMALDI.

Sois sans inquiétude. Tout cela n'aura lieu

que pour la forme. Un fidèle émissaire te procurera les moyens de t'évader, et te portera la récompense promise, sans compter ce que je te donne.

DIABOLO.

C'est comme si je n'avais rien, puisque cela sera déposé entre les mains de la justice. Permettez, encore une fois.... Si par hasard quelque circonstance, que vous ne prévoyez pas, empêchait l'effet de vos bonnes intentions. Si votre émissaire arrivait trop tard ?

AMALDI.

Sois tranquille.

DIABOLO.

Je ne suis pas tranquille du tout.

AMALDI.

Point de réflexions. Les hommes de ton espèce sont de vils instrumens, que l'on brise quand on n'en a plus besoin. Songe que ta vie est entre mes mains ; s'il t'échappe un mot qui contrarie mon plan, je te livre à l'Inquisition, et ton supplice ornera mon triomphe.

DIABOLO.

Jolie perspective !... me voilà bien avancé.

FLORA, bas à Diabolo.

Obéis, et ne crains rien ; je te sauverai.

AMALDI, dans le fond.

Holà ! Pédro ?... Sébastiani ?

DIABOLO, bas à Flora.

Parbleu ! vous m'avez fait un joli cadeau ! Où est-il donc, le camarade Barbaro ? je lui céderais volontiers ma place.

FLORA.

Tais-toi, je te réponds qu'il ne te sera pas fait le moindre mal.

DIABOLO, voyant entrer Pédro et Sébastiani.

Ah ! ce sont là mes écuyers. (*A part.*) Il n'y aura pas moyen de s'en débarrasser. Faisons contre fortune bon cœur.

AMALDI, qui a parlé bas à ses valets.

Suis ces gens ; ils savent ce qu'ils ont à faire.

DIABOLO.

Oui, Seigneur. N'allez pas m'oublier, au moins.

AMALDI.

Sois discret.

FLORA, bas à Diabolo.

Compte sur Flora.

(Diabolo sort en se grattant l'oreille : il est précédé par Pédro et suivi par Sébastiani.)

SCÈNE V.

FLORA, AMALDI.

(On voit plusieurs personnes qui se présentent à la grille du fond.)

AMALDI.

Maintenant, Flora, retournez à votre appartement. J'aperçois déjà des personnes qui se rendent à la fête; il ne faut pas que l'on vous y voie. Vous ne vous y montrerez que lorsque l'événement sera connu. Demain j'espère pouvoir vous présenter à tous mes amis comme mon épouse.

FLORA, avec une double intention.

Oh! oui, demain tout sera terminé.

AMALDI.

A moins cependant qu'il ne vous soit agréable de revenir sous un déguisement, que vous me ferez connaître.

FLORA.

Me déguiser, moi!.... Non, je veux me montrer telle que je suis. Au revoir, Seigneur.

AMALDI.

Respect, amour pour la belle Flora.

(Il lui baise la main; elle s'éloigne par la gauche.)

SCÈNE VI.

AMALDI, GIANETTI.

GIANETTI, amenant deux soldats qu'il place de chaque côté de la grille.

Songez à suivre exactement la consigne que je vous ai donnée. (*A Amaldi.*) Seigneur, j'ai fait tout ce dont nous sommes convenus.

(On ouvre la grille; les personnes qui se présentent montrent leurs cartes aux sentinelles, qui les laissent passer. Les soldats ont leurs hallebardes croisées en forme de barrière.)

AMALDI.

Bien... A propos, Diabolo sort d'ici.

GIANETTI.

Eh bien ?

AMALDI.

Plein succès.

GIANETTI.

Dieu soit loué !

AMALDI.

Nous avons perdu nos amis.

GIANETTI.

Tant mieux; c'étaient de mauvais sujets. On vient de me faire dire que ma présence est nécessaire chez moi, et j'y cours.

AMALDI.

Songe qu'elle ne l'est pas moins ici.

GIANETTI.

Je reviens bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AMALDI, SEIGNEURS et DAMES.

AMALDI, aux personnes qui sont entrées.

Soyez les bien venus... Seigneurs, et vous, Mesdames, livrez vous au plaisir. Que cette nuit soit une nuit de délices; que les mets les plus délicats, les vins les plus recherchés, soient servis avec profusion; qu'une musique harmonieuse écarte loin d'ici le sommeil, que des milliers de flambeaux chassent les ténèbres et devancent l'aurore en ces lieux; enfin que la joie soit universelle.

(Les convives se disposent à la danse; on entend en dehors une musique gaie, vive; on danse.)

BALLET.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DEUX MAGICIENS masqués.

(Peu à peu il arrive des masques; il y en a de grotesques, et qui fixent l'attention; ils dansent à leur tour. On voit, vers la fin du bal, un masque vêtu en magicien se présenter à la grille; il porte une plume rouge sur son bonnet. Il est bientôt suivi d'un autre masque, dont le costume est tout pareil au sien, à la plume près. Le second magicien suit le premier partout dans les groupes; il y en a qui se promènent par petits groupes, d'autres qui se reconnaissent et qui paraissent s'entretenir à voix basse. Amaldi, qui n'est point masqué, est arrêté par plusieurs personnes, avec lesquelles il cause.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DIABOLO, enchaîné et conduit par des soldats. Le chef de la garde remet un papier à Amaldi.

AMALDI.

De la part de l'inquisiteur suprême!... Pardon, Mesdames, il s'agit, selon toute apparence, d'un délit grave. Consentez, je vous prie, à vous réunir dans la salle du festin, où je ne tarderai pas à me rendre avec mes amis, pour en faire les honneurs. (*Les femmes sortent en dansant. Amaldi lit la lettre qu'on lui a remise, et feint le plus*

grand étonnement. Aux gardes.) Éloignez-vous un moment, que j'interroge ce monstre. Dis-moi, misérable, quel motif a pu t'engager à porter une main criminelle sur un prince justement adoré de tout son peuple. (*Quand il voit que les gardes se sont éloignés, il change de ton.*) Mes amis, le voilà, l'homme intrépide et courageux dont le bras a frappé notre ennemi. Alphonse n'est plus.

(Presque tous les conjurés se démasquent.)

DIABOLO, à Amaldi.

Vous êtes donc bien sûr des personnes qui vous entourent, pour oser?...

AMALDI.

Ce sont tous ceux que tu as vus tantôt dans la forêt. D'ailleurs, nos mesures sont bien prises.

DIABOLO, avec assurance.

Oui, Seigneur, c'est moi qui suis cet homme intrépide. Je puis, sans vanité, vous dire que ceci est un des coups les plus étonnans que j'aie faits de ma vie. C'est au point que je n'y conçois rien moi-même. Enfin, Seigneur, tant il y a que j'ai réussi, et que vous devez être content de moi.

TOUS.

Assurément.

AMALDI.

Aussi seras-tu richement récompensé.

DIABOLO, à part.

Allons, cela commence à prendre bonne tournure.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GIANETTI, accourant.

GIANETTI, à Amaldi.

Seigneur, Alphonse n'est pas mort.

DIABOLO, à part.

Aïe ! aïe !

AMALDI ET TOUS LES CONJURÉS.

Il n'est pas mort !

GIANETTI.

Il est venu dans la forêt sans armes, ainsi qu'il l'avait annoncé. Attaqué par Andréa et Salvator, il a été défendu par deux inconnus de très-mauvaise mine, qui ont vaincu nos amis. Salvator est resté sur la place; mais Andréa, quoique grièvement blessé, a pu se traîner jusqu'au bord de la forêt. Là, ses cris ont attiré quelques passans; il s'est fait porter chez moi, et c'est de sa bouche que je tiens ces détails.

AMALDI, à Diabolo.

Traître ! tu m'as donc abusé ?

DIABOLO.

Écoutez, Seigneur : je suis trop honnête homme pour vous tromper ; je crois bien que le Duc est mort ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas moi qui l'ai tué.

AMALDI.

Et qui donc ?

DIABOLO, regardant autour de lui.

Je vais vous le dire.

AMALDI.

Eh bien ! parleras-tu ?

DIABOLO.

C'est que je regarde auparavant si je ne reconnaîtrais pas parmi ces beaux masques.... (*avec mystère*) cette jeune dame... Pardon Seigneur, cette jeune dame, qui était ici quand j'y suis venu, y est-elle encore ?

AMALDI.

Qu'importe cette jeune dame ?

DIABOLO.

Il m'importe beaucoup.

AMALDI.

Elle n'y est point... Réponds... qui a frappé le Duc ? qui t'a donné son manteau ?

DIABOLO.

Flora, sous l'habit d'un pâtre, et accompagnée de Barbaro, un épouvantable coquin, qu'elle m'a présenté comme le ministre de sa

vengeance et de la vôtre. « Va, m'a-t-elle dit, je te veux du bien. Alphonse n'est plus, voilà son manteau ; porte-le chez Amaldi, tu y recevras la récompense promise au meurtrier de son frère. » Connaissant votre intimité, je l'ai crue sur parole, d'autant que le camarade avait bien l'air...

AMALDI.

Flora m'a trahi !... la perfide ! elle mourra. Je vais la chercher... c'est devant vous, amis, que je veux...

GIANETTI.

Un moment. Flora ne peut nous échapper; mais il est un autre point non moins important, qu'il faut éclaircir avant tout. (*A demi-voix.*) Andréa m'a dit aussi que, d'après les ordres du plus jeune de ses libérateurs, le Duc devait se rendre au bal, déguisé en magicien, et qu'on le reconnaîtrait à une plume rouge placée sur son bonnet.

(Dans ce moment les deux magiciens se sont approchés, ils entendent ce que dit Gianetti, et avant qu'il ait fini, par un mouvement plus prompt que la pensée, le deuxième détache la plume rouge qui est au bonnet du premier, et la place au sien.)

AMALDI.

Une plume rouge !... voyons... (*Amaldi et tous les conjurés regardent à gauche, puis à droite.*) Le voilà. (*Dans le mouvement qui s'est fait, quelques masques ont entouré le premier magicien, et l'ont séparé de l'autre.*) C'est le Duc.

FLORA ôte son masque, son habit, et paraît vêtue comme au commencement de l'acte.

Vous vous trompez, ce n'est pas lui.

AMALDI, reculant de surprise.

Flora!.... perfide! ta dernière heure est sonnée. Rien ne peut te soustraire à la mort, et c'est moi qui veux te la donner.

UN MASQUE, d'une voix forte.

Scélérat!

AMALDI s'élançait sur Flora; cette voix le frappe, et il s'arrête.

Mes amis, Alphonse est parmi vous, il vient de se trahir. J'ai reconnu sa voix.

ALPHONSE, se démasquant.

Oui, monstre, il y est pour te punir.

AMALDI.

Point de pitié. Amis, nous tenons nos deux victimes, frappons-les à la fois.

(Il s'avance vers Alphonse, tous les conjurés l'imitent. Il se fait un mouvement général. Marco couvre Alponse de son corps, Verner se place devant Flora; une ligne entière de masques, qui garnissaient les côtés et le fond de la salle, jettent habits et masques, et présentent des soldats de la garde allemande, qui renversent les conjurés, les désarment, et sont prêts à les frapper. Tableau général.)

AMALDI.

Quoi! Flora, vous m'avez trompé!

FLORA.

Je m'en fais gloire.... ce jour est le plus beau de ma vie. Je n'ai feint d'entrer dans vos vues que pour déjouer ce complot odieux. J'ai été plus d'une fois sur le point d'échouer; mais, dans ce cas, mon parti était pris : je me serais percé le cœur, plutôt que d'appartenir à un vil meurtrier.

ALPHONSE.

Amaldi, et vous, ingrats que je n'ai cessé de combler de bienfaits, vous vous êtes rendus indignes de pardon, je vous livre tous à la sévérité des lois, elles mettront un terme aux effets de votre perversité. (*On emmène Amaldi et tous les conjurés. A Flora.*) O mon ange tutélaire ! sans toi, je succombais aux piéges de ces brigands?... Femme étonnante ! que ne te dois-je pas !... quelle récompense ?...

FLORA.

En est-il de plus belle, de plus glorieuse que l'honneur d'avoir sauvé son pays ?

FIN DE L'ANGE TUTÉLAIRE.

LA CITERNE,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 14 janvier 1809.

PERSONNAGES.

DON FERNAND, riche seigneur espagnol.
DON RAPHAEL, père de Clara et de Séraphine.
DON ALVAR, fils du gouverneur de l'île Majorque, amant de Séraphine.
CLARA, fille aînée de don Raphaël.
SÉRAPHINE, sa sœur.
PICAROS (*), aventurier, autrefois compagnon d'Octar.
GONZALÈS, majordome attaché à don Fernand.
LOUISA, fille de Gonzalès.
DON MESQUINOS, vieux gentilhomme ridicule, amoureux de Louisa.
OCTAR, chef de corsaires barbaresques.
JENNARO } corsaires.
SPALATRO }
LE CHEF DES ALGUAZILS.
UN NÈGRE.
PAYSANS, PAYSANNES.
ALGUAZILS.
CORSAIRES.

La scène est dans l'île Majorque.

(*) Ce rôle appartient à l'emploi des premiers comiques.

LA CITERNE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plage couverte de ruines moresques. La mer s'étend depuis le troisième plan jusqu'au fond; elle doit offrir une étendue immense de tous côtés. A droite au deuxième plan, un belvéder en chaume, construit sur des ruines, et d'où l'on descend par une rampe qui conduit au bord de la mer. Ce belvéder est censé à peu de distance du château de Belmonté, habité par Gonzalès. A droite et à gauche, au premier et au deuxième plan, des arcades, des restes de colonnes, des débris de divers monumens, au milieu desquels croissent des arbustes, des fleurs, et un sarcophage antique. Quelques pointes de rochers s'élèvent au-dessus de la mer, vers le milieu du théâtre. A gauche, au sixième plan, est un roc escarpé, couvert de broussailles. L'ensemble de cette décoration doit être très-pittoresque.

SCÈNE I.

GONZALÈS, PAYSANS, PAYSANNES.

(Au lever du rideau, la mer est couverte de pêcheurs; les uns jettent le filet, les autres le retirent, tandis que les femmes, dont une partie est sur les premières barques, et l'autre sur les degrés qui mènent au belvéder, forment une chaîne, et se passent de main en main des paniers pleins de poissons, ce qui présente une suite de tableaux très-animés. Gonzalès, au bord de la mer, donne des ordres et préside à tout.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DON MESQUINOS, vêtu ridiculement et avec une grande rapière au côté.

DON MESQUINOS.

Bonjour, seigneur Gonzalès.

GONZALÈS.

Salut à don Mesquinos. (*A part.*) Nous avions bien affaire de cet importun.

DON MESQUINOS.

La pêche est-elle abondante ?

GONZALÈS.

Mais, pas mal, Dieu merci.

DON MESQUINOS.

Tant mieux, je vous en fais mon compliment. C'est un plaisir que j'aime beaucoup ; j'y suis fort adroit, et surtout très-heureux ; en général je brille dans tous les exercices du corps, particulièrement dans ceux qui demandent de la souplesse, de la force et de l'agilité. Ce n'est pas l'embarras... je n'ai que des grâces à rendre à la nature. Vous voyez, elle m'a vraiment traité avec une libéralité sans égale ; elle m'a tout donné avec profusion. Ah ! çà, dites-moi, quel est donc le motif de cette grande pêche ? vous n'avez pas coutume...

GONZALÈS.

Quoi ! vous arrivez de la capitale, et vous ignorez que don Fernand, mon maître, marie dans trois jours sa pupille, la jeune Séraphine ?

DON MESQUINOS.

A don Alvar, fils du gouverneur de l'île, n'est-ce pas ? effectivement, j'en ai entendu parler : mais je ne croyais pas que don Fernand osât prendre sur lui de conclure ce mariage avant de s'être bien assuré que le père de la jeune personne a cessé de vivre.

GONZALÈS.

Hélas ! il n'est plus permis d'en douter. Depuis quinze ans que le malheureux don Raphaël a été pris par les Africains et emmené en esclavage à Alger, avec Clara, la plus jeune de ses filles, il n'a donné aucun signe d'existence ; l'état a perdu là un marin distingué, et, ce qui est plus encore, un brave homme qui lui a rendu de grands services et envers lequel le roi s'est montré bien ingrat. Quelle injustice ! flétrir par un édit infamant...

DON MESQUINOS.

Soit dit sans médisance, Gonzalès, on assure que don Fernand, sous l'apparence d'une amitié sincère, n'a pas peu contribué à la disgrâce de don Raphaël, dans l'espoir de s'emparer de ses biens en se chargeant de la tutelle de la jeune Séraphine.

GONZALÈS.

Seigneur Mesquinos, je ne dois pas permettre...

DON MESQUINOS.

Vous avez raison; j'oubliais qu'il est votre maître. Parlons d'autre chose; du motif qui m'amène à Belmonté, par exemple; de mon mariage avec votre charmante fille, la belle Louisa.

GONZALÈS.

Votre mariage! c'est une plaisanterie. Je ne consentirai jamais à cette union.

DON MESQUINOS.

Songez que je suis riche.

GONZALÈS.

Je ne vends pas ma fille; elle est douce, bonne, vertueuse, jolie...

DON MESQUINOS.

Ah! jolie... ce n'est pas l'embarras... la plus jolie personne de l'île Majorque et des îles environnantes.

GONZALÈS.

Dites de toute l'Espagne. C'est pour cela qu'elle peut, qu'elle doit choisir.

DON MESQUINOS.

Vous me permettrez bien au moins de me mettre sur les rangs?

GONZALÈS.

Je ne m'y oppose pas; mais je suis tranquille.

DON MESQUINOS.

Vous ne connaissez pas tous mes moyens de séduction; patience; nous allons voir.

(Pendant cette scène les paysans et paysannes sont descendus; tous sont au bord de la mer.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LOUISA, arrivant par le belvéder; elle apporte un panier rempli de provisions; deux valets qui la suivent portent des outres pleines.

DON MESQUINOS.

Ah! la voilà. Arrivez donc, bel ange. Loin de vous je languis, je meurs, je dessèche; regardez-moi plutôt.

LOUISA, sans répondre à don Mesquinos et presque sans le regarder, passe devant lui et s'adresse à son père en lui montrant les paniers.

Mon père, voilà ce que vous m'avez demandé.

GONZALÈS.

Bien, ma fille.

DON MESQUINOS.

Quel accueil! quelle froideur! après une absence de six semaines.

LOUISA.

Déjà six semaines ? c'est singulier : je croyais qu'il y avait à peine trois jours que nous ne vous avions vu.

DON MESQUINOS.

Cruelle personne ! pouvez-vous déchirer ainsi le cœur de l'amant le plus épris, le plus tendre, le plus ?... Ah !... dites, belle Louisa, quelle preuve vous faut-il de mon amour ?

LOUISA.

Que vous ne m'en parliez plus.

DON MESQUINOS.

Vous le voulez, ingrate ! Eh bien ! je me résigne. Oui, je saurai réduire mon amour au silence, ce ne sera désormais que par mes regards, mes soupirs et mes actions que je vous entretiendrai de ma flamme.

GONZALÈS.

Bien cela, Seigneur Mesquinos ; tel est le langage qui convient à un noble Castillan. (*Aux paysans.*) Allons, mes enfans, c'est assez travailler, reposez-vous, et venez...

DON MESQUINOS, à Gonzalès.

Un moment, Gonzalès, un moment. Pour commencer à tenir parole, je vais donner à votre fille un échantillon de mon savoir-faire. (*Il ôte sa rapière, son manteau, son chapeau, pose le tout sur une pierre, puis se tourne gravement vers Louisa, et lui dit avec un air im-*

portant et ridiculement tendre.) Je vais pêcher pour vous.

LOUISA.

Ne vous donnez pas la peine.

GONZALÈS, à Louisa.

Laisse-le faire.

(Don Mesquinos entre dans une barque; il prend un filet, et se dispose à le jeter. Tout le monde s'est rangé des deux côtés du théâtre; la rampe du belvéder est couverte de curieux.)

DON MESQUINOS, à des pêcheurs qui sont près de lui.

Éloignez-vous, laissez-moi; je veux avoir seul la gloire d'offrir à la dame de mes pensées le tribut de mon adresse.

(Les pêcheurs s'éloignent et se tiennent à l'écart; quand tout est disposé comme l'a demandé Mesquinos, il se place à l'extrémité de la barque et jette le filet; mais le poids le fait chanceler, il perd l'équilibre et tombe dans la mer. Le premier mouvement des spectateurs est de rire.)

GONZALÈS, aux paysans.

Secourez-le.

(Les barques se rapprochent; quelques pêcheurs se jettent à l'eau. On laisse tomber un grand filet avec lequel on retire Mesquinos, tenant entre ses bras un énorme poisson.)

DON MESQUINOS.

Je savais bien que je l'attraperais.... Ce n'est pas l'embarras, il a voulu m'échapper. mais j'ai couru plus fort que lui : et le voilà.

(*Il sort de la barque.*) Belle Louisa, je le dépose à vos pieds. (*Il présente le poisson à Louisa, qui recule en le voyant sauter.*) N'ayez pas peur, je suis là; il n'osera pas vous faire du mal.

GONZALÈS, bas à Mesquinos.

Serait-ce là, par hasard, un de vos moyens de séduction?

DON MESQUINOS.

Eh bien! il n'est peut-être pas joli?... Vous êtes difficile.

GONZALÈS.

Suivez-moi, Seigneur; je vais vous conduire au château, et vous donner d'autres vêtemens..... Vous, mes enfans, livrez-vous à la joie. Après le travail vient la récompense; c'est trop juste.

DON MESQUINOS.

Vous voyez, belle Louisa, dans quel état m'a mis mon amour: je suis trempé de la tête aux pieds; j'ai le corps transi, mais le cœur brûle toujours...

GONZALÈS.

Eh bien! venez-vous?

DON MESQUINOS.

Adieu, tigresse.

(Il va rejoindre Gonzalès, et monte au belvéder.)

SCÈNE IV.

LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES.

(Tous les paysans sont redescendus à terre.)

LOUISA.

Asseyez-vous, mes amis.

(Tous s'asseient, les uns à terre, les autres sur les ruines, d'autres le long de la rampe. Louisa et les deux valets qui l'ont suivie distribuent à boire et à manger à tout le monde.)

TOUS.

A la santé de la belle Louisa !

(Ils boivent.)

LOUISA.

Je vous remercie. (*Après un moment de silence pendant lequel tous mangent et boivent.*) Quand vous voudrez j'ouvrirai la danse ; nous commencerons par le fandango.

TOUS, se levant vivement.

Nous voilà prêts.

(On danse.)

(A la fin du ballet, qui doit être court et très-vif, on entend un coup de tonnerre dans l'éloignement. Le ciel s'obscurcit ; en un instant la mer est couverte de nuages épais d'où jaillissent mille éclairs ; les vagues se soulèvent, et bientôt, poussées avec violence par les vents furieux, viennent se briser contre les rochers.)

LOUISA.

Sauvons-nous, nous danserons à notre aise dans la grande salle basse du château.

TOUS.

Oui, oui, sauvons-nous.

(Tous remontent la rampe et finient par le belvéder; les femmes ont relevé le derrière de *leurs jupons* pour s'en couvrir la tête.)

SCÈNE V.

(La tempête augmente, les coups de tonnerre se succèdent avec rapidité; l'air est en feu, les flots amoncelés s'élancent à une hauteur prodigieuse. La grêle et la pluie tombent avec un fracas horrible; toute la nature est en convulsion. On aperçoit dans l'éloignement un vaisseau battu par la tempête, et qui fait des *signaux de détresse*, il tire plusieurs coups de canon, dont on voit le feu et dont le bruit ne se fait entendre que long-tems après. Plusieurs petits bâtimens démâtés passent successivement; l'un d'eux fait explosion, et s'abîme à la vue des spectateurs.)

SCÈNE VI.

DON RAPHAEL.

(On le voit lutter contre les flots; il cherche à atteindre à la nage une pointe de rocher qui s'élève au milieu de la mer; mais il est souvent repoussé par les vagues; enfin il y arrive: son premier mouvement est de lever les mains vers le ciel.)

Dieu tout-puissant, tu as daigné jeter un regard sur ta créature; mais ce bienfait n'est rien, s'il ne s'étend point jusqu'à ma fille. Reprends, ô mon Dieu, la vie que tu m'as conservée, si je ne dois plus revoir la fidèle compagne de mes malheurs..... Clara! ma chère Clara! es-tu perdue pour moi?...Quel épouvantable chaos! de tous côtés des abîmes sans fond, des gouffres entr'ouverts! ô ma fille! ma fille! sans doute elle a péri.

CLARA, dans l'éloignement à droite, et d'une voix faible.

Don Raphaël! mon père!

DON RAPHAEL.

Elle m'a répondu... Clara! me voici. Grand Dieu, soutiens encore un instant son courage et ses forces... (*Il se jette à la mer, et nage du côté d'où est venue la voix.*) Où es-tu? réponds-moi...

CLARA, de même.

Secourez-moi, je meurs...

(Don Raphaël disparaît un moment. La tempête redouble, la mer est plus agitée, plus furieuse qu'auparavant. mais le ciel moins sombre, permet de distinguer ce qui se passe dans la partie qui est le plus près du bord de la scène.)

SCÈNE VII.

DON RAPHAEL, CLARA.

(On voit don Raphael soutenant sa fille d'un bras, et de l'autre fesant tous ses efforts pour gagner le roc escarpé qui est à gauche. Tour à tour portés jusque-là et repoussés par les vagues, ils parviennent cependant au bas de ce rocher; un arbre à moitié mort et courbé par les vents, laisse pendre la seule branche qui lui reste vers la mer. Clara, aidée par son père qui la soulève, touche à l'extrémité de cette branche, s'en saisit et gravit le rocher; elle est presque parvenue au sommet, quand la foudre tombe sur l'arbre et le brise. Clara jette un cri, et retombe dans la mer avec la branche à laquelle elle était suspendue. Don Raphaël la ressaisit, et se dirige vers l'endroit le moins élevé; là, il la place sur ses épaules, et en la soulevant par degrés, elle parvient, à l'aide des broussailles auxquelles elle s'accroche, à gravir le roc. Quand elle est arrivée au sommet, elle aide à son père, qui gravit comme elle. Dès qu'ils se voient hors de danger, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, puis à genoux.)

(La tempête commence à se calmer; on n'entend plus le tonnerre que par intervalles et dans l'éloignement.)

(Après avoir rendu grâce à la Divinité, ils se lèvent.)

CLARA.

Où sommes-nous, mon père? de quel côté porterons-nous nos pas?

DON RAPHAEL.

Non loin de ce belvéder, j'aperçois un édifice assez considérable; mais comment feras-tu pour arriver jusque-là?

CLARA.

En vous revoyant, mon père, j'ai recouvré mes forces. Je ne sens presque plus la fatigue.

DON RAPHAEL.

Dirigeons-nous vers cette habitation; sans doute le Ciel ne laissera point son ouvrage imparfait; il permettra que nous trouvions là un asile et des secours.

(Ils s'enfoncent dans le taillis qui couvre le roc, et on les perd de vue.)

SCÈNE VIII.

OCTAR, JENNARO, SPALATRO, CORSAIRES.

(Tous entrent par la droite; ils sont chargés de butin.)

OCTAR.

Maudite soit la tempête qui nous a forcés de relâcher dans cette île!

SPALATRO.

Ma foi, Capitaine, il est fort heureux que nous n'ayons point échoué comme trois ou quatre bâtimens que nous avons vu s'abîmer à demi-portée de canon. Corps et biens, tout a péri.

JENNARO.

Quel dommage ! si du moins nous avions pu leur faire une visite auparavant.

OCTAR.

Tu ne songes qu'au pillage.

JENNARO.

C'est le genre de commerce le plus facile et le plus répandu.

OCTAR.

Trève de plaisanteries. Ces ruines ne nous cachent point assez pour ne pas craindre d'être découverts. Nous avions autrefois un grand nombre de retraites sur tous les points de l'île, mais ce coquin de Picaros les a toutes indiquées au Gouverneur pour obtenir sa grâce, et je n'en connais pas une seule maintenant où nous soyons en sûreté.

SPALATRO.

Pardon, Capitaine, il en est une près d'ici que Picaros ne connaissait pas, du moins je le présume, et qui probablement vous est inconnue à tous. Le hasard la fit découvrir au fameux corsaire Machmoud, sous les ordres

duquel j'avais l'honneur de servir avant que je fusse des vôtres. C'est une citerne spacieuse et profonde située près du vieux château de Belmonté, que vous voyez sur la hauteur... à trois cents pas d'ici. Elle communiquait jadis au château, et avait été construite pour conserver de l'eau en cas de siége ; mais aujourd'hui elle est à sec, et ne paraît avoir d'autre issue qu'un long souterrain qui aboutit sur cette plage.

OCTAR.

Fort bien !

SPALATRO.

L'entrée était pratiquée dans une espèce de sarcophage antique caché par des arbustes. (*Il regarde les ruines qui sont autour de lui.*) Il est très-possible qu'elle ait été découverte et comblée depuis. Eh ! m'y voilà. En poussant la pierre qui le couvre, on trouvait une trappe à bascule, puis un petit escalier. (*Aidé d'un de ses camarades, il fait glisser la pierre qui couvre le sarcophage.*) C'est cela... vite ! un flambeau ! je vais reconnaître les lieux, et reviendrai bientôt vous dire s'ils sont en état de nous recevoir.

OCTAR.

Bien, Spalatro ; tu es intelligent et brave, nous ferons quelque chose de toi.

SPALATRO.

Avec votre exemple, Capitaine, on ne saurait manquer de réussir.

(On allume un flambeau avec un phosphore. Spalatro descend dans le souterrain.)

OCTAR.

Trois hommes avec lui en cas d'événement.

(Trois pirates suivent Spalatro.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté SPALATRO.

OCTAR.

Si cette retraite nous convient, nous y passerons quelques jours pour nous remettre de nos fatigues, puis nous débarquerons nos prises pour en faire le partage et les déposer dans notre nouveau magasin. Qui sait? il est possible que cette citerne devienne bientôt un de nos meilleurs comptoirs. Que tiens-tu là Jennaro?

JENNARO.

Une cassette.

OCTAR.

Que renferme-t-elle?

JENNARO.

Je ne sais.

OCTAR.

De l'or, sans doute; car je te connais, tu t'attaches au solide.

JENNARO.

Non, Capitaine; elle est enveloppée de toile cirée, sans doute de peur d'avarie, et cela n'annonce rien de bon.

OCTAR.

Où l'as-tu donc trouvée?

JENNARO.

Je ne l'ai pas trouvée, Capitaine, c'est elle qui est venue s'offrir.

OCTAR.

La réponse est plaisante.

JENNARO.

Elle est vraie. Cette cassette flottait sur la mer; elle m'a été apportée par une vague qui a inondé la chaloupe au moment où nous allions aborder. Je me suis bien douté qu'un objet aussi léger ne pouvait être très-précieux; mais cependant à tout hasard, et pour n'en pas perdre l'habitude, je l'ai prise. Elle appartenait sans doute à quelqu'un de ces malheureux qui ont péri sous nos yeux, à quelque pauvre diable qui est maintenant au fond de l'eau, et qui regrette son trésor.

OCTAR.

Tu n'y songes pas; s'il est au fond de l'eau,

JENNARO.

Vous avez raison, Capitaine. Ma foi, qu'il vive s'il lui plaît, dussé-je restituer la cassette; foi d'honnête corsaire, je la lui rendrais de bon cœur.

OCTAR.

Voici Spalatro, son voyage n'a pas été long.

(La tempête s'est apaisée tout-à-fait : la mer est calme, l'horizon s'est éclairci, tout est remué dans l'ordre.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SPALATRO.

SPALATRO.

Je ne suis pas allé jusqu'au fond, Capitaine; j'ai retrouvé les choses dans le même état où nous les avions laissées il y a trois ans, et je crois pouvoir vous assurer que nous serons à merveille dans cette demeure souterraine.

OCTAR.

Eh bien ! conduis-nous, allons prendre possession de notre nouvelle capitale. Toi, Jennaro, dont je connais la vigilance et l'adresse, tu resteras en sentinelle... ici... dans l'intérieur de ce monument ou aux environs, pour observer ce qui se passe et indiquer notre retraite à ceux de nos gens qui sont restés au *vaisseau*.

JENNARO.

En ce cas, il faudrait me laisser cet habit de mendiant qui nous sert pour aller à la découverte ; il pourra m'être utile. Qui de vous s'en est chargé ?

SPALATRO, désignant un des pirates.

Lui.

JENNARO.

Donne. Tout y est-il ? la barbe, la perruque, le manteau, le bâton, la mandoline ?

SPALATRO.

Tout, jusqu'à l'habit de matelot de mon petit conducteur. Nous nous en sommes servis avant-hier à Barcelone.

JENNARO.

Bon ! (*Il prend le tout et le cache entre des pierres derrière le sarcophage.*) Tiens, Spalatro, charge-toi de ma cassette, tu me la rendras... sans l'ouvrir ?

SPALATRO.

Fi donc ! pour qui me prends-tu ?

(Tous les corsaires, conduits par Spalatro et Octar, descendent dans le souterrain, Jennaro descend le dernier.)

JENNARO.

Me voilà à mon poste, on vient, motus.

(Il entend parler à la cantonade et baisse la pierre.)

SCÈNE XI.

DON MESQUINOS, LOUISA.

LOUISA, de loin.

Laissez-moi, don Mesquinos, laissez-moi.

DON MESQUINOS, poursuivant Louisa qui descend précipitamment la rampe du belvedere. Il tient un écrit à la main.

Vous avez beau me fuir, cruelle Louisa, vous ne m'échapperez point; je vous suivrai partout.

LOUISA.

Laissez-moi, vous dis-je; vos éternelles poursuites me fatiguent.

DON MESQUINOS.

Vous me haïssez donc?

LOUISA.

Je ne vous hais point, mais je ne vous aime pas.

DON MESQUINOS.

Et pourquoi ne m'aimez-vous pas?

LOUISA.

Parce que vous ne me semblez point aimable.

DON MESQUINOS.

Touchante ingénuité! ce n'est pas l'embarras, cette injuste prévention ne saurait durer.

LOUISA.

Toujours.

DON MESQUINOS.

Jolie perspective ! avec le tems et des soins assidus, vous changerez peut-être de sentimens à mon égard.

LOUISA.

Jamais.

DON MESQUINOS.

Flatteuse espérance ! tout ce que vous me dites est-il bien vrai ? Louisa, je ne saurais vous croire inhumaine à ce point.

LOUISA.

Croyez-le, don Mesquinos, car je ne mens jamais.

DON MESQUINOS.

Ingrate ! vous ne savez pas tout ce que vous refusez : indépendamment de mon cœur et de mon amour, présens bien précieux sans doute, je vous destinais un trésor. Voyez cet écrin...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JENNARO.

(Jennaro soulève doucement la pierre du sarcophage. D. Mesquinos lui tourne le dos.)

LOUISA.

Que m'importe ?

DON MESQUINOS.

Il renferme tous les bijoux de ma mère, de mon aïeule et de ma bisaïeule. (*Jennaro paraît convoiter l'écrin et rêver aux moyens de l'avoir en sa possession.*) C'était vous, ingrate, que j'avais jugée digne de les porter; mais vous les dédaignez, eh bien ! une autre moins difficile saura les prendre. (*Il pose l'écrin sur une pierre qui touche le sarcophage. Jennaro étend le bras, prend l'écrin et disparaît.*) Une autre ! ah ! que dis-je ? (*Il se jette aux genoux de Louisa.*) Est-il en mon pouvoir de ressentir pour une autre ce feu dévorant, cette flamme inextinguible?.. Cruelle Louisa ! prenez pitié d'un malheureux qui va périr à la fleur de l'âge, victime d'une passion funeste. Encore une fois, rendez-moi mon cœur ou prenez mon écrin. Voyez, admirez l'éclat de ces diamans, la blancheur de ces perles. (*Il se retourne pour prendre l'écrin.*) Oh ! ciel !... qu'est-il devenu ?... mon écrin ! mon cher écrin !

LOUISA, effrayée.

Que dites-vous, Seigneur?

DON MESQUINOS.

Il était là... je le jure. J'en prends à témoin le ciel, la mer, ces ruines et les ombres des Sarrazins qui les ont habitées. (*Jennaro soulève la pierre; don Mesquinos, qui est à la droite de Louisa, l'aperçoit et jete un cri perçant.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!... à moi! à l'aide!

LOUISA.

Qu'avez-vous?

DON MESQUINOS, en fuyant.

Un Sarrazin... non... c'est le diable!

(Il se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XIII.

JENNARO, LOUISA.

LOUISA, allant prendre un panier que l'on a laissé sur un monceau de ruines à droite.

Vraiment le pauvre homme a perdu la tête.

JENNARO, à part.

Si je pouvais prendre la fille aussi, elle en vaut bien la peine... essayons. (*Il sort doucement du sarcophage, armé de deux pistolets; quand Louisa se retourne pour remonter au belvéder, elle se trouve presque*

nez-à-nez avec Jennaro, et pousse un cri d'effroi.) Ne craignez rien, la belle enfant, je ne veux vous faire aucun mal.

LOUISA, tremblante.

Vous m'avez fait grand'peur.

JENNARO.

Si ce sont ces armes qui vous effraient, je vais les déposer. (*Il met ses pistolets sur la même pierre où don Mesquinos a posé son écrin.*) Mais cette complaisance me vaudra-t-elle un baiser?

(Il veut s'approcher, Louisa s'éloigne.)

LOUISA, cherchant à s'échapper.

Laissez-moi, monsieur le voleur, ne m'approchez pas, vous me feriez mourir.

JENNARO.

Bah! bah! on n'en meurt pas. (*Il approche en étendant les bras pour lui barrer le passage.*) Oh! il n'y a rien à faire, il me faut un baiser.

LOUISA, à genoux et les mains jointes.

Oh! je vous en prie, monsieur le voleur, ne m'embrassez pas.

JENNARO.

Vous prenez un mauvais moyen pour m'attendrir.

LOUISA.

Que faut-il que je fasse?

JENNARO.

Ne soyez pas si jolie.

LOUISA.

Cela ne dépend pas de moi.

JENNARO.

Aussi me faut-il...

(Il s'avance.)

LOUISA se lève et se blottit contre un monceau de ruines.

Au secours!... ô mon Dieu!... au secours!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA accourt, voit les pistolets, les prend, et se tenant en attitude menaçante.

Scélérat! arrête, ou tu es mort.

JENNARO, se retournant, avec un air ironique et dédaigneux.

Tiens, ce petit bonhomme! il est drôle. Rends-moi ces armes, mon petit ami, tu vas te faire mal.

(Il s'éloigne un peu de Louisa qui profite de ce moment pour s'enfuir.)

LOUISA, en remontant les degrés du belvéder.

Merci, aimable jeune homme! que le Ciel vous le rende!

JENNARO.

Elle m'échappe.

(Il la poursuit jusqu'au bas de la rampe.)

CLARA.

Tu n'iras pas plus loin.

(Elle tire un coup de pistolet sur Jennaro.)

JENNARO, avec un grand sang-froid.

Ce n'est pas cela, mon ami, vise donc plus juste. (*Clara tire le second coup et le manque.*) A mon tour maintenant.

(Il vient à la rencontre de Clara avec un air menaçant.)

CLARA.

Mon père! mon père!

DON RAPHAEL, en dehors.

Me voilà.

JENNARO, à part.

Ils sont deux, je décampe.

(Il s'échappe par la droite. Clara fait mine de le poursuivre; alors Jennaro, pour l'arrêter, lui jette le paquet qu'il a ramassé derrière le sarcophage.)

SCÈNE XV.

DON RAPHAEL, CLARA.

DON RAPHAEL, accourant.

Qu'est-il arrivé? Ces coups de pistolet... ces cris...

CLARA.

Ce n'est rien, mon père; c'est moi qui ai voulu tuer ce méchant homme qui se sauve.

DON RAPHAEL.

Le tuer! pourquoi?

CLARA.

Il faisait violence à une jeune paysanne que j'ai délivrée de ses mains.

DON RAPHAEL.

Toi, ma fille!

CLARA.

Oui, en vérité. Je suis encore tout étonnée de ma bravoure.

DON RAPHAEL.

Dis donc de sa poltronnerie.

CLARA.

J'ai pris un air méchant, une grosse voix, cela lui a fait peur, je l'ai mis en fuite, et voilà le prix de ma victoire.

(Elle ramasse le paquet)

DON RAPHAEL.

Qu'est-ce que cela? (*Clara défait le paquet.*) Un vieux manteau.

CLARA.

Un mauvais feutre...

DON RAPHAEL.

Une ceinture...

CLARA.

Une perruque... (*Gaîment.*) Un habit de matelot pour moi!... oh! mon père, c'est un trésor que le Ciel nous envoie.

DON RAPHAEL.

Nous cherchions tout à l'heure sous quel déguisement nous pourrions nous introduire chez don Fernand, pour revoir ta sœur et déjouer les desseins criminels de ce perfide ami...

CLARA.

Le voilà trouvé.

DON RAPHAEL.

Bien perfide, sans doute. Le traître serait le premier à me livrer à la justice, s'il avait le moindre soupçon de mon existence. Grand Dieu! à quel abaissement tu me réduis! don Raphaël contraint à se déguiser dans des lieux qui furent si souvent témoins de sa gloire! Ingrate patrie! Monarque plus ingrat encore!

CLARA.

Mon père, nous avons été bien malheureux, sans doute; mais toujours à côté de nos revers j'ai trouvé des motifs de consolation.

DON RAPHAEL.

Quinze ans de captivité! Des traitemens barbares!

CLARA, tendrement.

Mais Clara portait la moitié de vos chaînes.

DON RAPHAEL.

Echappé par un miracle, trouver à mon retour mon nom flétri et placé parmi celui des traîtres !

CLARA.

Qu'importe le nom, mon père, quand la gloire vous reste !

DON RAPHAEL.

Mon épouse au tombeau !

CLARA.

Vous avez encore deux filles.

DON RAPHAEL.

Hélas ! je n'en ai qu'une. (*Il presse Clara contre son cœur.*) Reverrai-je jamais Séraphine ? lui sera-t-il permis d'embrasser son père ?

CLARA.

Mon cœur me dit que nous trouverons ici le terme de nos douleurs.

DON RAPHAEL.

Comment veux-tu que je m'abandonne à ces illusions ? la mer ne vient-elle pas d'engloutir mon dernier espoir, les preuves de mon innocence ?

CLARA.

Des preuves, vous en trouverez dans le cœur de tous vos compagnons d'armes ; il doit battre encore au souvenir de vos exploits. Quel

bruit se fait entendre ? (*Elle regarde vers le belvéder.*) Ce sont des paysans armés qui courent de ce côté... Vite, vite, mon père, prenez ce déguisement.... Là, derrière ces ruines... pour n'être pas vu... (*Don Raphaël disparaît un moment à gauche.*) Ah ! encore un bâton, une mandoline... Eh ! mais, j'ai songe... feignez d'être aveugle... Vous vous nommez Ambrosio... moi, Carlo, votre petit conducteur... Comme une autre Antigone, je guide mon père à travers les écueils... Puissé-je, après tant d'orages, le conduire au port !

(Don Raphaël ne tarde pas à revenir travesti. Il s'assied sur une pierre. Clara le quitte et disparaît à son tour pour se revêtir de l'habit de matelot.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GONZALÈS, DON MESQUINOS, PAYSANS armés de fusils, de bâtons, etc.

DON MESQUINOS.

C'est là, derrière cette grosse ruine que je l'ai vu. Il avait une grande barbe noire et une figure... ah ! mon Dieu ! quelle figure ! Descendez, mes amis, cherchez partout ; vous le trouverez, ce coquin-là. Surtout ne manquez pas l'écrin.

(Il reste au haut du belvéder, les paysans descendent. don Raphaël et Clara s'avancent vers les paysans.)

ARA chante en s'accompagnant avec la mandoline.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Un pauvre aveugle va périr
De faim et de misère ;
Si l'on ne vient le secourir,
C'est son heure dernière.
Ne refusez pas au malheur
Une légère offrande ;
Je prirai Dieu de tout mon cœur
Afin qu'il vous le rende.

DEUXIÈME COUPLET.

Nous étions en captivité
Sur des rives lointaines ;
Par un miracle, en sa bonté,
Le Ciel brisa nos chaînes.
Ne refusez pas au malheur
Une légère offrande ;
Je prirai Dieu de tout mon cœur
Afin qu'il vous le rende.

DON MESQUINOS.

Eh ! mes amis, n'allez pas plus loin. Voilà mon voleur. Ce n'est pas l'embarras, il a changé d'habit, mais c'est absolument la même tête.

GONZALÈS.

Vous venez de nous dire qu'il avait la barbe noire, et celle de ce bonhomme est blanche.

DON MESQUINOS.

Du blanc au noir, ce n'est pas l'embarras... Je n'ai pas eu le tems d'y regarder de si près; arrêtez-le toujours, quitte à le relâcher ensuite.

DON RAPHAEL.

Carlo, est-ce à nous qu'on en veut?

CLARA, aux paysans qui entourent don Raphaël et le menacent.

Hélas! mes bons Messieurs, vous vous trompez, mon maître est un pauvre aveugle.

DON MESQUINOS.

Peste! quel aveugle! tu ne l'étais pas quand tu m'as volé mes bijoux.

CLARA, à genoux.

Mon père est incapable du crime dont on l'accuse.

DON MESQUINOS

Tiens! comme il s'embrouille! Tout à l'heure c'était son maître, à présent c'est son père.

CLARA,

Sans doute, puisque c'est lui qui me nourrit. Il se nomme Ambrosio, et moi Carlo.

DON MESQUINOS.

Taratata! rébus que tout cela. Je veux qu'on

nous confronte. Il faudra bien qu'il me reconnaisse.

GONZALÈS.

Vous êtes fou, don Mesquinos, comment voulez-vous être confronté avec un aveugle?

DON MESQUINOS.

Vous avez raison, je n'y pensais pas. (*Il vient se placer derrière le sarcophage et se lève par degrés.*) Il était là... comme cela, derrière cette masse de pierres; je l'ai vu se lever doucement et me faire la grimace.

GONZALÈS.

Vous vous trompez, cet homme n'a point l'air d'un voleur.

DON MESQUINOS.

Raison de plus pour s'en méfier; ces gens-là savent prendre tous les airs possibles. Et certainement Gonzalès, majordome de don Fernand...

DON RAPHAEL, bas à Clara.

Entends-tu? don Fernand!

DON MESQUINOS.

L'un des plus riches seigneurs de l'île Majorque, ne donnera point le premier l'exemple de l'infraction aux lois et... à la subordination que tout homme sage, prudent.... enfin... suffit.

DON RAPHAEL.

Ce que je viens d'entendre est-il possible,

seigneur Gonzalès ? vous appartenez à don Fernand ?

GONZALÈS.

J'ai l'honneur d'être majordome de Belmonté, l'un de ses châteaux, situé tout près d'ici.

DON RAPHAEL, à part.

Belmonté ! quel souvenir ce nom me rappelle ! (*Haut.*) Votre maître habite-t-il ce château ?

GONZALÈS.

Non. Quand il vient dans l'île, c'est à Palma, dans la capitale, qu'il fait sa résidence.

CLARA.

Y a-t-il encore loin d'ici à Palma ?

GONZALÈS.

Environ quatre milles.

DON RAPHAEL.

C'est beaucoup.

DON MESQUINOS.

Soyez tranquille, vous ne ferez pas la route à pied ; nous vous camperons à cheval sur un mulet, et vite en prison. Je me charge de les conduire, moi. Cette capture-là me fera honneur dans la ville. Ramener deux vagabonds... à mes risques et périls ; Gonzalès, vous me donnerez six de vos gens pour les contenir en cas qu'ils soient tentés de faire les mutins. Le

corrégidor est mon parent, arrière petit-cousin, rien que cela; il sera flatté de voir que je me distingue... Allons, marche.

CLARA.

Seigneur Gonzalès, ayez pitié de nous; ne nous livrez point à ce méchant homme.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LOUISA.

LOUISA, du haut du belvéder.

Que vois-je? c'est lui!

DON MESQUINOS.

N'est-ce pas que c'est lui?... Là, vous l'entendez. La belle Louisa le reconnaît aussi. Venez, venez, je vous en prie, gentille Signora, venez confondre ces incrédules.

LOUISA.

Eh! oui, c'est lui-même!

DON MESQUINOS.

Allons, vite.

LOUISA.

C'est ce bon jeune homme qui m'a sauvé la vie, au moment où la lâcheté du seigneur Mesquinos m'avait mise au pouvoir d'un brigand.

DON MESQUINOS.

Hein? merci!

GONZALÈS.

Que dis-tu ?

CLARA.

Oui, Signora, j'ai eu ce bonheur. Je ne demande rien pour cela, mais ne souffrez pas du moins qu'on nous mène en prison.

LOUISA.

En prison ! et qui donc aurait cette méchanceté ?

CLARA, montrant don Mesquinos.

Ce vieux vilain Monsieur que voilà.

DON MESQUINOS.

Ceci change la thèse...

LOUISA.

Mon père, au lieu de maltraiter ces bonnes gens, offrez-leur plutôt une récompense. Ils semblent bien malheureux ; il faut leur donner l'hospitalité, les garder tant qu'ils voudront rester avec nous.

DON MESQUINOS, à part.

Allons, la voilà coiffée du petit bonhomme.

GONZALÈS.

Oui, oui, braves gens, ma fille a raison. J'ignorais quelles obligations j'ai contractées envers vous, et je brûle de m'acquitter ; venez au château, vous y serez bien reçus.

DON RAPHAEL ET CLARA.

C'est trop de bonté !

CLARA, bas à son père.

Je ne puis résister à mon impatience, et au désir de voir ma sœur. (*Haut.*) Père Ambrosio, il n'y a pas loin d'ici à la ville, si vous y consentez, j'irai voir ce brave capitaine qui nous a amenés... vous savez bien?

DON RAPHAEL.

A quoi bon, mon enfant?

CLARA.

Il nous a promis sa protection en cas d'événement, je lui conterai ce qui vient de nous arriver, et il pourra nous être utile.

DON RAPHAEL.

Demain, nous irons ensemble.

LOUISA.

Demain! n'espérez pas que nous vous laissions partir si tôt. Carlo fera bien seul cette commission; vous vous passerez de lui pendant deux heures.

DON MESQUINOS.

Certainement, qu'il s'en aille (*à part*) au diable, et qu'il ne revienne plus.

CLARA, à don Raphaël.

Vous n'avez pas besoin de moi, je vous laisse en bonne compagnie.

LOUISA.

Oh! nous aurons bien soin de lui, soyez tranquille.

DON RAPHAEL.

N'est-il pas trop tard?

CLARA.

J'ai de bonnes jambes, je serai de retour avant la nuit. Voulez-vous? je vous en prie, laissez-moi aller. Vous le voulez bien, n'est-ce pas?

LOUISA.

Sans doute.

DON RAPHAEL.

Va, mon enfant, puisque cela te fait plaisir. (*Bas.*) Mais reviens vite.

CLARA.

Au revoir, père Ambrosio... (*Bas en l'embrassant.*) Soyez sans inquiétude, mon père, je reviens bientôt. (*Haut.*) Au revoir, aimable Signora... et vous, seigneur Gonzalès... au revoir tout le monde. (*A don Mesquinos en lui fesant la grimace.*) Adieu, méchant!

DON MESQUINOS.

On ne vous demande pas votre avis.

CLARA.

C'est égal, je le donne. A propos, de quel côté est-il le chemin de la ville?

LOUISA.

Là-bas, toujours tout droit.

GONZALÈS.

Vous ne sauriez vous tromper.

CLARA.

Grand merci !

LOUISA, à don Raphael.

Donnez-moi la main, bonhomme, je vais vous conduire moi-même. (*A son père en montrant don Mesquinos.*) Voyez donc quelle mine fait le seigneur Mesquinos !

DON MESQUINOS.

C'est bon, c'est bon, rira bien qui rira le dernier.

(Tout le monde remonte au belvéder. Clara sort par la gauche. Don Mesquinos ménie le dernier, en témoignant sa mauvaise humeur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un joli pavillon, d'architecture moresque; il est fait en rotonde, et laisse voir, à travers la colonnade qui le soutient, un jardin très-agréable, terminé par une grille qui donne sur la campagne.

SCÈNE I.

PICAROS seul.

(Il entre mystérieusement par la petite porte du fond. Il est enveloppé dans un manteau, et a la tête couverte d'un grand chapeau. Il n'avance qu'avec précaution et en examinant bien les lieux.)

Le diable m'emporte si je sais où je suis, ni où je vais; mais c'est égal, je crois que me voilà arrivé. (*Il regarde autour de lui.*) Oh! nul doute. Allons, Picaros, réjouis-toi; c'est sans doute encore ici une de ces brillantes aventures dont ta vie est semée. Celle-ci promet beaucoup, elle s'annonce d'une manière tout-à-fait originale et piquante. Surpris avec des pirates, que j'avais l'honneur de commander par intérim et pour la première fois, je tombe dans une embuscade; c'est jouer de malheur pour un début! mes compagnons s'échappent à la faveur de la nuit,

et regagnent le bâtiment; moi seul je suis arrêté, coffré, interrogé et condamné. Je m'attendais en conséquence à figurer au premier jour dans un auto-da-fé; et je faisais tristement mes dispositions pour le grand voyage, quand ce matin j'entends ouvrir la porte de ma prison; un nègre vient à moi et me présente en silence un billet conçu en ces termes : « Adroit coquin ! (c'est sûrement quelqu'un de connaissance qui m'écrit) tu m'intéresses, je » t'envoie ta grâce et veux faire ta fortune. » (Le style est laconique, mais il a son mérite.) Ce soir, à cinq heures.... à droite, » en sortant de la ville... une porte grillée, » un jardin, un pavillon moresque, trois coups » dans la main... et on t'introduira. Tu m'entends? sois exact. » Après m'avoir fait relire ce mystérieux écrit, qui s'est sans peine gravé dans ma mémoire, mon nègre, toujours sans mot dire, me l'arrache des mains, le déchire en mille morceaux, me remet un autre papier qui contenait ma grâce, et sort en me recommandant d'être discret. Alors, sans perdre de tems en réflexions inutiles et peut-être dangereuses, je me lève; mon paquet est bientôt fait, la justice ne m'a rien laissé. Je montre au geôlier l'ordre de mon élargissement; il fait la grimace, mais pour cette fois je ne m'en fâche pas. Il m'ouvre la porte de la rue, je m'y précipite et me mets à courir à toutes jambes, de peur qu'il ne

prenne fantaisie au corrégidor de changer d'avis. Pauvre d'argent, mais riche en espérances, je sors de la ville et je gagne une méchante hôtellerie, où, moyennant quelques maravédis échappés à mon désastre, on me sert un mauvais repas, pendant lequel je me perds en conjectures aimables sur le riant avenir qui m'attend. Enfin j'entends sonner cinq heures, je vole, j'entre, et me voilà. Poursuivons jusqu'au bout, car j'attends avec impatience l'issue de cette aventure.

(Il frappe trois coups dans la main.)

SCÈNE II.

PICAROS, UN NÈGRE.

PICAROS.

On vient! (*Il regarde à la cantonade.*) Ah! c'est encore le moricaud de ce matin.

(Le nègre entre, paraît satisfait de voir Picaros, va fermer la porte du fond, revient à Picaros, et lui fait signe d'attendre là pendant qu'il va prévenir son maître de son arrivée.)

PICAROS.

Jolie conversation! je n'y comprends rien.

(Il veut sortir avec le nègre; celui-ci l'arrête, le ramène par la main dans le pavillon, lui donne un siége et l'invite à s'asseoir en attendant qu'on vienne le trouver.)

PICAROS.

qui commence à devenir plus clair.
Que je reste ici? À la bonne heure.
(Il sort, après lui avoir fait signe de ne pas s'impatienter.)

SCÈNE III.

PICAROS, seul.

Il me semble que ce mystère pique furieusement
ma curiosité.... Ah! qu'il me tarde de con-
naître l'héroïne d'un roman qui commence
bien! Je dis l'héroïne, car ce ne peut
être une femme. Oh! certainement c'est
une femme sensible qui m'aura vu passer
quand on me conduisait en prison, et qui
aura été frappée de mes manières et de ma
figure. Ma physionomie, certain air de no-
blesse tout cela l'aura touché. Elle n'est pas
indifférente sur quoi j'ai produit cet effet-là.
C'est dommage, aura-t-elle dit, de laisser
périr ainsi, pour une vétille, un homme qui
pourrait se rendre utile dans le monde, et de
même aura résolu de me sauver. Voilà ce
que c'est. Vivat! Picaros. Oh! quelle bonne
fortune... Paix!... j'entends marcher. (*Il*
écoute.) Qu'elle est légère! son pied effleure
à peine le gazon... Je vole au-devant d'elle.
(*Il reparaît le premier.*) Ah! Mada...

(*Il aperçoit don Fernand et reste stupéfait.*)

(*A part.*) Aïe! aïe!

(Il se mord les doigts.)

SCÈNE IV.

DON FERNAND, PICAROS.

DON FERNAND, au nègre.

Reste aux environs pour observer ce qui se passe, et m'avertir aussitôt que tu verras quelqu'un.

(Le nègre se retire.)

PICAROS, à part, sans le regarder.

Je connais cette voix-là.

DON FERNAND.

Picaros...

PICAROS, à part.

Il sait mon nom.

DON FERNAND.

Je suis content de ton exactitude.

PICAROS, s'inclinant respectueusement.

Seigneur, je viens déposer à vos pieds...

DON FERNAND.

Allons, trêve d'humilités. Quinze années m'ont elles donc changé à tel point que tu ne reconnaisses pas don Fernand, ton ancien maître?

PICAROS.

Ah! pardon.... il me semblait en effet.... mais soit dit sans vous fâcher, Seigneur, dans quinze ans, au train dont vous alliez lorsque j'avais l'honneur de vous servir, on fait un furieux chemin dans la carrière de la vie.

DON FERNAND.

Fripon! tu ne le cédais guère à ton maître, et cependant je te vois toujours le même.

PICAROS.

Oserai-je vous demander, Seigneur, comment vous avez su que j'étais dans les prisons de l'île Majorque?

DON FERNAND.

Je me trouvais chez le corrégidor, mon ami intime, lorsqu'on t'y amena, il y a huit jours; et avant que d'entendre prononcer ton nom, j'avais déjà reconnu l'adroit Picaros qui m'a rendu de si grands services.

PICAROS.

Et qui est tout prêt à vous en rendre encore.

DON FERNAND.

Parles-tu vrai?

PICAROS.

Vous me connaissez, Seigneur.

DON FERNAND.

Je suis sensible à ton attachement; mais je

ne veux point enchaîner ce génie inventif et brillant qui t'appelle peut-être à de hautes destinées.

PICAROS.

A ne vous rien déguiser, Seigneur, je suis las de la vie errante et vagabonde que je mène depuis quelques années. C'était pour en finir, et assurer ma fortune par un coup hardi, que je m'étais enrôlé parmi ces pirates qui m'ont si lâchement abandonné.

DON FERNAND.

Tu t'en es bien vengé en découvrant leurs retraites au corrégidor. Au reste, cet aveu n'a pas peu contribué à me faire obtenir ta grâce.

PICAROS.

Je ne me suis pas moins vu sur le point de payer pour tous; mais le danger que j'ai couru m'a fait faire de sérieuses réflexions, et décidément je change de conduite.

DON FERNAND.

Ah! (*A part.*) Diable! tant pis.

PICAROS.

Oui, je veux me ranger dans la classe de ces hypocrites adroits qui ont l'art de se faire passer pour d'honnêtes gens, et que je nomme, moi, par modération, des demi-coquins. Vous savez ce que je veux dire. Ce sont ces caméléons obscurs, mais rusés, qui changent

de forme vingt fois par jour, qui ne cherchent pas précisément l'occasion de faire le mal, mais qui ne la laissent point échapper quand elle se présente, surtout lorsqu'ils peuvent le faire dans l'ombre, qu'ils sont certains de l'impunité, et qu'il en résulte quelque bien pour eux. Modestes par orgueil, simples par calcul, moralistes sévères et censeurs impitoyables des actions d'autrui, blâmant en public les défauts et les vices auxquels ils se livrent en secret; ayant sans cesse à la bouche les grands mots de probité, de devoir, d'honneur, de vertu, quand ils ne connaissent et n'écoutent que le plaisir ou l'intérêt, seules idoles auxquels ils sacrifient. Hein! que dites-vous de mon plan de réforme?

DON FERNAND.

Il est édifiant et me rassure.

FIGAROS.

Comment?

DON FERNAND.

Tu m'as fait trembler d'abord. J'ai craint qu'il ne te prît fantaisie de devenir honnête homme tout-à-fait.

FIGAROS.

Fi donc! c'est un métier de dupe.

DON FERNAND.

Tu aimes donc toujours l'argent?

PICAROS.

Demandez-moi plutôt si j'aime la vie. Plutus est de tous les dieux celui qui trouve le moins d'inconstans.

DON FERNAND.

Eh bien! mon cher Picaros, pour ton *début* dans la nouvelle carrière que tu veux parcourir, j'ai à te proposer une affaire d'or.

PICAROS.

Ce sont celles-là dont je me charge le plus volontiers. De quoi sagit-il ?

DON FERNAND.

De gagner mille piastres.

PICAROS.

En cas de réussite. Mais si l'on échoue ?

DON FERNAND.

Entre tes mains le succès est infaillible.

PICAROS.

Je me sens enflammé du plus ardent désir de vous prouver mon zèle. Déjà mon imagination .. l'enthousiasme... l'amour des piastres... je veux dire de la gloire... vous pouvez me payer d'avance.

DON FERNAND.

Il faut du moins que tu sachez ce que tu auras à faire.

PICAROS.

C'est trop juste.

DON FERNAND.

Tu te souviens d'avoir vu souvent chez moi, lorsque j'habitais Carthagène, un marin distingué, nommé don Raphaël ?

PICAROS.

Je m'en souviens.

DON FERNAND.

Nous fûmes liés d'une amitié... sincère...

PICAROS.

Oui, cela se dit ainsi.

DON FERNAND.

Jusqu'au moment où il fut fait prisonnier par des corsaires d'Afrique, et emmené en esclavage à Alger avec Clara, la plus jeune de ses filles. On l'accusa près du roi, et alors... je cessai...

PICAROS.

J'entends, vous l'abandonnâtes, pour ne point déroger à l'usage. Je ne vois rien là que de très-ordinaire.

DON FERNAND.

Au bout de quelque tems il mourut dans sa captivité, ainsi que sa fille; du moins le bruit s'en répandit en Espagne, et le silence le plus absolu pendant quinze années a dû le confirmer. La douleur qua son épouse en eut

qu'une orpheline charmante, appelée Séraphine, dont je fus nommé tuteur.

PICAROS.

Et dont vous êtes amoureux?

DON FERNAND.

Tu te trompes, Picaros. Autrefois j'eusse attaché sans doute un grand prix à la possession d'une femme aimable et belle: mais l'âge et l'expérience m'ont enfin éclairé. J'abandonne à la jeunesse ces vains plaisirs, ces feux passagers, qui, semblables aux météores, ne brillent qu'un moment, et ne laissent après eux que le vide et l'ennui. Mes vues sont plus sérieuses et mes goûts plus solides. Ce sont les biens de Séraphine que je désire; ils sont immenses, et je voudrais...

PICAROS.

Les avoir? rien de plus simple; épousez-la.

DON FERNAND.

Je ne le puis.

PICAROS.

Qui vous en empêche?

DON FERNAND.

Un obstacle que je n'avais point prévu.

PICAROS.

Elle vous refuse peut-être?

DON FERNAND.

Je m'y attendais; ce n'est pas là ce qui m'eût arrêté.

PICAROS.

Je m'en doute bien. Un rival ?

DON FERNAND.

Mais un rival aimé, jeune, riche et puissant ; don Alvar, le fils du gouverneur de cette île.

PICAROS.

En effet, cela me paraît redoutable. Y a-t-il long-tems qu'elle l'aime ?

DON FERNAND.

Deux mois.

PICAROS.

Tant pis ; il vaudrait mieux qu'il y eût deux ans, nous aurions plus d'espoir de l'en détacher.

DON FERNAND.

L'en détacher ! ils se marient dans trois jours.

PICAROS.

Sans votre consentement ?

DON FERNAND.

Je n'ai pu le refuser ; cette alliance est avantageuse sous tous les rapports, et je n'avais aucune raison valable à y opposer. Juge de la fatalité qui me poursuit ! Pour triompher des refus de Séraphine, j'avais quitté l'Espagne, sous prétexte que des affaires du plus grand intérêt exigeaient ma présence à Majorque ; ne pouvant laisser ma pupille seule pendant

mon absence, je l'avais emmenée avec moi. J'espérais que se trouvant ici sans amis, sans parens, entièrement livrée à mon autorité, et ne pouvant prendre conseil de personne, je parviendrais enfin à vaincre sa résistance. Fatale précaution ! c'est elle qui m'a perdu. Elle voit don Alvar...

PICAROS.

Et la même étincelle embrase à l'instant ces deux cœurs.

DON FERNAND.

Le jeune homme avoue son amour à son père...

PICAROS.

Il obtient son agrément.

DON FERNAND.

Tous se réunissent pour solliciter le mien...

PICAROS.

Et vous l'accordez.... en enrageant.

DON FERNAND.

En effet, si ce mariage se conclut, il faut que je rende compte à Séraphine de la gestion de ses biens, et comment le pourrais-je ? tu sais que je hais le calcul, encore plus l'économie.

PICAROS.

C'est une justice à vous rendre.

DON FERNAND.

Comptant sur un mariage qui devait rétablir mes finances, je n'ai point mis de bornes à mon goût pour la dépense et le plaisir; enfin, le croirais-tu ? j'ai dissipé cent mille piastres sur les biens de Séraphine.

PICAROS.

Vous en êtes capable.

DON FERNAND.

Toute ma fortune est engagée : si je ne l'épouse point, mes créanciers m'accablent, je suis deshonoré, perdu sans ressource; on me traîne en prison, et j'y meurs bientôt de désespoir et de honte.

PICAROS.

De tous les partis c'est le dernier à prendre.

DON FERNAND.

Tu le vois, ma position est affreuse.

PICAROS.

J'en conviens.

DON FERNAND.

Eh bien ! mon cher Picaros, il dépend de toi de la changer aujourd'hui même, et de me rendre à la fois la tranquillité, le bonheur, et cette brillante fortune après laquelle je soupire depuis si long-tems.

PICAROS.

Ordonnez, Seigneur.

DON FERNAND.

Il faut rompre le mariage projeté, et me faire épouser Séraphine.

PICAROS.

Sans doute, c'est là le dénoûment; mais comment y arriver?

DON FERNAND.

En recourant à une autorité plus forte que la mienne, et qui annule le consentement que j'ai donné.

PICAROS, réfléchissant.

Or, je n'en connais point de supérieure à celle d'un tuteur, si ce n'est celle d'un père; donc il faut ressusciter le père.

DON FERNAND, vivement.

Tu m'as deviné. (*Il l'embrasse.*) Oui, mon cher Picaros, c'est le père, que l'on dit mort, que je prétends faire revivre dans ta personne. Oui, mon ami, c'est à toi que je destine ce rôle brillant et difficile.

PICAROS.

Quoique j'aie joué plus d'un père dans ma vie, ce rôle sera nouveau pour moi. Au reste, je m'en tirerai...

DON FERNAND.

Très-bien. C'est parce qu'il exige beaucoup d'art, de profondeur et d'audace, que je ne pouvais le confier en de meilleures mains.

PICAROS.

Il y a de tout dans cet éloge-là.

DON FERNAND.

Étranger dans cette île, tu n'y es connu que du corrégidor, du geôlier, de ce nègre qui m'est dévoué. Séraphine n'avait que six ans lors du départ de son père, et n'en a conservé qu'une idée très-imparfaite. Tu peux donc te présenter hardiment, certain de ne point trouver d'incrédules. Tu arrives d'Alger, par un hasard miraculeux, un de ces coups du ciel...

PICAROS.

Comme on en trouve dans les romans...

DON FERNAND.

Tu es parvenu, au bout de quinze ans, à rompre ta captivité; tu vas te jeter aux pieds du roi pour le détromper et confondre tes accusateurs; mais tu veux que ta fille t'accompagne, tu comptes sur sa jeunesse et ses larmes pour fléchir le monarque. Voilà, j'espère, un motif bien légitime et plus que suffisant pour reculer le mariage. On t'oppose de la résistance, des pleurs...

PICAROS.

PICAROS.

Inexorable !

DON FERNAND.

Tu pars ce soir même avec ta prétendue fille, tu t'embarques sur un vaisseau qui fait voile pour Valence, où je ne tarde point à me rendre pour y recevoir de tes mains une dot immense, une jolie femme, et te compter mille piastres, juste salaire du plus éminent service. Que dis-tu du projet ?

PICAROS.

Vite à l'exécution.

DON FERNAND.

Certain d'avance de ton consentement, j'ai fait apporter dans un cabinet qui touche à ce pavillon tout ce qui t'est nécessaire. Chut ! quelqu'un vient... C'est mon nègre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE NÈGRE.

DON FERNAND.

Que veux-tu ? (*Le nègre exprime en pantomime l'arrivée de don Alvar.*) Il m'annonce que don Alvar s'approche avec une suite nombreuse.

PICAROS.

Ah ! diable, tant pis !

DON FERNAND.

Point du tout, c'est encore là une de mes dispositions. Tu conçois que cette reconnaissance faite vis-à-vis de moi seulement pourrait paraître suspecte. Pour lui donner un caractère plus authentique, j'ai voulu qu'elle eût beaucoup de témoins. En conséquence j'ai engagé notre jeune amoureux à ménager une surprise à Séraphine, et c'est au milieu de la fête qu'il lui donne ce soir dans ce pavillon que tu paraîtras.

PICAROS.

Honneur aux grands génies! je reconnais l'excellence du moyen, mais j'avoue que je ne l'aurais pas imaginé.

DON FERNAND.

Entrons, viens dans ce cabinet. Pendant que tu prendras ton nouveau costume, je t'instruirai de certains détails qu'il est à propos que tu connaisses pour n'être pas mis en défaut.

PICAROS.

Allons, Picaros, il y a de l'argent à gagner et de la gloire à acquérir : montre-toi digne de ta réputation.

DON FERNAND, au nègre.

Cours au port pour savoir à quelle heure le capitaine compte mettre à la voile.

(Ils entrent dans le cabinet à gauche. Le nègre sort et salue don Alvar en passant.)

SCÈNE VI.

DON ALVAR, parlant à la cantonade.

Voici l'heure où chaque jour ma chère Séraphine vient se livrer dans ce pavillon aux charmes de la lecture et de la musique. Secondez-moi, mes amis; n'oubliez rien... surtout beaucoup de précision.... tenez-vous cachés dans les bosquets. Voici Séraphine... silence et attention.

(Il entre dans le cabinet de droite.)

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE.

(Séraphine s'avance lentement et en lisant; elle suspend de tems en tems sa lecture pour soupirer et lever les yeux au ciel. Au moment où elle entre dans le pavillon, on voit descendre de la coupole un faisceau de guirlande de verdure et de fleurs dont les extrémités viennent s'attacher aux colonnes du pavillon de manière à former un dôme. Séraphine jette un cri de surprise, regarde de tous côtés et ne voit personne.)

SÉRAPHINE.

Cher don Alvar, puis-je te méconnaître à ce nouveau trait de galanterie? la main de l'amour peut seule opérer de tels prodiges; ah! viens donc compléter mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DON ALVAR, BAYADÈRES, NÈGRES, EUNUQUES.

(Au même instant tous les personnages qui doivent exécutér la fête accourent et forment des groupes dans le fond. La surprise de Séraphine redouble; elle paraît enchantée.)

DON ALVAR, sortant du cabinet et se précipitant aux pieds de Séraphine.

Rien ne manque au mien, adorable Séraphine, puisque vous êtes sensible à ces témoignages de mon amour.

(Il fait asseoir Séraphine sur de riches carreaux que les nègres apportent. Vers la fin du ballet, on voit don Fernand sortir furtivement du cabinet de gauche et gagner le jardin sans être aperçu d'aucun des personnages.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DON FERNAND.

(Don Fernand rentre par le fond; il paraît extrêmement agité; il respire à peine, et vient tomber sur un siége à gauche.)

SÉRAPHINE, DON ALVAR, quittant vivement leur place.

Qu'avez-vous, Seigneur?

DON FERNAND, comme suffoqué.

Le saisissement... la joie, le bonheur dont vous allez jouir... Ah! Séraphine, quel beau jour pour vous!

SÉRAPHINE et DON ALVAR.

Que voulez-vous dire?

DON FERNAND.

Pardon, j'aurais dû ménager votre sensibilité.... peut-être une émotion trop vive... je n'ai pas été maître de modérer l'élan de mon cœur.

SÉRAPHINE et DON ALVAR.

Expliquez-vous.

DON FERNAND, comme se parlant à lui-même.

Après quinze ans d'absence!

SÉRAPHINE et DON ALVAR.

Quel soupçon!

DON FERNAND.

Ce cher ami!

SÉRAPHINE.

De qui me parlez-vous?

DON FERNAND.

D'un homme qui vous est bien cher.

SÉRAPHINE.

Mon père...

DON FERNAND.

Lui-même!

SÉRAPHINE.

Auriez-vous appris ?..

DON FERNAND.

Il n'est pas mort.

SÉRAPHINE, tombant à genoux.

O mon Dieu ! prends ma vie pour un si grand bienfait.

DON FERNAND.

Rendu à la liberté...

SÉRAPHINE.

Où est-il !

DON FERNAND.

Dans ce palais.

SÉRAPHINE.

Conduisez-moi vers lui.... mon père !... mon père !...

DON FERNAND, très-haut.

Paraissez, don Raphaël, embrassez votre fille.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PICAROS, vêtu en marin.

PICAROS, sortant du cabinet et se jetant dans les bras de Séraphine.

Mon enfant !... je te revois enfin.

SÉRAPHINE.

Mon père !...

DON FERNAND, à part, avec transport.

Oh ! que cela fait de bien !

PICAROS.

Que je t'embrasse encore !... je le sens, tu m'auras bientôt fait oublier tous les maux que j'ai soufferts depuis notre séparation.

SÉRAPHINE.

Il est donc vrai que ma sœur...

PICAROS.

Ah ! ne me rappelle pas ce douloureux souvenir. Je n'ai plus que toi, ma Séraphine, tu es mon seul bien, mon unique espérance. Toi seule me tiendras lieu de tout ce que j'ai perdu. Voyez donc, Fernand ; ce sont tous les traits, toutes les grâces de sa mère. Ma pauvre... (*Bas et vivement à don Fernand, pendant qu'il feint d'essuyer ses larmes.*) Comment s'appelait-elle, ma femme ?

DON FERNAND, bas.

Camille.

PICAROS.

Cette chère Camille ! mais écartons ces images lugubres.... Soyons tout entiers au plaisir de nous revoir. Tu ne t'attendais pas à cette agréable surprise ?

SÉRAPHINE.

Non, sans doute, j'étais loin de me croire aussi heureuse.

PICAROS.

Tout a été concerté entre ce bon ami et moi. Je lui avais annoncé mon retour, et il a tout disposé, comme tu viens de le voir, de manière à amener naturellement une reconnaissance qui eût été dangereuse peut-être, (*par réflexion*) pour toi, si nous ne l'avions préparée.

SÉRAPHINE.

Touchante attention !

PICAROS.

Cher don Fernand, c'est à vos tendres soins que je dois le bonheur d'embrasser cette fille chérie.

DON FERNAND.

Croyez, don Raphaël, que ce moment comble mes plus chères espérances.

SÉRAPHINE.

Mais racontez-nous donc, mon père, comment, après avoir passé si long-tems pour mort, nous jouissons aujourd'hui...

PICAROS.

C'est une histoire extraordinaire, un roman tout entier. Je vous dois le récit de ce qui m'est arrivé depuis quinze ans, et je sa-

tisferai votre curiosité, mais dans un autre moment. Laisse-moi, quant à présent ma fille, ne m'occuper que de toi, de ce qui t'intéresse plus particulièrement.

DON FERNAND, à Picaros.

Mon ami, je vous présente don Alvar, le fils du gouverneur de cette île; il recherche la main de Séraphine, et, croyant avoir le droit d'en disposer, je la lui ai promise.

DON ALVAR.

Puis-je espérer, Seigneur, que vous ne refuserez pas votre approbation à une alliance...

PICAROS.

Certainement, je ne vois rien qui doive s'opposer à ce qu'a fait mon ami.

DON ALVAR.

Du côté de la naissance, de la fortune...

PICAROS.

Fi donc! parle-t-on de cela? Vous aimez ma fille, n'est-ce pas?

SÉRAPHINE.

Oui, mon père.

DON ALVAR.

Ah! je l'adore!

PICAROS.

C'est l'essentiel! .... Touchez là, jeune homme. (*Il tend la main à don Alvar.*) C'est une affaire terminée.

DON ALVAR.

Ah ! Seigneur!

SÉRAPHINE.

Mon père! que de bonté!

PICAROS.

Eh quoi ! mon enfant, cela t'étonne ? As-tu donc imaginé que je venais ici pour contraindre le penchant de ton cœur, pour te tyranniser? Fernaud connaît mes principes, il sait que je ne suis pas de ces pères... comme on en voit tant! Non, non, ma fille, tu ne m'auras point retrouvé pour maudire l'instant heureux qui nous a réunis.

SÉRAPHINE.

Je le bénirai jusqu'à mon dernier jour.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

(On entend en dehors, sur la mandoline, la ritournelle de la romance chantée au premier acte.)

PICAROS.

De la musique !... tant mieux ! j'aime qu'on se réjouisse.

DON ALVAR, qui regarde au fond.

C'est un petit matelot qui est auprès de la grille.

été remarquée, elle pose sa mandoline à terre, et fait quelques pas de danse, en s'accompagnant avec ses castagnettes, puis elle passe la main à travers les barreaux de la grille.)

SÉRAPHINE.

Il demande l'aumône, il faut le *faire* entrer.

(Don Alvar va ouvrir la grille et fait entrer Clara, qui s'avance avec timidité, en tenant son chapeau à deux mains et en fesant de grandes salutations à droite et à gauche; puis elle tire de sa ceinture un papier qu'elle présente à Séraphine. Picaros le prend, le parcourt, puis le donne à Séraphine.)

SÉRAPHINE lit.

« Ames charitables, prenez pitié d'un pau-
» vre orphelin échappé des prisons d'Alger, et
» privé de la parole : Dieu vous récompen-
» sera. » Pauvre jeune homme!

PICAROS.

Ah! tu étais esclave à Alger? (*Clara fait signe que oui.*) (*A part.*) Que le diable t'emporte!

SÉRAPHINE.

Mon père, que voilà, en arrive aussi; le connais-tu?

(Clara fait signe que non.)

PICAROS.

En effet, cette figure-là ne m'est pas tout-à-fait inconnue.

SÉRAPHINE.

Vous l'avez peut-être vu, mon père, pendant votre captivité.

PICAROS.

Oh ! probablement... de loin.

SÉRAPHINE.

C'est un motif de plus pour nous intéresser en sa faveur : don Fernand, mon père, souffrez que je fasse une petite quête pour lui.

PICAROS.

Oui, ma chère Séraphine.

CLARA, à part.

Séraphine ! c'est elle !

PICAROS.

Ce mouvement généreux est bien naturel, et je vois avec plaisir que ton cœur est sensible au cri de l'infortune. Voilà pour ma part.

CLARA, à part.

Quel est donc cet homme qui se dit son père ?

PICAROS, à part. Il fouille dans ses poches.

Ah ! diable ! je n'ai pas le sou. (*Haut.*) Don Fernand, voulez-vous acquitter ma dette ?

DON FERNAND.

Voilà deux piastres.

DON ALVAR.

Autant pour moi.

SÉRAPHINE.

Il est juste, quand je retrouve un père, qu'un orphelin n'implore pas en vain mon assistance. Que ne puis-je les consoler tous de même!

CLARA, à part.

Ma pauvre sœur! comment faire pour l'instruire?

SÉRAPHINE.

Tenez, mon ami.

(Séraphine met l'argent dans le chapeau de Clara, qui le laisse tomber pour se précipiter sur la main de sa sœur, qu'elle baise à plusieurs reprises avec tous les transports de la plus vive reconnaissance.)

PICAROS.

Le petit bonhomme a le cœur tendre.

SÉRAPHINE.

Il m'intéresse vivement... Voilà pour moi maintenant.

(Elle donne une pièce d'or à Clara; celle-ci la baise et la met sur son cœur, en indiquant qu'elle ne la quittera jamais. Elle témoigne ses regrets de ne pouvoir exprimer par la parole ce qu'elle sent; mais elle proteste qu'elle n'oubliera jamais ce moment heureux.)

PICAROS, à qui don Fernand a fait signe de renvoyer Clara.

C'est bien. Adieu, mon petit, tu as tout

ce qu'il te faut, n'est-ce pas? (*Clara s'incline.*) Tu peux poursuivre ta route; je souhaite qu'il t'arrive partout d'aussi bonnes aubaines.

DON ALVAR ET DON FERNAND.

Adieu.

SÉRAPHINE.

Bon voyage.

(Clara baise encore une fois la main de Séraphine; et s'éloigne conduite par les gens de la fête, qui lui ouvrent la grille et la referment sur elle. Séraphine la regarde avec intérêt jusqu'à ce qu'elle soit partie; on voit que Clara ne s'éloigne qu'à regret.)

DON FERNAND, bas à Picaros, pendant cette pantomine.

Picaros, une idée me vient qui nous était échappée. Vous aurez besoin d'une personne pour vous servir, soit pendant la traversée, soit après. Cet enfant muet vous garantit une discrétion à toute épreuve; d'ailleurs, ayant été long-tems esclave à Alger...

PICAROS.

Bien vu!

DON FERNAND, de même.

Arrange cela toi-même, pour te donner auprès de Séraphine le mérite d'une bonne action.

PICAROS.

Eh!.. petit!... écoute. (*Clara était sortie*

la grille était fermée, et elle fesait dans ce moment un dernier adieu à tout le monde. Elle doute un moment que ce soit à elle que Picaros s'adresse.) Oui, c'est toi... Viens. (*Elle accourt en témoignant la joie la plus vive.*) Où vas-tu? (*Clara répond en pantomime qu'elle va où la Providence la dirigera.*) Où le Ciel te conduira, j'entends. Qu'est-ce que tu sais faire? (*Clara répond peu de chose, mais que son zèle et le désir de plaire suppléeront à son ignorance.*) Peu de chose, mais que son zèle et le désir de plaire suppléeront à ce qu'il ignoré. A merveille! Serais-tu bien aise d'entrer à mon service et à celui de ma fille. (*Clara se précipite aux pieds de Picaros, de don Fernand et de Séraphine.*) Oui, n'est-ce pas? Eh bien! voilà qui est décidé, tu nous appartiens dès ce moment. (*Clara exprime sa joie par les transports les plus vifs, par des sauts, etc.*) A propos, puisque tu ne parles pas, sais-tu écrire? (*Clara indique qu'elle sait écrire un peu.*) Un peu... Comment t'appelles-tu?

(Clara trace des lettres par terre avec le doigt. *Tout le monde suit des yeux.*)

SÉRAPHINE, épelant.

Carlo.

DON FERNAND.

Il faut qu'il soit vêtu d'une manière conforme à son nouvel état. Carlo, mes gens vont te conduire au palais.

CLARA, remercie, puis elle dit à part.

Cher don Raphaël, quelle sera ton inquiétude en ne me voyant pas revenir!

DON FERNAND, bas à Picaros.

Congédie don Alvar.

PICAROS, à don Alvar, pendant que don Fernand paraît donner des ordres à ses gens relativement à Clara.

Don Alvar, la nuit approche et j'ai besoin de repos. Pardon, j'en use sans façon avec mon gendre; permettez que nous nous séparions ce soir pour nous revoir demain de bonne heure, entendez-vous? Nous vous attendrons pour déjeuner.

DON ALVAR.

Ordonnez, Seigneur, votre fils respectueux et soumis se fera toujours un devoir de regarder vos moindres désirs comme des lois.

CLARA

(Elle s'est approchée de don Alvar; elle le tire par son manteau, et lui dit vivement et à voix basse, de manière à n'être entendue que de lui.)

On vous trompe. Revenez dans une heure.

(D. Alvar se retourne et témoigne son étonnement; mais Clara, pour obéir à don Fernand, qui lui fait signe de sortir, s'est déjà éloignée, et sort accompagnée de tous les gens de la maison. D. Fernand et Picaros paraissent se réjouir du succès de leur ruse. D. Alvar baise tendrement la main de Séraphine, qui témoigne tous ses regrets de se séparer de lui. D. Alvar est très-agité, très-ému; il se

passe en lui quelque chose d'extraordinaire ; il craint de quitter Séraphine, et revient deux fois auprès d'elle après s'en être éloigné. Enfin il sort suivi de tous les personnages de la fête. D. Fernand et Picaros ont eu continuellement les yeux sur les amans pour les empêcher de se parler. D. Fernand conduit D. Alvar jusqu'à la grille et la ferme. Tout dans cette scène de pantomime doit être mystérieux. Quand tout le monde est sorti, Séraphine fait un mouvement pour retourner au palais; elle en est empêchée par Picaros qui la ramène dans le pavillon.)

SCÈNE XII.

DON FERNAND, SÉRAPHINE, PICAROS.

PICAROS, à Séraphine qui témoigne sa surprise.

Je désire te parler sans témoins. (*A don Fernand, qui fait mine de se retirer.*) Demeurez, don Fernand ; mon ami ne saurait être de trop dans un entretien duquel va dépendre mon bonheur, et peut-être ma vie.

SÉRAPHINE.

Vous m'effrayez, mon père.

DON FERNAND.

Si je n'étais persuadé que don Raphaël ne peut rien vouloir qui soit contraire aux sentimens d'un bon père, j'avoue que ce ton mystérieux m'intimiderait aussi.

PICAROS.

Mon cœur gémit d'avance du coup que je vais vous porter ; mais l'affreuse nécessité m'y contraint. Il faut nous séparer, ma fille.

SÉRAPHINE ET DON FERNAND.

Qu'entends-je! à peine réunis, vous voulez?..

PICAROS.

Je ne puis demeurer plus long-tems, sans exposer mes jours.

SÉRAPHINE.

Et qui donc oserait?...

DON FERNAND.

En effet... je n'avais pas songé... Ah! malheureux ami!

SÉRAPHINE.

Quel est donc ce revers qui nous menace?

PICAROS.

Don Fernand a dû te raconter comment, après le fatal événement qui m'enleva à ton amour, je fus accusé, flétri, condamné...

SÉRAPHINE.

Hélas!

PICAROS.

L'édit du roi subsiste encore.

DON FERNAND.

Il est vrai.

PICAROS.

Partout la mort m'environne... Elle plane sur ma tête... Avant une heure, peut-être...

SÉRAPHINE, l'interrompant vivement.

Oh! n'achevez pas, mon père!

DON FERNAND.

Si du moins vous étiez ignoré dans ces lieux! Mais votre retour a eu tant de témoins! Fatale imprudence!

PICAROS.

Don Alvar lui-même, dans les transports de sa joie, ne manquera pas d'instruire son père...

SÉRAPHINE.

Le gouverneur est incapable d'abuser de cette confidence; il est humain, sensible, généreux. Allons nous jeter dans ses bras.

PICAROS, à part.

Je m'en garderai bien.

SÉRAPHINE.

Vous y trouverez un asile inviolable.

PICAROS.

Non, ma fille, cet acte de désobéissance le perdrait sans retour. Il est bien peu d'hommes qui soient capables d'un si beau dévouement. Je ne puis me le dissimuler, l'acharnement de mes ennemis est tel, que, malgré l'union prochaine de nos familles, le père de don Alvar

serait contraint de déployer contre moi la plus grande sévérité.

DON FERNAND.

D'autant qu'il est inflexible sur tout ce qui tient aux devoirs de sa charge.

SÉRAPHINE.

Je frémis des dangers auxquels vous êtes exposé !

DON FERNAND.

Il est vrai qu'ils sont imminens.

PICAROS.

Je n'ai pu résister au désir de te voir, ma fille ; mais maintenant je ne puis songer sans effroi...

SÉRAPHINE.

Grand Dieu ! je serais la cause de cet affreux malheur ! Quel moyen ? Que faire ? Parlez, mon père : quel est votre projet ?

PICAROS.

De partir.

SÉRAPHINE.

A l'instant même ?

PICAROS.

Je vais à Madrid me jeter aux pieds du roi.

SÉRAPHINE.

Vous ne partirez pas seul.

PICAROS.

Quoi ! tu veux...

SÉRAPHINE, avec énergie.

Vous suivre partout... partager vos périls... votre sort, quel qu'il soit... J'ai retrouvé mon père, et je l'abandonnerais !... Non, non, je ne vous quitterai plus : la mort seule pourra nous séparer.

PICAROS, jouant l'attendrissement.

Charmante enfant ! j'étais sûr de ton cœur.

DON FERNAND, de même.

La belle âme !..

SÉRAPHINE.

Comme vous j'embrasserai les genoux du monarque. Je l'attendrirai, mon père... je l'attendrirai... Il révoquera l'arrêt injuste, et je reviendrai dans ces lieux, heureuse et triomphante.

PICAROS.

Mais don Alvar...

SÉRAPHINE.

Le ciel permettra que je le retrouve fidèle.

DON FERNAND.

N'en doutez pas. Ce beau dévouement ne pourra que vous rendre plus intéressante à ses yeux.

PICAROS.

Eh bien ! mon enfant, j'accepte le sacrifice que tu me proposes, et j'espère t'en récompenser en t'unissant bientôt à celui que ton cœur a choisi.

SÉRAPHINE.

Partons, mon père... car je tremble...

PICAROS, à part.

Et moi aussi. (*Haut.*) Le bâtiment qui m'a amené fait voile dans une heure pour l'Espagne. Va rassembler tes effets les plus précieux. N'oublie pas tes diamans, tes bijoux..

DON FERNAND, à part.

Il songe à tout. (*Haut.*) A quoi bon, puisque vous devez revenir dans peu ?

PICAROS.

Il faut que la fille de don Raphaël paraisse à la cour avec un éclat proportionné à son nom et au rang distingué qu'occupait son père. Va, ma fille. Don Fernand, (*bas*) ne la quittez pas (*haut*) j'ai besoin de mille ducats, vous me ferez plaisir de me les prêter ; nous règlerons à mon retour.

DON FERNAND.

Très-volontiers, je vais les chercher.

PICAROS, à Séraphine.

Hâte les préparatifs et reviens vite me trou-

DON FERNAND, à part.

Coquin ! il quadruple la somme, et se fait payer d'avance. N'importe, je suis engagé, il faut aller jusqu'au bout.

(Il sort avec Séraphine.)

SCÈNE XIII.

PICAROS.

Ouf !... respirons un peu... Ce rôle est fatiguant en diable, et je ne suis pas fâché de pouvoir de tems en tems redevenir moi. (*Il s'assied.*) Le plus fort du danger est passé ; je craignais la reconnaissance, mais j'en suis quitte. La petite est vraiment charmante... Elle a mis dans tout ceci une grâce, une sensibilité parfaites... C'est un ange. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! qu'il est simple ce don Fernand, de croire que j'enleverai une jeune et jolie femme pour un autre ! Pendant qu'il me racontait son plan, je faisais le mien de mon côté. En arrivant à Valence, au lieu d'attendre complaisamment que le seigneur don Fernand vienne jouir du fruit de mon adresse, je me dirige vers la France : Séraphine ne connaît point la route de Madrid, partant, nul obstacle. Je m'arrête au pied des Pyrénées, dans une de ces vallées riantes arrosées par la Garonne ; c'est là que je borne ma carrière. Je fais argent de tout : sous un nom supposé, j'achète une

belle et bonne métairie. A force de soins, je parviens à plaire à la jeune personne, et... je l'épouse. Mes jours s'écoulent ainsi filés par la main du bonheur, et je vois enfin, après de longs orages, se réaliser les brillantes chimères de ma jeunesse, et renaître pour moi cet âge d'or tant vanté par les poètes... à moins que le hasard, les circonstances, ou mon intérêt n'en ordonnent autrement. On vient! reprenons mon rôle de père... Ah! ah! c'est le petit muet.

SCÈNE XIV.

PICAROS, CLARA, vêtue en jokei et apportant des cartons.

PICAROS.

Peste! Carlo, te voilà magnifique! comment diable, cet habit lui sied à merveille!... il a tout-à-fait bonne mine là-dessous... Eh bien! mon ami, es-tu content d'être entré à mon service? (*Clara fait signe que oui.*) Tu seras docile et fidèle? (*Clara fait toutes sortes de protestations.*) C'est une bonne fortune pour toi que cette condition... Tu vas venir à la cour, tu verras du pays.

CLARA, à part.

PICAROS.

Qu'est-ce que tu portes là ? (*Clara indique que ce sont des robes de Séraphine.*) Ce sont des dentelles à ta jeune maîtresse : pose tout cela là-dessus.

(Il lui montre une table à droite.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, DON FERNAND.

(Don Fernand arrive avec précipitation. Il tient un étui de pistolets qu'il pose sur la table. Il fait signe à Clara de s'éloigner : celle-ci feint d'obéir, mais elle reste cachée derrière une des colonnes du pavillon.)

DON FERNAND.

Ah ! mon cher Picaros, quel contre-tems !

CLARA, à part.

Écoutons.

DON FERNAND.

Mon nègre arrive du port...

PICAROS.

Eh bien ?

DON FERNAND.

Le capitaine me mande que les vents contraires l'empêchent de mettre à la voile, et qu'il ne prévoit pas partir avant deux jours.

PICAROS.

Et que faire d'ici là ?

DON FERNAND.

Tu ne peux demeurer ici.

PICAROS.

Tout serait bientôt découvert.

DON FERNAND.

Si don Alvar a annoncé l'arrivée de don Raphaël à son père, le maudit gouverneur s'empressera de venir nous féliciter.

PICAROS.

Diable! un moment.

DON FERNAND.

Il y a bien quelques rapports dans la taille; peut-être même une légère ressemblance dans la figure ; mais...

PICAROS.

C'est jouer trop gros jeu. D'ailleurs, cela pourrait nous mener loin. Si le gouverneur prenait sur lui de me faire rester dans l'île et d'écrire pendant ce temps à Madrid, pour demander la grâce du prétendu don Raphaël, adieu le voyage...

DON FERNAND.

La dot...

PICAROS.

La récompense...

DON FERNAND.

Nous serions perdus tous les deux.

PICAROS.

Allons, morbleu! du courage!... c'est dans les revers qu'un grand cœur... N'avez-vous pas ici quelque chambre bien isolée, quelque retraite inconnue, où je puisse être en sûreté?

DON FERNAND.

Tu m'y fais songer : vous seriez à merveille à Belmonté.

PICAROS.

Qu'est-ce que c'est que Belmonté?

DON FERNAND.

Un vieux château à quatre *mille d'ici*... sur le bord de la mer.

CLARA, à part.

Belmonté! bon.

PICAROS.

Que ne parliez-vous donc? voilà bien notre affaire. Nous resterons là parfaitement ignorés, jusqu'à ce qu'il plaise à ce maudit vent, qui s'élève exprès pour nous contrarier, de nous permettre de partir.

DON FERNAND.

Cependant, j'annoncerai à tout le monde votre départ.

PICAROS.

Bien entendu!

DON FERNAND.

Puis, aussitôt que le tems le permettra, je vous enverrai un petit bâtiment qui vous prendra au pied du château, pour vous conduire en Espagne.

(Vers la fin de cette scène, on voit don Alvar à la grille du fond. Clara l'aperçoit, et lui fait signe de se cacher et d'attendre un moment.)

PICAROS.

Bravo! nous voilà en mesure. La nuit dérobera notre fuite.

DON FERNAND.

Je vais faire préparer ma chaise... C'est mon nègre qui te conduira; il connaît le chemin... Je garderai Carlo pour te l'envoyer quand vous mettrez à la voile. Avant trois minutes, je suis à toi avec notre Hélène.

PICAROS.

Et les mille ducats?

DON FERNAND.

Tiens, fripon. C'est quatre fois plus...

PICAROS.

En proportion du danger.

DON FERNAND.

D'ailleurs, nous compterons.

PICAROS, prenant la bourse.

Fi donc! je m'en rapporte à vous.

DON FERNAND.

Que tu réusises seulement, et je ne croirai pas t'avoir trop payé. Je ne crains pas que tu me trahisses, ton intérêt te commande d'être fidèle. Tu n'oublieras pas que, si j'ai pu te faire mettre en liberté, je pourrais, à plus forte raison, te replonger dans les fers pour le reste de ta vie.

PICAROS.

Vous me connaissez, Seigneur, c'est tout ce que j'ai à répondre. (*A part.*) Que j'aie seulement le pied en Espagne, et je ne te crains plus.

DON FERNAND, montrant la boîte qu'il a posée sur la table.

Je t'ai apporté une boîte de pistolets; ils sont chargés et en bon état.

(Clara doit voir le mouvement et entendre ce que dit don Fernand.)

PICAROS.

Utile précaution!

DON FERNAND.

Attends-moi. La chaise, Séraphine, mon nègre, deux mots à Gonzalès, majordome de Belmonté, et je suis à toi.

(Clara s'enfonce dans un bosquet pour laisser passer don Fernand.)

SCÈNE XVI.

PICAROS, CLARA, dans le fond.

PICAROS.

Je tiens les ducats, c'est l'essentiel; mais comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je crois qu'il est prudent, à tout hasard, de me ménager une retraite et des moyens d'évasion; en cas d'événement, l'habit que j'ai laissé là-dedans pourrait m'être utile; il m'aiderait à redevenir Picaros; j'abandonnerais la petite à sa destinée, et ne serais plus qu'un chétif prisonnier sorti de sa cage en tout bien tout honneur, et n'ayant plus rien à démêler avec la justice. La prévoyance et l'audace... voilà les deux grands nerfs de l'intrigue.. après l'argent. Allons chercher l'habit.

(Il entre dans le cabinet de gauche.)

SCÈNE XVII.

CLARA, DON ALVAR.

(Clara suit tous les mouvemens de Picaros. Quand il est entré dans le cabinet et qu'il en a fermé la porte, elle court à la grille, l'ouvre et appelle don Alvar; puis elle vient vivement ouvrir la boîte d'armes, et en tire les pistolets dont elle ôte l'amorce.)

CLARA.

Otons l'amorce; du moins ils ne feront de mal à personne. (*Elle fait signe à don Alvar de venir auprès d'elle : il accourt avec précipitation, elle l'arrête à l'entrée du pavillon, et lui dit d'une voix concentrée et avec beaucoup d'émotion :*) Don Raphaël est un imposteur, don Fernand est d'intelligence.... on enlève Séraphine.... prévenez votre père, et courez au château de Belmonté.

DON ALVAR.

Que dis-tu?

CLARA.

Vîte... on vient... fuyez.

(D. Alvar se sauve. Clara remet les pistolets dans la boîte; quand tout est en ordre, elle prend un des cartons qu'elle a apportés précédemment, et paraît arriver dans le pavillon au moment où Picaros sort du cabinet avec son premier habit dont il a fait un paquet. Elle marche nonchalamment pour lui donner le change.)

SCÈNE XVIII.

CLARA, PICAROS.

PICAROS.

Ah ! c'est toi, mon garçon !... Eh bien ! j'ai changé d'avis, tu ne m'appartiens plus, je te laisse à don Fernand ; oui, tu resteras ici, et j'emmenerai son Nègre à ta place... (*Clara paraît très-affligée, et supplie Picaros de l'emmener avec lui.*) Cela ne se peut pas, mon enfant. Ce doit être la même chose pour toi. (*Clara témoigne que c'est bien différent, et fait semblant de pleurer.*) Allons, ne pleure pas, mon petit... Il est vraiment gentil... C'est singulier, comme il s'est promptement attaché à moi. Console-toi, mon enfant !.... (*Il essuie la figure de Clara avec son mouchoir.*) Il n'y a pas assez long-tems que nous sommes ensemble pour devoir t'affliger ainsi. Bah ! bah ! ton chagrin sera bientôt passé.

(Il ouvre la boîte où sont les pistolets, les prend et les met à sa ceinture. Clara rit sous cape.)

SCÈNE XIX.

DON FERNAND, SÉRAPHINE, CLARA, PICAROS, LE NÈGRE.

DON FERNAND, à Picaros.

Partez, don Raphaël. (*Il lui remet une lettre pour Gonzalès.*) Pour que Séraphine ne soit pas reconnue dans la route, ou au château, par quelqu'un de mes gens, ce qui pourrait compromettre la sûreté de son père... il est prudent qu'elle se couvre d'un voile, et qu'elle ne le quitte que lorsque vous serez seuls.

SÉRAPHINE.

Donnez, Seigneur, rien ne me semblera difficile pour prouver à don Raphaël ma tendresse et mon dévouement.

DON FERNAND.

Sortez par cette porte ; vous trouverez ma voiture au bout de l'avenue. (*Au Nègre.*) Domingo, prends ces effets. (*A Clara qui s'avance pour prendre un des cartons, espérant trouver le moyen de parler à sa sœur.*) C'est inutile, on n'a pas besoin de toi. Adieu. Puisse votre voyage être aussi heureux que je le désire!

PICAROS.

Nous nous reverrons bientôt.

CLARA, à part.

Plus tôt qu'ils ne l'imaginent. (*Picaros et don Fernand s'embrassent. Clara s'approche furtivement de Séraphine, et lui dit à voix basse.*) Adieu, ma sœur...

(Surprise de Séraphine, qui n'ose la témoigner. Clara lui fait signe qu'elle va la suivre. Picaros, Séraphine et le Nègre sortent par la petite porte du fond. D. Fernand les regarde aller, puis, quand il les a perdus de vue, il rentre avec Clara et retourne au palais.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une grande salle gothique, dans le milieu de laquelle est un piédestal carré, surmonté de la statue d'un guerrier armé de toutes pièces, et foulant aux pieds un Africain qu'il menace de son sabre. Deux portes latérales, deux tables et quelques siéges. Il fait nuit.

SCÈNE I.

SPALATRO, JENNARO, PIRATES.

(On entend un bruit souterrain qui s'accroît par degrés. Le devant du piédestal s'ouvre, et laisse voir Jennaro, Spalatro et deux ou trois de leurs camarades, groupés et éclairés par une torche.)

SPALATRO, à celui des pirates qui tient la torche.

Demeure sur l'escalier pour nous éclairer au retour. Cette lanterne nous suffit. (*Tous entrent dans la salle; il referme l'entrée du piédestal.*) Je ne vous ai pas trompés en vous disant que la citerne communique au château de Belmonté; nous voilà dans la grande salle basse.

JENNARO.

Fort bien. Y a-t-il quelque chose à prendre ici?

SPALATRO.

Toujours le même ! que diable espères-tu trouver dans un vieux château, abandonné par le propriétaire, et qui n'est habité que par un triste concierge et quelques valets ; du moins cela était ainsi quand j'y vins, il y a trois ans, avec mon ancien patron.

JENNARO.

C'était bien la peine de me déranger ! de me faire monter cent degrés au moins, au risque de me rompre le cou... et tout cela pour rien.

SPALATRO.

Allons, allons, Jennaro ! tu ne dois pas être mécontent de ta journée, l'écrin de tantôt est assez bien garni.

JENNARO.

Sans doute, s'il ne fallait point partager avec vous autres, gens inhabiles et maladroits, qui ne savez que donner des coups de sabre et en recevoir. Joli talent, ma foi ! Faites comme moi, depuis plus de cinquante ans que je suis dans le commerce, je n'ai pas reçu la moindre égratignure. En revanche, j'ai pris tout ce qui s'est offert.

SPALATRO.

Et surtout ce qu'on ne t'offrait pas !

JENNARO.

Moyen sûr pour arriver à la fortune ! mais enfin pourquoi sommes-nous venus ici ?

SPALATRO.

Pour visiter ce château, qui, par sa position isolée sur le bord de la mer, nous offre une habitation commode et agréable. Machmoud avait conçu le projet de se l'approprier.

JENNARO.

Cela ne doit pas être difficile, d'après ce que tu dis.

SPALATRO.

Non, sans doute, en employant la force; mais nous serions bientôt débusqués par les sbires et les alguazils. Mon patron plus adroit, voulait forcer les habitans à fuir en les effrayant par ces prestiges qui sont si puissans sur l'esprit de la multitude.

JENNARO.

C'est mieux, cela. Eh bien! à qui faut-il faire peur? je m'en charge.

SPALATRO.

Paix!... j'ai cru entendre...

(Il tourne sa lanterne, tous se blottissent dans les coins de la salle. Jennaro et Spalatro sont accroupis derrière les tables.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DON MESQUINOS.

(Don Mesquinos entre avec un bougeoir à la main, il ouvre doucement la porte du fond, passe d'abord la tête, et n'avance qu'avec précaution.)

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, si mam'selle Louise est jolie, il faut convenir qu'elle est bien maligne. Elle a toujours quelque niche à me faire. Par exemple, elle sait que je n'aime point à parcourir seul, la nuit, les longs corridors et les salles immenses de ce vieux château... parce qu'enfin la prudence... écoutez donc...

JENNARO, à part.

C'est l'homme à l'écrin !..

DON MESQUINOS.

Hein !... (*Il écoute.*) Il me semble toujours !... Eh bien ! cette maudite espiègle me dit avec son petit air doucereux : « Allons, » seigneur Mesquinos, puisque vous voulez » absolument me plaire, faites donc le galant; » vous savez que nous allons danser dans la » grande salle basse, et vous n'êtes point encore parti pour tout disposer ? courez, tâchez de faire le jeune homme... » Des épigrammes, toujours des épigrammes... et moi

d'accourir bien vite pour la satisfaire..... Je vous demande un peu s'il n'était pas plus simple de charger de cette commission quelqu'un de ces grands gaillards qui sont là-bas. Elle avait à choisir entre cinquante au moins!... car le château en est plein, de ces maudits pêcheurs.

SPALATRO, à part.

Nous avons mal pris notre moment.

DON MESQUINOS.

Hein ? les oreilles me cornent... Ce n'est pas l'embarras, je ne suis pas rassuré du tout... Heureusement que personne ne me voit.

JENNARO, à part.

Oui, heureusement !

DON MESQUINOS.

Mais, je puis bien m'avouer cela à moi-même, je n'entre jamais dans cette salle, surtout la nuit, sans me sentir tout bouleversé. Cette grande statue blanche qu'on a campée là-haut m'inspire une frayeur mortelle. C'est c'elle d'un fameux marin, don... don... don... le nom n'y fait rien... (*Il allume une lampe posée sur une table à gauche. A peine a-t-il le dos tourné, que Spalatro, placé derrière la table, souffle la lampe.*) Et puis on dit que ce château à été habité jadis par les Maures, et je ne sais pourquoi.... Ce n'est pas l'embarras, ces Maures-là sont bien morts, ils ne reviendront pas exprès de l'autre monde pour

m'effrayer... (*Il se retourne et voit la lampe éteinte.*) C'est singulier... je croyais. (*Au moment où il s'approche de la table pour rallumer la lampe, Spalatro se lève et lui montre une figure effroyable. La peur le suffoque, il n'a pas la force de crier; il recule en tremblant; quand il est devant le piédestal, il se retourne et se trouve en face de Jennaro, qui lui fait une horrible grimace et souffle sa lumière; il tombe à plat ventre en se cachant le visage, et en poussant des cris aigus.*) Aïe! aïe! à moi!... je suis mort!...

SPALATRO.

Fuyons, nous reviendrons plus tard.

(Ils ouvrent la porte du piédestal et descendent dans la citerne.)

SCÈNE III.

DON RAPHAEL, DON MESQUINOS, GONZALÈS, LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES.

(On accourt avec des lumières.)

LOUISA, avec une grosse voix.

Téméraire Espagnol!...

DON MESQUINOS.

Je ne suis pas téméraire.

LOUISA.

Avoue donc que tu n'es qu'un lâche.

DON MESQUINOS.

Je l'avoue.

LOUISA.

Indigne de posséder jamais Louisa.

DON MESQUINOS.

A la bonne heure.

LOUISA, gaiment et avec sa voix ordinaire.

Mon père, je prends acte de sa déclaration.

DON MESQUINOS, se relevant.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est?

(Tout le monde lui rit au nez. Louisa est restée en attitude menaçante. Plus Mesquinos paraît stupéfait, plus les éclats de rire redoublent.)

GONZALÈS.

Bravo! mon gendre, voilà un beau trait.

DON MESQUINOS.

Quand vous rirez jusqu'à demain!... si j'avais su que vous étiez là, je n'aurais pas eu peur.

LOUISA.

En vérité?

DON MESQUINOS.

Certainement. (*On rit, il regarde Louisa.*) Comment! c'était vous?... Allons donc, cela n'est pas possible... vous n'êtes pas si laide que cela...

(On rit.)

GONZALÈS.

Voilà j'espère un compliment bien tourné...

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire... j'ai vu ici des Maures...

GONZALÈS.

Allons, il a vu des morts à présent.

DON MESQUINOS.

Eh ! non, ce n'est pas cela, ce sont des Maures vivans...

LOUISA.

Ce que c'est qu'une imagination vive !...

DON MESQUINOS.

Je n'ai point d'imagination, Mam'selle.

GONZALÈS.

D'accord.

LOUISA.

Mais c'est assez nous occuper du seigneur Mesquinos.

DON RAPHAEL, à part.

Oh ! ma chère Clara, pourquoi tarder autant à revenir... Je tremble.

LOUISA.

Dansons, c'est pour cela que nous sommes venus ici.

DON MESQUINOS.

Voulez-vous que je vous chante une ronde ?

LOUISA.

Quoi! vous chantez, seigneur Mesquinos?

DON MESQUINOS.

Comment! si je chante... tel que vous me voyez, dans ma jeunesse je chantais comme un cygne.... on m'appelait le rossignol de la contrée... mais.

LOUISA.

C'est juste, en hiver les rossignols ne chantent plus.

GONZALÈS.

Priez le père Ambrosio de vous chanter une ronde, il doit en savoir, lui.

LOUISA.

Bon vieillard, savez-vous des chansons?

DON RAPHAEL.

Hélas! non, gentille Signora.

LOUISA.

Et votre petit conducteur?

DON RAPHAEL.

C'est différent.

LOUISA.

Mais, à propos, où donc est-il? est-ce qu'il n'est pas encore de retour?

DON RAPHAEL.

Non, son absence est bien longue; ce retard commence à m'inquiéter.

GONZALÈS.

En effet, il y a plus d'une heure qu'il fait nuit.

DON RAPHAEL, à part.

Lui serait-il arrivé quelque malheur?

DON MESQUINOS.

Je vous dis que vous serez forcé de vous adresser à moi; mais, pour vous punir, je me ferai prier.

LOUISA.

Eh bien! pas du tout; nous nous passerons du rossignol, c'est moi qui chanterai.

DON RAPHAEL.

Nous ne perdrons pas au change, puisque nous entendrons la fauvette.

GONZALÈS.

Vous êtes galant, bon vieillard.

LOUISA, à don Mesquinos.

Vous ne me diriez pas une chose comme celle-là, vous?

DON MESQUINOS.

Parbleu! ce n'était pas difficile à trouver; une fauvette, une allouette, une chouette...

(Tout le monde rit.)

GONZALÈS.

Il est vrai qu'il ne fallait pas grand esprit pour trouver cela.

DON MESQUINOS.

Le naturel, c'est par là que je brille. (*A part.*) Chien d'aveugle! je t'en veux, va.

GONZALÈS.

Louisa, sans chercher plus loin, redis-nous les exploits du fameux guerrier dont nous possédons ici la statue, du malheureux don Raphaël.

(D. Raphaël oublie un moment son rôle, et tourne involontairement la tête du côté de la statue.)

DON MESQUINOS.

Don Raphaël, c'est cela! (*A part, il a remarqué le mouvement de don Raphael.*) Tiens! comme il a regardé juste: si celui-là est aveugle, par exemple!...

DON RAPHAEL, avec beaucoup d'émotion.

Don Raphaël, dites-vous?

GONZALÈS.

L'auriez-vous connu, cet intrépide marin? vous êtes ému en prononçant son nom.

DON RAPHAEL.

Oui, nous avons servi long-tems ensemble.

DON MESQUINOS, avec une maligne curiosité.

Ah! vous l'avez connu: quel homme était-ce? ressemblait-il à sa statue? (*A part.*) Voyons s'il recommencera.

LOUISA.

Belle question! il faudrait que le père Am-

brosio pût voir la statue pour la confronter avec l'original.

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas là l'embarras.

GONZALÈS.

C'était un brave homme. Les habitans de cette île ne l'oublieront jamais ; ils lui doivent une reconnaissance éternelle : c'est lui qui les a délivrés des attaques continuelles des pirates d'Afrique. Ce château a été, il y a vingt ans, le théâtre d'une de ses plus belles actions.

DON RAPHAEL, embarrassé.

J'étais à cette affaire.... j'y combattis avec lui...

GONZALÈS.

Puisque vous avez été le compagnon d'armes de ce brave Espagnol, vous n'apprendrez pas sans intérêt que le maître de ce château, pour éterniser le souvenir de sa délivrance, a fait ériger dans cette salle une statue de don Raphaël. Don Fernand, qui en est maintenant propriétaire, l'a conservée précieusement par respect pour la mémoire de son ami.

DON RAPHAEL, à part.

De son ami! le perfide!

GONZALÈS.

Tous les ans nous célébrons une petite fête en l'honneur de ce héros; j'y raconte ses ex-

ploits à nos jeunes gens pour les enflammer du désir de la gloire.... Et, tenez, vous ne serez pas fâché d'entendre les couplets que l'on a composés dans le tems sur cette action brillante dont je viens de vous parler.... Bon Ambrosio, devant le piédestal, vous représenterez don Raphaël... Chante, Louisa.

LOUISA.

Mais, mon père, je ne sais pas ces couplets-là.

DON MESQUINOS.

Je les sais, moi.

(Il chante.)

COUPLETS (*).

Le vieux château de Belmonté
Était sans armes, sans défense;
Un jour l'Africain indomté
De le surprendre eut l'insolence.
De cette insigne offense
Le châtiment fut prompt.
Écoutez, et vous saurez comme
Par don Raphaël, ce grand homme,
Fut vengé notre affront.

(Les paysans répètent en chœur les trois derniers vers de chaque couplet.)

(*) Ces couplets peuvent être chantés indistinctement par don Mesquinos, Louisa ou Gonzales.

De ces farouches ennemis
Don Raphaël bravant le nombre,
Suivi de fidèles amis,
Vers le milieu d'une nuit sombre,
A la faveur de l'ombre,
Escalade le fort.
L'Africain, surpris dans son somme,
Veut combattre; mais le grand homme
A frappé : tout est mort.

L'astre du jour en pâlissant
Éclaire un horrible carnage;
De rage et d'effroi frémissant,
L'ennemi quitte ce rivage.
Ce haut fait, d'âge en âge,
A tous sera transmis.

En s'adressant à la statue devant laquelle est don Raphaël

On t'admire partout, grand homme,
Mais le cœur ici te surnomme
Le sauveur du pays.

(En répétant ces trois derniers vers, tout le monde se prosterne.)

DON RAPHAEL, attendri.

Quelle épreuve pour mon cœur!

sonne en dehors.) Qui peut sonner à cette heure? Allez voir.

(Un paysan sort.)

DON RAPHAEL.

C'est sans doute ma... mon petit Carlo.... (*A part.*) Imprudent!

LOUISA.

Oh! sans doute, c'est lui.... Soyez tranquille, Ambrosio, je vais bien le gronder de ne s'être pas trouvé ici pour nous faire danser, et d'avoir inquiété son père nourricier. (*Elle va au fond.*) Mais non, ce n'est pas lui. Voyez donc, mon père.

GONZALÈS, regardant aussi.

Le Nègre de don Fernand! un étranger avec lui.

LOUISA.

Une dame couverte d'un voile!

DON MESQUINOS.

Oh! oh!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PICAROS, SÉRAPHINE, LE NÈGRE.

(Picaros et Séraphine voilée entrent, précédés d'un valet qui porte un flambeau et de Domingo qui est chargé de leurs effets.)

PICAROS, à Gonzalès qui vient à sa rencontre.

Est-ce vous que l'on nomme Gonzalès ?

GONZALÈS.

Oui, Seigneur.

PICAROS.

Lisez cette lettre de votre maître. (*Gonzalès prend la lettre et lit.*)(*Bas à Domingo qui a déposé sur une table tout ce qu'il portait.*) Retourne à Palma ; tu diras à don Fernand que nous sommes arrivés sans accident, et que j'attends avec impatience qu'il me procure les moyens de mettre notre trésor en sûreté.

(Le Nègre sort.)

DON RAPHAEL, qui a entendu ces mots, à part.

Que veut dire ceci ?

GONZALÈS, à Picaros, après avoir lu.

Don Fernand me mande que vous êtes son meilleur ami ; il m'ordonne de vous bien recevoir, ainsi que la Signora votre fille, et

d'avoir pour vous, pendant le séjour que vous ferez dans son château, les mêmes égards qu'il aurait droit d'exiger pour lui-même. Croyez, Seigneur, que je répondrai dignement à la confiance de mon maître. Je mettrai tous mes soins à vous plaire, et à vous rendre agréable cette demeure.

PICAROS.

J'en suis persuadé.

LOUISA, s'approchant de Séraphine.

Permettez, Signora, que je vous débarrasse de ce voile qui vous gêne.

PICAROS, vivement.

Ne vous donnez pas la peine; ma fille est dans l'usage de se servir elle-même.

LOUISA, reculant.

Je vous demande pardon.

MESQUINOS, à part.

Je parierais que cette femme-là est laide.

DON RAPHAEL, à part.

Quel mystère! je me sens troublé.... mon cœur bat avec force... Ce que j'éprouve est bien étrange.

PICAROS, regardant autour de lui, voyant que son mouvement a excité la curiosité de tous ceux qui sont présens.

Gonzalès, vous avez ici bien nombreuse compagnie. Mon ami m'avait annoncé que ce

château isolé n'était habité que par vous et quelques domestiques.

GONZALÈS.

Il est vrai, Seigneur; mais j'ai fait une grande pêche ce matin ; ces gens que vous voyez sont, pour la plupart, des paysans des environs qui sont venus m'aider. Vous n'ignorez pas, sans doute, que don Fernand marie dans trois jours sa pupille, la jeune Séraphine...

DON RAPHAEL, à part.

On marie ma fille! oh ciel! qu'ai-je entendu?

PICAROS.

Je le sais.

SÉRAPHINE, à part.

Hélas! quand s'accomplira cet hymen?

(Elle s'assied.)

GONZALÈS.

La fête sera brillante, c'est pour cela qu'il m'a ordonné...

PICAROS.

Fort bien. Congédiez ces gens, ou faites-moi conduire dans un appartement où je puisse être seul.

GONZALÈS.

C'est trop juste, Seigneur; je vais donner des ordres pour que vous soyez promtement satisfait et que rien ne vous manque. (*Aux*

paysans.) Retirez-vous, mes amis, allez prendre du repos.

(Les paysans sortent. Gonzalès parle bas à Louisa, qui entre dans l'appartement de droite. Il paraît également donner des ordres à ses valets.

DON RAPHAEL, à part.

Cette femme voilée, cet homme m'inquiétent... tout cela m'inspire des soupçons ; si je pouvais...

(En feignant de n'y pas voir, il vient passer devant Picaros et Séraphine.)

PICAROS, le repoussant.

Prenez donc garde, mon ami.

DON RAPHAEL, à Picaros.

Pardon, Seigneur. (*A part.*) Je ne te perdrai pas de vue.

DON MESQUINOS.

Gonzalès, envoyez donc coucher ce maudit aveugle !... il dérange tout le monde. De quel côté est sa chambre ?

GONZALÈS.

Là-bas... au fond du corridor, tout près de la vôtre.

DON MESQUINOS, à part.

Tant mieux, cela me tranquillise ; il aura l'œil sur moi.

(Gonzalès ordonne à un paysan de prendre une lumière et de conduire don Raphaël.)

GONZALÈS.

Bonsoir, père Ambrosio, dormez bien.

(Don Raphaël sort.)

(Gonzalès va et vient jusqu'à la rentrée de Louisa.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GONZALÈS, puis LOUISA.

GONZALÈS.

Dans un moment on vous servira.

PICAROS.

Quelques fruits seulement; tu n'as pas besoin d'autre chose, n'est-ce pas, ma fille?

SÉRAPHINE.

Non, mon père.

LOUISA, rentrant par la droite.

Tout est prêt pour vous recevoir.

PICAROS.

Entrons.

GONZALÈS.

Permettez que j'aie l'honneur de vous conduire; je veux m'assurer par moi-même...

PICAROS, à Louisa.

Merci, belle enfant.

(Il donne la main à Séraphine, et tous deux, précédés de Gonzalès qui les éclaire, entrent dans l'appartement de droite.)

SCÈNE VI.

DON MESQUINOS, LOUISA.

DON MESQUINOS.

Eh bien ! comment le trouvez-vous ? il ne me dit seulement pas bonsoir.

LOUISA.

C'est affreux !

DON MESQUINOS.

Oh ! je sais bien que toutes les fois que l'on m'adressera un mauvais compliment, ou que l'on me fera une malhonnêteté, vous serez de moitié.

LOUISA.

De moitié ! ah ! vous êtes trop modeste.

(Ici un valet entre portant des corbeilles remplies de fruits, qu'il pose sur la table à gauche.)

DON MESQUINOS.

Je vous dis, moi, que ce n'est pas grand' chose que ce nouveau venu... Il y a quelque micmac là-dessous... un homme qui court les champs pendant la nuit avec une femme.... qui ne quitte pas son voile...

LOUISA.

J'avoue que cette circonstance me paraît étrange.

DON MESQUINOS.

Je vous dis que cela m'a tout l'air d'un enlèvement.

LOUISA.

Quelle idée!

DON MESQUINOS.

Et dans ce cas, savez-vous que votre père courrait de grands risques. Favoriser un rapt!

LOUISA.

Vous commencez à me faire peur.

DON MESQUINOS.

Il ne faut pas que cela vous effraie... mais c'est qu'il n'y va rien moins que de la vie.

LOUISA.

Allons, vous êtes fou!

DON MESQUINOS.

Nous verrons, nous verrons.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PICAROS, GONZALÈS

PICAROS, sortant de la chambre de droite.

Je suis sensible à vos soins, Gonzalès; vous avez l'air d'un brave homme.

GONZALÈS.

Je m'estime heureux, Seigneur, d'avoir pu vous prouver mon zèle.

PICAROS.

Maintenant que vous avez pourvu à tout, vous pouvez me laisser seul. (*Il regarde sur la table.*) Bon, voilà ce qu'il me faut pour écrire.

(Il pose ses pistolets.)

GONZALÈS.

Nous allons donc nous retirer.

DON MESQUINOS, bas à Louisa.

Il s'en est allé sans me rien dire tout-à-l'heure, je vais lui rendre la pareille.

PICAROS.

Bonne nuit.

GONZALÈS et LOUISA.

Bonsoir, Seigneur.

(Don Mesquinos tourne brusquement le dos à Picaros qui ne s'en aperçoit pas. Don Mesquinos, qui croit l'avoir piqué, est enchanté de ce qu'il imagine être une espiéglerie. Picaros s'assied près de la table, Gonzalès passe d'un côté du piédestal et Louisa de l'autre.)

DON MESQUINOS, arrêtant Louisa comme elle passe devant l'appartement de gauche.

Eh bien ! il a été joliment attrapé.

LOUISA.

Il n'a pas seulement fait attention à vous.

GONZALÈS.

Bonne nuit, Seigneur Mesquinos.

LOUISA.

N'allez pas rêver au spectre, du moins.

DON MESQUINOS.

Méchante! vous connaissez mieux que personne le spectre qui me lutine jour et nuit; c'est vous.

GONZALÈS.

Charmant!

(Don Mesquinos envoie un baiser à Louisa et entre dans le corridor à gauche. Gonzalès et Louisa sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

PICAROS.

(Dès que Mesquinos est sorti, Picaros se lève va à toutes les portes, regarde en dehors, écoute un moment, puis revient en scène.)

Tout est calme, et j'espère que la nuit se passera sans événement. Jusqu'à présent rien n'a retardé ma marche... Je devrais être satisfait... et cependant je ne sais quelle inquiétude vague... J'ai dit à Séraphine que, l'agitation de mes esprits ne me permettant pas de me livrer au repos, je passerais la nuit à écrire... La vérité est que je ne suis point tranquille... Qu'il me tarde d'être à demain! car j'espère qu'enfin il me sera possible de quitter cette île.. je ne serai certain de ma proie, qu'après avoir

mis la mer entre le crédule don Fernand et moi. O mon étoile ! toi qui m'as si souvent guidé dans des entreprises difficiles, et qui toujours m'as conduit au port, ne m'abandonne pas aujourd'hui. (*On sonne en dehors, il écoute et paraît inquiet.*) Eh bien! mon cœur, paix donc... pourquoi tressaillir ainsi ?... je ne me reconnais plus ; que sont devenus cette froide intrépidité, ce courage presque stoïque qui ne me quittèrent jamais?.. Allons, Picaros.. songe aux mille ducats... à ta fortune enfin!... car c'est là ton seul but... Un jour encore, et tu renonces pour jamais à l'intrigue.

SCÈNE IX.

PICAROS, GONZALÈS, LE NÈGRE.

GONZALÈS introduit le Nègre, et lui montre Picaros.

LE voilà.

(Le Nègre remet une lettre à Picaros, en indiquant qu'il vient de la recevoir près du château.)

PICAROS.

Je te remercie.

(Il leur fait signe de sortir.)

SCÈNE X.

PICAROS.

(Dès qu'il est seul, il ouvre la lettre et lit avec beaucoup d'émotion.)

« Tout est découvert, mon cher Picaros. » Je ne puis concevoir comment don Alvar a » su que tu n'es pas le père de Séraphine ; » mais à peine étiez-vous partis que l'on est » venu, de la part du gouverneur, me constituer prisonnier dans mon palais. Le jeune » homme est parti lui-même pour Belmonté, » à la tête d'une troupe d'alguazils. L'amour » et le désir de la vengeance lui donneront » des ailes et peut-être y arrivera-t-il aussitôt que vous. Il vous est donc impossible » de songer à la fuite ; vous seriez infailliblement arrêtés. En tout cas, fais bonne contenance, ne te déconcerte pas, soutiens hardiment que tu es don Raphaël : il ne reviendra pas de l'autre monde pour prouver le » contraire. Enfin gagnons du tems, c'est l'essentiel ; je ferai jouer ici tous mes ressorts » pour te tirer d'affaire. Je soupçonne fort le » petit muet... Il a disparu peu de tems après » ton départ ; je te le recommande, si le hasard te le fait rencontrer.

« P. S. (*) Par réfléxion, je pense qu'il est » prudent de ne pas te trouver en présence de » l'ennemi ; commence donc par te mettre en » sûreté, nous verrons après ce que nous au- » rons à faire. Sous une des cours du château » est une vielle citerne qui n'est connue que » de moi ; la porte en est pratiquée dans le » piédestal d'une statue placée dans la grande » salle basse... Elle s'ouvre au moyen d'un » ressort caché sous la corniche, au côté gau- » che de la statue... Descends dans cette re- » traite... Fais en sorte d'y porter quelques » provisions.... Entraines-y Séraphine, et » qu'elle y meure s'il le faut, plutôt que de » retomber au pouvoir de mon rival. »

Qu'elle y meure !... un moment. Je pourrais bien partager son sort, et je ne m'en soucie pas. Cherchons cependant ; le cas échéant, et à défaut d'autre ressource, j'emploierai celle-là. (*Il parcourt la lettre.*) Dans le piédestal, sous la corniche.

(Il fait le tour du piedestal, en commençant par la gauche du spectateur, passe les mains partout et regarde avec la plus grande attention. La lettre lui échappe et tombe entre le piedestal et la porte du corridor à gauche.)

(*) Le *Post-Scriptum* doit être au verso du feuillet. Il faut que Picaros le tourne visiblement pour lire.

SCÈNE XI.

PICAROS, DON RAPHAEL, puis DON MESQUINOS.

DON RAPHAEL, sortant avec précipitation de l'appartement de gauche pendant que Picaros cherche du côté droit du piédestal, ce qui les empêche de se voir.

On a sonné, et je n'ai pu résister au désir de savoir si ma fille est enfin de retour. (*Ses regards tombent sur la lettre qui est à terre. Il la ramasse pour la mettre sur la table.*) Que vois-je? mon nom, celui de Séraphine écrits de la main de don Fernand!

(Il parcourt rapidement la première page de la lettre en donnant tous les signes de la plus grande surprise.)

PICAROS.

Ah! je l'ai trouvé!

(Il pousse un ressort qui fait entr'ouvrir le devant du piédestal.)

DON MESQUINOS, en habillement de nuit, sort de l'appartement de gauche; il tient un bougeoir à la main.

Où va-t-il donc, ce chien d'aveugle? je l'ai vu marcher tout seul. (*Il aperçoit don Raphaël, vient en tapinois derrière lui, et lui frappe sur l'épaule.*) Ah! tu ne diras pas maintenant que tu es aveugle!

PICAROS effrayé quitte sa place.

Qu'est-ce ? (*Il voit sa lettre entre les mains de don Raphael, se précipite sur lui, et la lui arrache.*) Misérable!

DON MESQUINOS.

Aïe ! aïe !...

(Il se sauve dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

PICAROS, DON RAPHAEL.

DON RAPHAEL.

Oh! contre-tems!

(Il cherche à s'évader.)

PICAROS le poursuit et l'arrête.

Qui es-tu?... Quel intérêt te porte à épier mes démarches ? Réponds... as-tu lu cette lettre?

DON RAPHAEL.

Oui, je l'ai lue...

PICAROS.

Traître ! tu es mort.

(Il court prendre ses pistolets, et en menace don Raphaël.)

SCÈNE XXX.

LES PRÉCÉDENS, [illegible]

CLARA, entrant avec la rapidité de l'[illegible] du fond.

Ne craignez rien, don Raphaël.

PICAROS, à part et changeant de [illegible]

Don Raphaël!

CLARA.

Les pistolets sont vides.

DON RAPHAEL, embrassant sa fille

O providence!

PICAROS, un moment déconcerté, mais [illegible] tant bien vite, à part.

Rusons. (*Haut avec dignité.*) Jeune [illegible] croyez-vous que je veuille faire usag[illegible] armes contre un vieillard sans défen[illegible] intention n'était que de l'effrayer.

(*Il jette les pis[illegible]*

CLARA, à don Raphaël.

Ma sœur est ici.

PICAROS, à part.

C'est Clara..: Maudit jockei!

CLARA.

D'accord avec don Fernand, ce [illegible] l'enlevait sous votre nom... mais [illegible] je veillais sur eux.

PICAROS effrayé quitte sa place.

Qu'est-ce ? (*Il voit sa lettre entre les mains de don Raphael, se précipite sur lui, et la lui arrache.*) Misérable!

DON MESQUINOS.

Aïe! aïe!...

(Il se sauve dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

PICAROS, DON RAPHAEL.

DON RAPHAEL.

Oh! contre-tems!

(Il cherche à s'évader.)

PICAROS le poursuit et l'arrête.

Qui es-tu?... Quel intérêt te porte à épier mes démarches? Réponds... as-tu lu cette lettre?

DON RAPHAEL.

Oui, je l'ai lue...

PICAROS.

Traître! tu es mort.

(Il court prendre ses pistolets, et en menace don Raphaël.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA, entrant avec la rapidité de l'éclair, s'écrie du fond.

Ne craignez rien, don Raphaël.

PICAROS, à part et changeant de visage.

Don Raphaël!

CLARA.

Les pistolets sont vides.

DON RAPHAEL, embrassant sa fille.

O providence!

PICAROS, un moment déconcerté, mais se remettant bien vite, à part.

Rusons. (*Haut avec dignité.*) Jeune homme, croyez-vous que je veuille faire usage de ces armes contre un vieillard sans défense? Mon intention n'était que de l'effrayer.

(Il jette les pistolets.)

CLARA, à don Raphaël.

Ma sœur est ici.

PICAROS, à part.

C'est Clara..: Maudit jockei!

CLARA.

D'accord avec don Fernand, ce misérable l'enlevait sous votre nom... mais j'étais là, je veillais sur eux.

DON RAPHAEL.

O secours inattendu !

CLARA.

Don Alvar m'accompagne avec une escorte nombreuse.

DON RAPHAEL.

Où est ma chère Séraphine ? Il me tarde de l'embrasser.

PICAROS.

Respectez son sommeil... Songez au danger d'une telle secousse.... l'émotion qu'elle a éprouvée ce soir est trop vive pour la renouveler sans ménagement.

DON RAPHAEL.

Malheureux ! c'est toi...

PICAROS, avec un air patelin.

Je l'avoue, je dois vous paraître bien coupable ; mais, quand vous connaîtrez les circonstances étranges qui m'ont conduit ici, vous verrez qu'il m'a été impossible de résister à l'ascendant de l'homme adroit qui ne m'a tiré de prison que pour me faire l'instrument de ses astucieux projets. Le Ciel sait si mon cœur répugnait à cette fourberie !... mais j'ai été séduit, entraîné par ses prières, ses menaces.

DON RAPHAEL.

Dis plutôt par son or.

PICAROS, jetant la bourse loin de lui, mais regardant où elle tombe.

Le voilà, cet or méprisable, je le déteste, puisqu'il m'allait faire commettre une action lâche et déshonorante. (*Il se jette à genoux et prend les mains de don Raphael.*) Cher don Raphaël !.... croyez-en ma franchise, mon repentir sincère... je bénis le hasard qui nous réunit, et me procure le moyen d'être utile à un illustre infortuné. Accordez-moi la vie, c'est l'unique récompense que je sollicite, pour prix de l'important service que je vais vous rendre.

DON RAPHAEL.

Je te la promets.

(Picaros se relève, s'essuie les yeux, donne toutes les marques du plus sincère attendrissement; il paraît suffoqué par la reconnaissance; mais à part, il sait indiquer que tout ceci ne tend qu'à tromper don Raphaël, en surprenant sa bonne foi.)

PICAROS.

Le roi a révoqué l'arrêt injuste qui vous condamne.

DON RAPHAEL et CLARA.

Il se pourrait !...

PICAROS.

Votre grâce est entre les mains de don Fernand.

DON RAPHAEL et CLARA.

Entre ses mains !

PICAROS.

Il me l'a montrée.

DON RAPHAEL et CLARA.

O bonheur!

PICAROS.

Il faut la lui dérober.

CLARA.

Mais comment ?

PICAROS, à part.

Tâchons de les éloigner. (*Haut.*) Faites venir don Alvar sans escorte, sans suite... (*Don Raphael et Clara paraissent concevoir de l'inquiétude.*) Je suis repentant, désarmé... vous êtes en nombre... comment pourrais-je inspirer la moindre défiance ?... je veux apprendre à ce jeune seigneur dans quel lieu don Fernand cache le trésor que nous voulons lui enlever, et je crois qu'il serait imprudent de rendre trop de témoins dépositaires d'un tel secret. Cependant si vous l'exigez, je suis prêt à faire cet aveu publiquement.

DON RAPHAEL, après avoir réfléchi.

Non, la prudence exige que nous en soyons seuls instruits.

PICAROS.

Don Alvar m'accompagnera à Palma ; nous irons chez don Fernand ; soit par ruse, soit par force, nous obtiendrons de lui cet écrit précieux, qu'il ne manquerait pas d'anéantir,

s'il avait le moindre soupçon de votre existence, surtout de votre retour.

CLARA.

Venez, mon père, courons chercher don Alvar.

(Ils s'éloignent.)

PICAROS, à part.

M'en voilà débarrassé.

CLARA, revenant sur ses pas.

Mais non, mon père, allez seul au-devant de lui. Pendant ce tems, je vais trouver ma sœur, elle m'a vue tantôt chez don Fernand, elle me croit attachée à son prétendu père, et ma présence sera sans danger pour elle. Je la préparerai doucement au bonheur dont elle va jouir.

PICAROS, à part.

Me voilà pris encore une fois.

DON RAPHAEL.

Va, ma fille, je te rejoins à l'instant.

(Il sort.)

PICAROS, qui a réfléchi.

(*A part.*) Bon! (*Haut.*) Oui, venez, aimable personne, venez embrasser votre sœur. (*Il prend une lampe et montre à Clara la porte latérale à gauche.*) Par ici.... quel plaisir pour mon cœur sensible, de vous voir réunies après tant de revers et de calamités...

quels doux transports ! quels tendres épanchemens !

(Clara passe la première.)

SCÈNE XIV.

PICAROS, puis SÉRAPHINE.

(A peine Clara a-t-elle passé la porte, que Picaros la tire et la ferme à double tour. Il court ensuite fermer les verrous de celle du fond, puis vient ramasser la bourse.)

PICAROS.

N'oublions rien. (*Il prend le paquet qui renferme son premier habit, puis il entre dans l'appartement de droite, d'où il ramène Séraphine tremblante et sans voile.*) Je suis découvert ! .. le château est investi... fuyons, ma fille.

SÉRAPHINE.

Je vous suivrai partout.

(Il pousse le ressort du piédestal, ouvre la porte de la citerne et y descend avec Séraphine. Ils emportent une lampe et un panier de provisions qui est resté sur une des tables. Pendant ce mouvement, qui doit être extrêmement rapide, Clara ne cesse de frapper à la porte et d'appeler don Raphaël.)

SCÈNE XV.

DON RAPHAEL, DON ALVAR, ,CLARA, GONZALÈS, DON MESQUINOS, LOUISA, ALGUAZILS, PAYSANS ET PAYSANNES.

DON RAPHAEL, en dehors.

Ma fille !

DON ALVAR.

Séraphine !

(Voyant que la porte résiste à leurs efforts, ils enfoncent les croisées et sautent dans l'appartement, suivis d'Alguazils. Don Raphaël va ouvrir à Clara.

GONZALÈS, conduisant don Alvar à l'appartement de droite.

C'est de ce côté.

(Don Alvar y entre avec Louisa et des femmes.)

DON RAPHAEL, à Clara.

Où est-il, ce traître ?

CLARA.

Je ne sais ; sans doute il a fui.

GONZALÈS.

Par où ?... Je ne connais pas d'issue.

DON ALVAR et LOUISA, sortant de l'appartement de droite.

Personne !

DON RAPHAEL.

O désespoir !

DON ALVAR.

O rage !

CLARA.

Ma sœur !

DON RAPHAEL.

Courons, cherchons, visitons partout..... Mes amis, si vous avez conservé quelque reconnaissance pour don Raphaël, ce marin qui vous protégea plus d'une fois contre les entreprises des farouches Africains, donnez-lui en des preuves aujourd'hui en l'aidant à retrouver sa fille.

GONZALÈS et DON ALVAR.

Quoi ! vous seriez ?

DON RAPHAEL, jetant son costume d'aveugle.

Don Raphaël lui-même.

CLARA.

Oui, c'est mon père.

(Tout le monde se prosterne devant don Raphaël.)

DON RAPHAEL.

Jurons de retrouver Séraphine, ou de nous ensevelir sous les ruines de ce château. Amis, répétez avec moi! Vengeance: (*Les Alguazils et les paysans, armés de diverses manières viennent en tumulte sur l'avant-scène, en agitant leurs armes.*) Vengeance !

(Tout le monde répète le même cri, puis on sort en courant de tout côté.)

DON MESQUINOS, a qui on a donné une escopette, la tient d'une main, et de l'autre son bougeoir. Il sort lentement, et crie d'une voix tremblante :

Vengeance !...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une vaste citerne construite en briques et à demi-ruinée. L'intérieur est tapissé de mousse, de lierre, et autres plantes rampantes. Au premier plan à gauche, dans la partie du mur qui fait face aux spectateurs, sont deux grandes croisées ogives garnies de barreaux, et à travers lesquelles on voit un escalier tournant intérieur, qui est censé communiquer au piedestal que l'on a vu au troisieme acte. Cet escalier aboutit à une porte de fer qui donne dans la citerne. On aperçoit çà et là des blocs de briques et de pierres qui se sont détachées de la voûte, et qui attestent la vétusté de cette construction. Tout le fond est occupé par un couloir élevé et horizontal garni d'une rampe de fer, et qui conduit à l'ouverture du souterrain; au bout de ce couloir, à droite, est un escalier à deux rampes douces, dont la premiere va de droite à gauche et la seconde de gauche à droite jusqu'au sol. Cette décoration doit être entierement fermée. Dans le haut de la voûte, et à peu près dans la ligne parallèle au troisième plan, est une ouverture qui servait jadis à l'écoulement des eaux de la pluie.

SCÈNE I.

OCTAR, PIRATES.

(Au lever du rideau la lampe est baissée; quelques torches allumées, et placées çà et là, éclairent d'une maniere pittoresque les groupes de pirates

que l'on voit dans différentes attitudes, mais tous endormis. Octar est étendu sur le petit escalier de gauche. Les uns sont assis sur des blocs et dorment appuyés sur leurs camarades; d'autres sont couchés par terre sur les rampes du grand escalier et le long du couloir.)

SPALATRO, par l'ouverture du haut.

Capitaine! Capitaine!

(Au second cri, plus fort que le premier, tous les pirates se réveillent et lèvent la tête sans se déranger. Ils écoutent.)

OCTAR.

Eh bien! que veux-tu, Spalatro?

(Il se met au-dessous de l'ouverture et prête l'oreille.)

SPALATRO, de même.

Je viens d'entendre une fusillade du côté de l'entrée du souterrain.

OCTAR.

Serions-nous trahis?

SPALATRO, de même.

Je vais à la découverte pour savoir ce que ce peut être; mais je crois que vous ne feriez pas mal de sortir pour soutenir nos gens en cas d'attaque.

OCTAR.

Il a raison : Jennaro n'a tout au plus avec lui qu'une douzaine d'hommes. Alerte, camarades! volons à la défense des braves qui veillent pour nous.

(Tous les pirates étaient descendus insensiblement pour mieux entendre Spalatro. Octar se met à leur tête; tous remontent et sortent en ordre; ils emportent les torches qui éclairent la citerne; de sorte qu'il y règne la plus profonde obscurité après leur départ.)

SCÈNE II.

PICAROS, SÉRAPHINE.

(A travers les croisées ogives qui sont à gauche, on voit descendre Picaros et Séraphine par l'escalier intérieur. Picaros tient la lampe d'une main et de l'autre soutient Séraphine qui porte le panier de provisions.)

SÉRAPHINE.

Où me conduisez-vous, mon père?

PICAROS, à part.

Ma foi! je ne le sais pas moi-même. (*Haut.*) Tu le sauras bientôt, mon enfant, mais tu ne dois rien craindre; n'es-tu pas avec ton meilleur ami, ton premier défenseur?

SÉRAPHINE.

Aussi je ne crains rien.

PICAROS.

Cependant tu trembles?

SÉRAPHINE.

Cette émotion est bien naturelle.

PICAROS.

Il est vrai que tu as éprouvé aujourd'hui

bien des sensations différentes... mais il ne faut qu'une crise heureuse pour nous mettre tout-à-fait à l'abri des revers... jusque-là, mon enfant, de la patience, du courage !

SÉRAPHINE.

J'en aurai.

(Tout ce dialogue a eu lieu pendant la descente, alors ils sont en face de la porte de fer. Picaros l'ouvre avec la clef qui était en dedans et il se trouvent sur le palier.)

PICAROS, regardant de tous côtés.

C'est cela, nous voilà arrivés.

SÉRAPHINE.

Où sommes-nous donc ?

PICAROS.

Dans une vieille citerne, qui n'est connue d'aucun des habitans de ce château, et où nous n'avons rien à redouter des poursuites de mes ennemis.

SÉRAPHINE.

Que le Ciel vous entende, et qu'il exauce les vœux que je fais pour votre bonheur.

(Ils descendent les degrés.)

PICAROS, à part.

Voilà un joli logement que don Fernand m'a indiqué... je commence à me repentir de m'être mêlé de cette affaire... Cependant mille ducats !.... cela mérite considération. (*Haut à Séraphine qui s'est assise sur un bloc de*

pierres, et qui paraît accablée par la fatigue et l'inquiétude.) Allons, mon enfant, ne te laisse point abattre. Tu tiens là de quoi remettre tes esprits et te rendre des forces; profites-en pendant que je vais reconnaître ces lieux.

SÉRAPHINE.

Quoi ! vous me laissez seule?

PICAROS.

Sois tranquille, je ne m'éloigne pas.... D'ailleurs, quand j'en aurais la volonté, je doute que cela me fût possible.... mais qui sait, je découvrirai peut-être quelque issue par laquelle nous pourrons nous échapper.

SÉRAPHINE.

Si vous le permettez, je préfère vous accompagner.

PICAROS.

Eh! non, te dis-je, demeure, tu es fatiguée.

SÉRAPHINE.

J'obéis, mais n'oubliez pas que loin de vous je n'aurai pas un instant de repos.

PICAROS.

Calme-toi, mon enfant. (*Il l'embrasse et monte le grand escalier du fond.*) Ce corridor souterrain a sans doute une ouverture dans la campagne, voyons.

SÉRAPHINE.

N'avancez qu'avec précaution.

(Picaros s'enfonce dans le couloir, et on le perd de vue.)

SCÈNE III.

SÉRAPHINE.

Quelle affreuse demeure ! que deviendrions-nous, grand Dieu ! s'il fallait l'habiter pendant plusieurs jours?.... cet acharnement à poursuivre don Raphaël me paraît bien étrange.... Cependant quinze années d'esclavage et de malheur auraient dû, ce me semble, ralentir l'animosité de ses ennemis.... Non, le père de celui que j'aime ne saurait être cruel à ce point.... Que signifient ces mots échappés au jeune Carlo : *adieu, ma sœur*?.... se pourrait-il en effet que ce fût là cette Clara que je n'ai jamais vue ?.... mais pourquoi ce mystère, ce déguisement ?... Oh! Ciel ! quel horrible soupçon vient troubler mon ame ! si tout ce qui s'est passé depuis quinze heures n'était que la suite d'une combinaison perfide... d'une trame ourdie par don Fernand... si ce méchant tuteur, trompé dans son espoir, et forcé de me donner à un autre, n'avait inventé cette ruse que pour me livrer sans défense au pouvoir de quelque misérable vendu à ses honteux projets !... Ah ! malheureuse Séraphine !

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, PICAROS.

(On entend du bruit, et l'on voit bientôt Picaros traverser le couloir et descendre précipitamment les deux rampes.)

SÉRAPHINE, qui était retombée sur le bloc de pierres, se leve avec inquiétude et va au-devant de Picaros.

Quel bruit! c'est lui!.... comme il paraît agité... Qu'avez-vous?

PICAROS, cherchant à se contraindre.

Ce n'est rien, mon enfant, ce n'est rien... (*A part.*) Où la cacher? si ces misérables la voient, c'est fait d'elle.

(Il regarde de tout côté. Pendant cette scène et la suivante, on entend une musique sourde qui peint la marche des pirates et annonce leur approche.)

SÉRAPHINE.

Vous m'effrayez... Que vous est-il arrivé?... Qu'avons-nous à craindre?

PICAROS.

Nous sommes tombés dans un repaire de bandits, je les ai reconnus...

SÉRAPHINE, avec effroi.

Reconnus!

PICAROS.

Je veux dire que je les ai vus à la lueur des flambeaux qui les guident... ils approchent... entends-tu le bruit de leur marche, répété par l'écho de ces longues voûtes?... Dans un moment ils seront ici.

SÉRAPHINE.

Grand Dieu! prends pitié de moi!

PICAROS, à part.

O mon génie! ne m'abandonne pas..... jamais je n'eus plus grand besoin de tes conseils... (*Il se frappe la tête et paraît accueillir une idée qui lui vient.*) C'est cela.... dans une crise difficile, il faut choisir le parti qui laisse une porte ouverte à l'espérance. Ma fille, vite, prends cette lampe... ce panier... remonte et reste cachée là...

SÉRAPHINE.

Oui, oui.

PICAROS.

Quelque chose que tu entendes, n'en sois ni effrayée ni surprise.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous ne venez pas avec moi?

PICAROS.

Non, je reste. Il le faut pour ton salut (*A part.*) et le mien.

SÉRAPHINE.

Quel mystère!

PICAROS.

Il se dévoilera... sois immobile... adieu.

(Il souffle la lampe et ferme la porte quand Séraphine est entrée. Il remet la clef dans sa ceinture et descend précipitamment.)

SCÈNE V.

PICAROS.

Pauvre enfant! que deviendra-t-elle si je péris?.... Maudite soif de l'or, que tu m'as fait faire de sottises! oui, je voulais être riche, et c'est ce qui m'a perdu comme tant d'autres, car j'étais né pour être honnête homme... le sort ne l'a pas voulu... Quand donc se présentera-t-il une circonstance où je pourrai... (*Il prête l'oreille.*) Ils sont tout près... ce sont eux... Fatale rencontre! ils doivent être furieux contre moi, et j'ai tout à redouter de leur vengeance. Allons, Picaros, dis adieu au monde... car pour cette fois il est impossible que tu échappes à ta destinée... Mais... j'y songe! (*Il regarde le paquet qui renferme son premier habit, et qu'il a posé sur une pierre.*) Cet habit... utile prévoyance!... un mensonge hardi!... je n'ai que ce moyen pour les attendrir... s'il ne réussit pas, c'est fait de moi.... Destin, providence, hasard, qui que tu sois, puissance invisible qui régis ce vaste univers, fais que cette fois encore

j'échappe à la mort, et je promets de réparer mes erreurs, en réunissant une famille infortunée... Les voilà !

(Il s'enfonce dans une cavité, et on le perd de vue.)

SCÈNE VI.

PICAROS, OCTAR, PIRATES.

(A mesure que les pirates paraissent, la citerne est éclairée par les flambeaux qu'ils portent : il faut bien ménager les effets de lumière dans cet acte : on peut en tirer parti.)

OCTAR.

Pas moyen de sortir, nous n'étions pas en force, les ruines sont remplies d'alguazils... Je ne conçois pas comment on a découvert cette nouvelle retraite; à moins que ce coquin de Picaros, qui peut-être la connaissait, ne l'ait indiquée au gouverneur avec les autres... Oh ! le traître !... si jamais il tombe entre nos mains, quel plaisir j'aurai à lui plonger ce poignard dans le cœur. Jurez de m'imiter, camarades ! comme votre chef, je réclame l'honneur de le frapper le premier; mais il est juste que chacun de vous contribue à la punition du perfide, vous le frapperez tous.

LES PIRATES, d'une voix sombre en tirant leurs poignards.

Tous !

(En fesant ce mouvement, les pirates se sont ap-

prochés d'Octar et ont formé un demi-cercle, de manière qu'ils tournent le dos à Picaros. Celui-ci profite de ce moment pour quitter sa cachette et monter le grand escalier du fond; mais il ne le peut qu'avec les plus grandes précautions.)

OCTAR.

En attendant que nous puissions nous mesurer avec la Sainte-Hermandad, prenons quelques minutes de repos. Jennaro est allé faire une reconnaissance : à la faveur de la nuit, il se glissera jusqu'aux environs du château pour savoir ce qui se passe et découvrir les forces de l'ennemi. Le drôle est adroit; sans doute il ne tardera pas à nous apporter quelques nouvelles. (*Picaros est sur le couloir et indique qu'il se croit sauvé.*) Cependant nous pouvons être tranquilles, nous ne serons point surpris sans défense; quatre des nôtres veillent à l'entrée intérieure du souterrain: ainsi, nul espoir pour les transfuges ou les traîtres! (*Ici Picaros s'arrête en témoignant que la fuite lui est interdite, il paraît indécis, incertain.*) Les compagnons d'Octar ne peuvent ni fuir, ni se rendre; ils ne doivent songer qu'à combattre et à effacer par une mort courageuse les taches qui ont souillé leur existence.

TOUS.

Tu seras content de nous, Capitaine.

OCTAR.

J'y compte.

(Tous s'asseient.)

PICAROS, à part.

Arrive qui pourra, je n'ai que ce parti à prendre. (*Haut.*) Eh ! les voilà, ces chers amis ! parbleu ! je savais bien que je les trouverais.

OCTAR.

Picaros !

TOUS.

Picaros !

(Ils se lèvent en portant la main sur leurs poignards ou leurs cimeterres, tous sont en attitude menaçante et attendent le signal d'Octar.)

OCTAR.

Traître ! c'est donc toi ! tu vas payer cher ta perfidie !

PICAROS, leur montrant la bourse de mille ducats qu'il tire de sa ceinture.

Pas si cher que je l'ai vendue... Voilà mille ducats que je vous apporte.

OCTAR.

Mille ducats !

(Les pirates remontent la scène, Picaros tient la bourse en l'air et la laisse tomber. Les pirates regardent Octar pour savoir ce qu'ils doivent faire.)

OCTAR, après un moment d'hésitation.

Prenez. (*Il remet son poignard. Les pirates en font autant, se jettent sur la bourse et la partagent entre eux.*) (*A Picaros.*) Descends, et viens te justifier si tu le peux.

PICAROS.

Cela ne me sera pas difficile. (*Il descend.*) Bonsoir, mes chers camarades. (*A part.*) mes pauvres ducats! dans quelles mains je vous vois! c'était bien la peine.. (*Haut.*) Ouf! je l'ai échappé belle. Si vous saviez combien j'ai couru de dangers!.. j'en tremble encore!.. Depuis que nous ne sommes vus, j'ai failli être brûlé vif, rien que cela. J'étais condamné, et la sentence allait être mise à exécution, quand le corrégidor me fit dire que j'obtiendrais ma grâce et la liberté, si je voulais indiquer les retraites que nous occupions dans l'île. Je savais que vous étiez repartis pour voler... à de nouvelles conquêtes, et j'acceptai ses offres, en y mettant toutefois la condition expresse qu'il me serait compté une somme de mille ducats. Le Ciel sait si je vous les destinais! aussi je n'en ai pas distrait un maravédis. Marché conclu de part et d'autre, je me mets en route sous bonne escorte, et je conduis les sbires dans toutes nos cachettes, du moins ils le croent; mais j'ai eu la sage précaution d'en conserver une sur chaque point de l'île, et comme vous pouvez croire, celle-ci est du nombre.

OCTAR.

Comment pouvais-tu la leur montrer? Tu ne la connaissais pas?

PICAROS..

La preuve que je la connaissais, c'est que j'y suis venu seul et de mon plein gré.

OCTAR.

Les rapports de nos espions te présentent comme un traître, et nous avons juré ta mort. J'avoue que j'ai peine à te croire exempt de reproche. Quelle preuve peux-tu nous offrir de ta sincérité ?

PICAROS.

Quelle preuve, Capitaine ! vous en faut-il d'autre que mon retour près de vous ? si j'avais voulu fuir, vous tromper enfin, qui m'en eût empêché ? cet or était plus que suffisant pour m'assurer partout une existence heureuse et indépendante. Mais j'ai préféré à tout l'honneur de vous appartenir et de combattre sous vos ordres avec de braves camarades que j'aime, que j'estime comme ils le méritent. Au reste, si ma conduite passée a pu vous inspirer quelque défiance, je jure, sur ma tête, d'en changer à l'avenir, et de mériter désormais l'approbation générale.

OCTAR.

C'est bien ! je suis satisfait.

PICAROS, à part.

M'en voilà quitte !

OCTAR.

Mais ces alguazils que nous venons de voir rôder dans les ruines.

PICAROS.

Ne songent point à nous. Ils sont à la poursuite d'une jeune fille que j'ai enlevée pour plaire à un seigneur qui m'avait témoigné quelque intérêt pendant ma détention. C'est une aventure singulière... Je vous en régalerai à notre premier repas.

SÉRAPHINE, sur l'escalier, à part.

Je ne m'étais pas trompée. Je suis la dupe de ces deux misérables. O mon Dieu! quel sort m'est réservé ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, JENNARO, DON MESQUINOS.

(On entend du bruit en dehors.)

JENNARO, sans être vu et de loin.

Marcherez-vous ?

CLARA, d'une voix ferme.

Non.

DON MESQUINOS, d'une voix tremblante.

Non.

OCTAR.

Ah! voici du nouveau... J'ai entendu la voix de notre fidèle Jennaro.

JENNARO, plus près sans être vu.

Il n'y a rien à faire, il faut que je vous conduise au quartier-général.

DON MESQUINOS, à l'entrée du couloir.

Eh bien ! il est joli ! je vous en fais mon compliment... C'est une vieille cave. Ce n'est pas l'embarras, il se pourrait bien que ce fût ici le quartier-général des hiboux de la contrée.

JENNARO, les montrant.

Capitaine, je t'amène deux prisonniers.

PICAROS, à part.

Ah ! diable, c'est l'imbécile et la petite sœur ! pourvu qu'ils n'aillent pas occasionner ici quelque quiproquo qui déconcerte mes projets.

DON MESQUINOS.

Ils ne vous ont pas coûté cher ces prisonniers-là ? Ils sont tombés sur nous comme des bombes ; ils étaient au moins douze ; ce n'est pas l'embarras, ils ont bien fait de s'y prendre de cette manière, parce que...

PICAROS, à part.

Il faut que je me débarrasse de ce nigaud. (*Haut*) Oui, camarades, vous avez bien fait, car le seigneur don Mesquinos est un lion dans le combat.

DON MESQUINOS.

Tiens ! il sait mon nom, celui-là ! eh ! mais je ne me trompe pas : c'est l'homme de tantôt. Oh ! le coquin.

OCTAR, à Picaros en souriant.

Il me paraît que tu es en pays de connaissance.

CLARA.

Infâme ravisseur ! scélérat !

PICAROS.

Comme vous voyez, Capitaine. Du moins aux douceurs qu'ils m'adressent on ne nous accusera pas d'être d'intelligence.

CLARA.

Qu'as-tu fait de Séraphine ?

OCTAR.

Quelle est cette Séraphine !

PICAROS.

C'est cette jeune personne dont je vous parlais à l'instant.

CLARA.

Qu'en as-tu fait ? réponds.

PICAROS.

Il est drôle, ce petit bonhomme ! il m'interroge, je crois ?

JENNARO, à Clara.

Paix ! regarde, écoute, et tais-toi.

SÉRAPHINE, à part.

On m'a nommée ! (*Elle regarde.*) C'est Carlo.

PICAROS, venant à la droite de Clara.

Il a raison, le camarade, regarde (*bas*) droite.

CLARA pousse un cri de surprise en voyant sa sœu

PICAROS, à Clara, d'un ton sévère et en lui pressant la main.

Écoute et tais-toi. (*A ses camarades.*) Oui, mes amis, vous voyez dans Mesquinos le plus vaillant, le plus intrépide seigneur de toutes les Espagnes.

DON MESQUINOS

Moi ? Allons donc, on voit bien que vous ne me connaissez pas.

JENNARO.

C'est singulier, il s'est rendu sans faire la moindre résistance.

DON MESQUINOS.

N'est-ce pas, je me suis rendu tout de suite?

PICAROS.

Ruse que cela ! je le connais très-bien, vous dis-je, et je vous assure, moi, que nous n'avons pas d'ennemi plus dangereux. Capitaine, je t'engage à ne pas le perdre de vue... Eh ! mais vraiment, j'imagine un moyen de le rendre utile.

(Il parle bas à Octar.)

OCTAR, à Picaros.

Bonne idée ! (*A Don Mesquinos.*) Dis-moi, l'ami, connais-tu les détours de cette plage ?

DON MESQUINOS, à part.

On va peut-être me relâcher. (*Haut.*) Parfaitement, M. le voleur.

OCTAR, avec un ton menaçant.

Hein ?

DON MESQUINOS.

Excusez, je ne sais pas votre nom. Comme je vous disais donc, il n'y a pas un coin dans les ruines que je n'aie visité cent *fois*.

OCTAR.

Pourrais-tu nous indiquer un sentier qui nous conduisît sans danger près du cap Pédro?

DON MESQUINOS.

Oh ! certainement, un joli petit sentier à travers les rochers, où vous ne serez vus de personne. (*A part.*) Chemin faisant, je me sauverai.

OCTAR.

Qu'on le déshabille.

DON MESQUINOS, avec effroi.

Pourquoi donc faire ?

OCTAR.

Et qu'on lui mette des vêtemens pareils aux nôtres; puis nous le placerons à l'avant-garde.

DON MESQUINOS.

A l'avant-garde !... moi ?

OCTAR.

Tu nous serviras de guide.

JENNARO.

Bien vu. Je me charge de le tuer au moindre mouvement qu'il fera pour s'enfuir.

DON MESQUINOS.

Miséricorde !

OCTAR.

Adopté.

JENNARO.

Vite.

(On emmène don Mesquinos dans le fond, et le force à se revêtir d'un habit de pirate.)

FIGAROS, montrant Clara.

Quant à ce petit mutin, qui a l'air de nous braver, je suis d'avis, pour le réduire et le rendre plus doux, de le laisser ici jusqu'à notre prochain voyage.

CLARA, avec assurance.

Je ne demande pas mieux.

OCTAR.

Avant de partir, nous aurons soin de fermer l'entrée, de manière qu'il ne puisse s'échapper.

FIGAROS.

A moins qu'un génie protecteur n'opère quelque miracle en sa faveur... (*En souriant ironiquement.*) Ce qui pourra bien arriver.

CLARA.

Peut-être.

OCTAR.

Oui, compte là-dessus.

PICAROS, à part.

Bon, j'ai réussi.

OCTAR.

Mais j'y songe, Picaros, tu t'es montré loyal et fidèle : tu as généreusement partagé entre tes camarades mille ducats qui t'appartenaient.

JENNARO.

C'est un beau trait.

PICAROS.

Tout autre, à ma place, en eût fait autant.

JENNARO.

Cela n'est pas sûr.

OCTAR.

Il est juste que tu aies ta part des prises que nous avons faites pendant ton absence, et la voici.

(Il va prendre la cassette que Jennaro a montré au premier acte.)

JENNARO, bas à Octar.

Joli cadeau que tu lui fais là !

PICAROS.

J'accepte avec reconnaissance, quoique cela soit un peu léger. Tout ce qui vient de vous, Capitaine, ne peut que m'être infiniment cher et précieux.

(Les pirates rient sous cape et se regardent malignement pendant qu'il ouvre la cassette.)

CLARA, à part.

Oh! ciel! ce sont les papiers de mon père!

PICAROS prend un papier qu'il déploie, et lit.

« D'Alger, le... etc.

» Le consul d'Espagne à Sa Majesté très-catholique. » (*Tous éclatent de rire.*) Qu'est-ce que c'est donc que cela, Capitaine?

OCTAR.

Ce sont des papiers qui attestent l'innocence d'un certain don Raphaël...

JENNARO.

Que probablement la mer a englouti, car c'est pendant la tempête que j'ai fait cette belle trouvaille.

PICAROS.

Je t'en fais mon compliment.

JENNARO, ironiquement.

Comme tu vois, le Capitaine ne pouvait mieux te récompenser.

PICAROS.

Non certainement, et je lui en sais autant de gré que s'il m'avait donné ma part d'une tonne d'or.

JENNARO.

Toujours facétieux, le camarade!

OCTAR.

C'est vrai, il n'a pas perdu sa gaîté.

PICAROS.

Jamais, Capitaine, jamais. La gaîté, morbleu ! c'est le premier bien de la vie, et je la conserverai jusqu'à mon dernier soupir, à moins que les circonstances...

(Il lève la main comme pour indiquer qu'il pourrait être pendu.)

JENNARO.

Fi donc ! ne parle pas de cela.

PICAROS.

Écoutez donc, on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais tout cela n'empêche pas d'être généreux. Un beau trait en amène un autre. Nous allons peut-être nous battre ; les chances de la guerre sont incertaines : je *puis* être pris, tué... que sais-je ? et je ne veux pas *mourir* sans avoir fait une bonne action, qui me réconcilie avec moi-même et avec les autres.

OCTAR.

Où veut-il en venir ?

JENNARO.

Quelque plaisanterie.

PICAROS, donnant la cassette à Clara.

Tiens, mon petit, c'est pour toi cela.

(Tous les pirates rient.)

OCTAR.

Le beau présent !

PICAROS.

C'est ce que je puis te donner de mieux.

JENNARO.

Quelle générosité!

CLARA, prenant la cassette, et avec un accent pénétré.

Merci, mon bon Seigneur.

JENNARO.

Il remercie vraiment comme si cela en valait la peine. Ah! ah! c'est très-plaisant.

(Clara est au comble de la joie, sa figure exprime la plus vive reconnaissance; elle semble demander pardon à Picaros de l'avoir outragé. Elle serre la précieuse cassette contre son cœur.)

OCTAR.

Mais, mon ami, tu ne comprendras rien à tout cela.

CLARA.

Oh! que si fait, monseigneur le Capitaine, cela n'est pas si difficile, d'après tout ce que j'ai déjà vu et entendu.

PICAROS.

D'ailleurs il cherchera la clef, cela l'occupera.

(Il tire de sa ceinture la clef de la porte de fer, et la montre furtivement à Clara.)

CLARA.

Certainement j'espère bien la trouver.

(Elle entr'ouvre la cassette, et fait signe à Picaros de mettre la clef dedans en passant auprès d'elle; mais il en est empêché par le mouvement de ses camarades et par Octar qui demeure constamment entre eux deux. Clara fait l'inventaire des papiers contenus dans la cassette.)

JENNARO, qui est allé au fond, revient en scène tenant don Mesquinos par la main. Le costume effrayant qu'on lui a donné doit contraster plaisamment avec sa figure.

Capitaine, je te présente notre nouveau camarade.

OCTAR.

Il est très-bien !

PICAROS.

Bel homme tout-à-fait.

DON MESQUINOS, avec un air piteux.

Ah ! mon Dieu ! que dirait mon parent le corrégidor s'il me voyait affublé de la sorte ?

JENNARO.

Hein !... quoi ?... qu'est-ce qu'il dit ?

OCTAR.

Ah ! vous êtes parent du corrégidor ?

SPALATRO.

C'est bon à savoir.

PICAROS, à part.

Peste soit du bavard ! il va déranger mon plan.

OCTAR.

Comment donc ! c'est un personnage très-intéressant que le Seigneur Mesquinos.

JENNARO.

Assurément, et cette découverte doit changer tout-à-fait nos dispositions à son égard.

Je pense, Capitaine, qu'il faut le garder ici pour nous servir d'ôtage.

PICAROS, à part.

Voilà ce que je craignais. Tâchons de détourner ce coup imprévu. (*Haut.*) Le camarade a raison, il faut le garder, et si le capitaine y consent, je m'en charge, moi. On peut être tranquille, je réponds qu'il ne s'échappera pas sans que je le veuille bien.

OCTAR.

Je préfère que ce soit Jennaro. Tu peux nous rendre des services plus essentiels.

PICAROS.

Comme vous voudrez, Capitaine.

OCTAR.

Entends-tu, Jennaro ? je t'établis gardien de ces deux prisonniers jusqu'à notre retour.

JENNARO.

Ah ! çà, un moment; comme votre retour peut être fort éloigné, vous n'oublierez pas de nous laisser des vivres ?

OCTAR.

Sans doute.

PICAROS, à part.

Comment remettre la clef à cette aimable enfant, et l'instruire de ce qu'elle doit en faire?

SPALATRO, par l'ouverture du haut.

Camarades, êtes-vous là ?

OCTAR.

Oui, qu'est-ce ?

SPALATRO.

Les alguazils sont rentrés au château : vous pouvez sortir.

OCTAR.

Bon.

PICAROS, qui témoigne sa surprise.

Si je ne me trompe, c'est la voix de Spalatro ?

JENNARO.

Précisément ! il nous sert de sentinelle avancée.

PICAROS.

Voilà un moyen de correspondance tout-à-fait original. (*Il regarde Clara du coin de l'œil.*) Effectivement... ce trou servait jadis à l'écoulement des eaux de la pluie... si je m'en souviens bien, il est pratiqué...

JENNARO.

Dans le petit bois.

PICAROS.

Certainement, dans le petit bois... là au-dessus... parbleu !

JENNARO.

Près des murs du château.

PICAROS.

Je vois cela d'ici.

JENNARO.

A deux pas de la grande tour.

PICAROS.

Oui, à l'angle même ?

JENNARO.

Non pas, en face.

PICAROS.

Je sais.

JENNARO.

Il était masqué par une grosse pierre que nous avons dérangée pour établir nos communications.

OCTAR.

Picaros sait tout cela aussi bien que toi.

JENNARO.

Oui, Capitaine, mais je le lui répète, parce qu'en cas d'événement imprévu je ne serais pas fâché de savoir ce qui se passe.

OCTAR.

Sois tranquille.

PICAROS.

Je me charge de te prévenir. (*Il regarde Clara avec intelligence.*) Il faut prendre garde à ce trou. (*Comme tous les yeux sont dirigés sur lui, il change d'intention et s'adresse à don Mesquinos.*) Entendez-vous, Seigneur Mesquinos ? Il pourrait vous tomber

quelque pierre sur la tête, et vous savez que cela rend...

DON MESQUINOS.

Oh! je ne suis pas dans ce cas-là.

PICAROS.

C'est vrai.

OCTAR.

Allons, mes amis, profitons de l'avis que nous a donné Spalatro pour tenter une sortie. Jennaro, tu seras instruit sous peu du parti que nous aurons pris. Le mot d'ordre.

PICAROS, bas et vivement à Clara.

Comptez sur moi.

(Les pirates se rangent sur une ligne qui part de la droite de la citerne, occupe les deux rampes et le couloir. Picaros est à la tête, Jennaro est à gauche avec Clara et don Mesquinos. Octar donne le mot d'ordre à Picaros, qui le rend à son camarade de droite : celui-ci le transmet à son voisin, ainsi de suite. Ce mouvement de tête doit être rapide et régulier.)

DON MESQUINOS, à genoux.

Monsieur le Capitaine.

OCTAR.

Paix!

(Les pirates sortent sur une marche très-mesurée, ils emportent les flambeaux; on n'en laisse qu'un à Jennaro avec un panier qui est censé contenir des provisions. Don Mesquinos les regarde aller avec un air piteux.)

SCÈNE VIII.

CLARA, JENNARO, DON MESQUINO, SÉRAPHINE cachée.

DON MESQUINOS.

Ce n'est donc pas pour rire ?

JENNARO.

Nous ne rions jamais.

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, nous voilà bien lotis.

CLARA.

Bah ! bah ! il faut prendre son parti, cela ne durera pas long-tems.

JENNARO.

Tu crois ?

CLARA.

J'en suis sûre.

JENNARO.

C'est ce que nous verrons.

CLARA.

C'est tout vu.

JENNARO.

Mais l'entendez-vous ? comme il raisonne !

CLARA.

On ne vous fera pas ce reproche-là.

JENNARO.

Hein ? il me semble qu'il fait l'insolent. Ne t'avise pas de me manquer.

CLARA.

Cela m'est arrivé ce matin à mon grand regret, mais j'espère bien prendre ma revanche à la première occasion.

JENNARO.

Oui, oui, attends l'occasion, je te le conseille.

CLARA.

C'est ce que je fais.

JENNARO.

Allons, silence ! qu'est-ce que cela ? on a bien de la peine à réduire ce petit mutin.

CLARA.

Vous n'y êtes pas. Je compte bien vous donner de l'occupation.

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas comme moi, je suis pacifique et benin.

(Il est assis sur un bloc de briques à droite. Jennaro vient près de lui.)

JENNARO.

Oui, tu es un bon enfant, toi.

DON MESQUINOS.

Oh ! bon enfant... ce n'est pas l'embarras, si je m'abandonnais à la pétulance de mon caractère, je vous ferais trembler.

JENNARO.

Je ne crois pas cela.

DON MESQUINOS, à part.

Ni moi non plus. (*Haut.*) C'est une manière de parler. Mais c'est pour vous dire que je suis abattu par le malheur. Oui, les revers ont glacé mon courage et anéanti mes facultés... Imaginez-vous, monsieur le pirate, que tel que vous me voyez, j'étais venu dans ce château, qui est tout près d'ici, pour épouser une jeune et jolie fille qui ne veut pas de moi, ce n'est pas l'embarras... mais c'est égal. Je lui avais apporté, pour la séduire, un écrin rempli de bijoux dont l'origine remonte à huit ou dix générations.

JENNARO, à part.

Il ne m'a pas reconnu. (*Haut.*) Eh bien?

DON MESQUINOS.

Eh bien! pendant que je causais avec ma prétendue, le diable est venu me les enlever.

JENNARO.

Oh! le diable est bien fin.

DON MESQUINOS.

Quand je dis le diable, ce n'est pas l'embarras, je crois bien plutôt que c'est quelque coquin de votre bande.

JENNARO.

Cela pourrait bien être. (*A part.*) Ah!

bonne dupe ! (*Haut.*) Oh ! oui, voilà ce que c'est.

(Pendant ce dialogue, Clara a écrit quelques mots sur des tablettes, puis elle est montée sur un monceau de ruines qui se trouve au-dessous des croisées ogives, et là elle les présente à Séraphine. Clara se lève sur la pointe des pieds, Séraphine se baisse et prend les tablettes. Clara saisit sa main et la baise tendrement.)

CLARA, sautant à terre.

Oui, voilà ce que c'est.

JENNARO.

Encore ?... je te conseille pour la dernière fois de filer doux, parce que je n'entendrais pas raillerie.

(On voit descendre de la voûte par l'ouverture du milieu, une petite corde à laquelle est attachée une clef enveloppée d'un papier.)

CLARA, qui s'en aperçoit craint que Jennaro ne se retourne.

Allons, fesons la paix, seigneur Jennaro, mon intention n'est pas de vous fâcher.

JENNARO.

A la bonne heure. (*Clara s'approche de lui, se place à sa droite, et s'appuie familièrement sur son épaule. Jennaro de son côté est appuyé sur celle de Mesquinos.*) Ah ! çà, mais ce que vous me dites là me semble bien singulier. Comment est-il possible qu'on vous ait pris ces bijoux ?

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, je n'y connais rien. C'était là-haut... dans les ruines... au pied du belvéder... je pose l'écrin sur une pierre auprès de moi... je me jette aux genoux de mon inhumaine...

(Il se tourne à droite et se met à genoux, ce qui rompt l'équilibre de Jennaro, qui trébuche.)

JENNARO.

Oui, supposons que je sois l'inhumaine.

DON MESQUINOS.

Et pendant que je cherche à l'attendrir... crac! c'est autant de pris. Ah! mon Dieu! il n'a pas fallu plus de tems que j'en mets à vous le raconter.

(Clara a profité de ce mouvement pour se saisir adroitement de la corde avec la main droite; elle détache la clef et le papier, et serre le tout dans sa veste. Picaros retire vivement la corde.)

CLARA, à part.

Comment faire usage de cette clef et lire ce billet? Ah! Picaros, ta bonne volonté demeure sans effet, si tu n'imagines pas quelque ruse pour éloigner mon gardien.

PICAROS, par l'ouverture du haut.

Jennaro! Jennaro!

JENNARO.

Eh bien?

PICAROS.

Sauve-toi, mon ami, sauve-toi vite.

DON MESQUINOS.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! encore une alerte!

PICAROS.

La citerne est cernée par les alguazils... ils vont la démolir ou la faire sauter.

DON MESQUINOS, courant çà et là comme s'il craignait que les pierres ne lui tombassent sur la tête.

Démolir!... sauter!... c'est mon dernier jour.

JENNARO.

Sauvons-nous.

DON MESQUINOS.

Sauvons-nous.

CLARA.

Oui, sauvons-nous.

(Elle laisse passer don Mesquinos et Jennaro, tous deux la devancent. A mesure qu'ils courent, elle ralentit sa marche, en sorte qu'elle se trouve seulement à moitié de la première rampe quand les deux autres ont disparu.)

SCÈNE IX.

SÉRAPHINE, CLARA.

CLARA; elle revient vivement en scène, monte le petit escalier et ouvre la porte de fer en appelant.

Séraphine! ma sœur!

SÉRAPHINE se jette dans les bras de Clara.

Oh ! ma chère Clara !

CLARA.

Voyons ce que dit Picaros. (*Elles redescendent après s'être embrassée ; Clara tire de son sein le billet de Picaros, et lit.*)

« Remontez l'escalier qui mène au piédestal ;
» je cours au château prévenir votre père
» et vous ouvrir la porte. » Viens, ma sœur.

SÉRAPHINE.

Je te conduirai.

(Elles remontent l'escalier intérieur.)

SCÈNE X.

JENNARO, puis DON MESQUINOS, revenant sur leurs pas, et poursuivis par deux ou trois alguazils.

DON MESQUINOS, fuyant.

Encore une fois, Messieurs, je vous répète que je ne suis pas de la bande... je suis le parent du corrégidor !... c'est un mauvais tour que ces coquins-là m'ont joué.... ils m'ont forcé de mettre un de leurs habits... mais je vous demande si j'ai l'air d'un pirate.... Au secours ! au secours !

(Les alguazils descendent et courent l'arme haute sur don Mesquinos et Jennaro ; mais ils sont bientôt obligés de se défendre contre plusieurs pirates qui

paraissent sur la galerie, et descendent apres avoir fait feu. Il s'engage un combat pendant lequel Mesquinos se cache derriere des blocs de pierre.)

JENNARO, à un de ses camarades en lui montrant la porte de fer que Clara et Séraphine ont laissée ouverte.

Une porte ouverte !... vois donc ce qu'est devenu le petit bonhomme !

(Pendant que les pirates et les agnazils se battent dans la citerne, celui des pirates a qui Jennaro a parlé a monté l'escalier intérieur. Les agnazils sont obligés de céder au nombre et de se replier Ils remontent en combattant, et on les perd de vue. Cependant le pirate a atteint Séraphine et l'enlève malgré ses cris. Il redescend l'escalier intérieur en l'emportant dans ses bras. Clara suit de près le ravisseur en le menaçant.)

CLARA.

Misérable ! rends-moi ma sœur. (*Don Mesquinos a ramassé une arme qui est restée sur le champ de bataille, et la tient à la main en tremblant de tous ses membres.*) Oh ! si j'avais une arme.

DON MESQUINOS.

En voilà une. (*Il donne l'épée à Clara qui attaque le pirate. Celui-ci, forcé de se défendre, lâche sa proie et combat Clara. Mesquinos appelle Séraphine.*) Par ici... là... mettez-vous devant moi. (*Il excite Clara de la voix et du geste.*) Bien... c'est cela !... fort ! n'ayez pas peur !... en avant... tuez-le, ce coquin-là... voilà ce que c'est... (*Effecti-*

vement, le pirate tombe percé d'un coup mortel, alors don Mesquinos quitte sa place, et dit d'un air fanfaron :) Enfin nous l'avons donc tué !... Victoire !

CLARA.

Profitons-en pour échapper, s'il se peut, à nos ennemis. Remontons au château et tâchons de seconder les vues de Picaros.

(Ils se disposent à remonter.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SPALATRO, PIRATES.

SPALATRO paraît sur la galerie suivi de sept ou huit de ses gens.

Non, non, vous n'irez pas au château... vous ne rejoindrez pas cet infâme Picaros. Envoyez-leur la mort.

(Il fait un signe à ses gens qui tirent sur Mesquinos, Clara et Séraphine. Tous fuient, en poussant un cri d'effroi et se jettent devant l'escalier tournant, ce qui les soustrait à un trépas inévitable. Dans le même moment on entend une explosion terrible. Le mur du fond s'écroule, les rampes de l'escalier s'affaissent et se rompent. La galerie, n'étant plus soutenue, s'abîme avec un fracas horrible, entraînant avec elle Spalatro et ses gens. On voit dans le fond les cours du château éclairées par les torches, les flammes, et remplies de combattans. Par suite de cette même secousse, le devant de la citerne, à droite, s'ébranle, des blocs énormes se détachent et laissent voir un bois remplis d'alguazils

et d'ouvriers qui travaillent à démolir ce repaire. Pendant qu'on agrandit l'ouverture, des alguazils attachent des cordes à des troncs d'arbres, et se laissent glisser dans la citerne en se suspendant aux branches et aux jointures des pierres. Le groupe qui est devant l'escalier s'est mis à genoux.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DON ALVAR, puis DON RAPHAEL, PICAROS, GONZALÈS, LOUISA, PAYSANS, PAYSANNES, ALGUAZILS.

(Don Alvar descend un des premiers par la brèche que l'on a faite à droite : à mesure que les alguazils arrivent dans la citerne, ils s'élancent au fond pour combattre les pirates. On se bat partout avec acharnement. D. Alvar et Clara sont devant Séraphine, et combattent pour la protéger. La victoire est long-tems disputée, enfin un nouveau renfort vient la décider.)

PICAROS, descendant le premier par l'escalier tournant.

Par ici !... par ici... seigneur don Raphaël, suivez-moi, puissions-nous arriver à tems pour les sauver ! (*On voit descendre précipitamment par cet escalier don Raphael, Gonzalès des alguazils et des paysans portant des flambeaux.*) Bas les armes, coquins !

(Les alguazils couchent en joue les pirates à travers les croisées ; d'autres alguazils qui paraissent à l'extrémité de la galerie, en font autant : on en voit sur le palier, dans le bois, sur la brèche.)

enfin de tous côtés on présente la mort aux pirates, qui, ne voyant aucune espèce de salut, se rendent et mettent bas les armes.)

DON RAPHAEL.

Mes enfans !

CLARA, SÉRAPHINE, volant dans les bras de leur père.

Mon père !

(Tableau général.)

PICAROS.

Ah ! voilà ce que c'est ! Enfin nous en sommes venus à bout.

DON MESQUINOS.

Ce n'est pas l'embarras, j'ai eu bien peur.

PICAROS, à don Raphaël.

Seigneur, je me remets entre vos mains, j'ai eu bien des torts !

DON RAPHAEL.

Je les oublie en embrassant mes enfans.

LE CHEF DES ALGUAZILS, à Picaros.

Au nom du roi, je vous fais mon prisonnier.

DON RAPHAEL, à Picaros qui implore son appui.

Obéis, mais sois tranquille. Nous partons demain pour Madrid.

CLARA, DON ALVAR, SÉRAPHINE.

Nous vous suivrons tous.

GONZALÈS et LES PAYSANS.

Tous.

PICAROS.

Seigneur...

DON RAPHAEL.

J'intercéderai pour toi. Mais que la soif de l'or ne t'écarte plus du chemin de l'honneur. Rentres-y aujourd'hui pour ne le quitter jamais.

FIN DE LA CITERNE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

ROBINSON CRUSOÉ, mélodrame en trois actes, par M. Guilbert de Pixérécourt. 1

L'ANGE TUTÉLAIRE, mélodrame en trois actes, par le même 135

LA CITERNE, mélodrame en quatre actes, par le même 241

FIN DE LA TABLE.

3 6105 113 650 175

ous, a,
eux, mal
MA, æ. *f.*
ison.
IM. *adv.* Ans
lamp, incon
o, onis. *f.*
-de-garde, c
r.
A, æ. *f.* Stat
), is, tui,
Établir, d
ner, statuer
résoudre, ass
er.
A, æ. *f.* Sta
: d'un corps.
ûs. *m.* État, s
ntenance.
s, um. Arrêté
, fixé. *Status*
rqué.
oris. *n.* Fumi
ii. *m.* Sthéni
mme.
s, a, um. *p.*
us, avi, atur
r, aiguillonn
citer, pousse
. *m.* Aiguillon
, um. *part.*